Rostocker Dokumentenserver
Dieses Werk wurde Ihnen durch die Universitätsbibliothek Rostock zum Download bereitgestellt.
Für Fragen und Hinweise wenden Sie sich bitte an: digibib.ub@uni-rostock.de

Anne Marguerite Petit Du Noyer

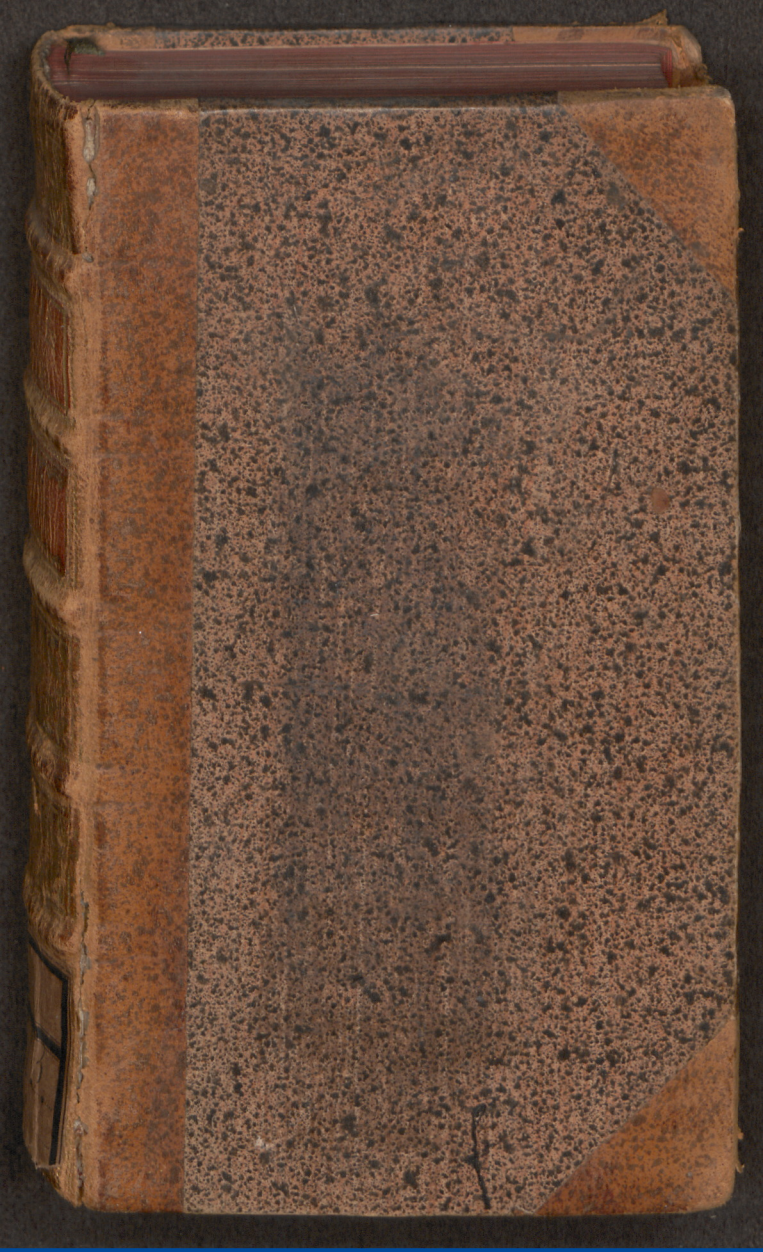
Lettres Historiques Et Galantes

Tome Troisieme

Nouvelle Edition Revuë & Corrigée, A Cologne: Chez Pierre Marteau, MDCCXXXIX.

http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1818111829

Band (Druck) Freier Zugang PUBLIC DOMAIN



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1818111829/phys_0001
DFG

Ep. 460p

16.15

1 Kupfer

Co_4523(3)

~~A.c.3137(3.)~~

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de
/rosdok/ppn1818111829/phys_0002
DFG



Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1818111829/phys_0005
DFG



A LA HAYE CHEZ PIERRE HUSSON.

B. Picart del. 1713.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1818111829/phys_0006
DFG

LETTRES
HISTORIQUES
ET
GALANTES,

Par MADAME *de* C***.

OUVRAGE CURIEUX.

TOME TROISIEME.

Nouvelle Edition Revuë & Corrigée.

A COLOGNE,
Chez PIERRE MARTEAU.
M. DCC. XXXIX.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1818111829/phys_0007
DFG

Ex
Bibliotheca
Academiae
Rostochiensis

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1818111829/phys_0008
DFG

A SA MAJESTE'
LE ROI
AUGUSTE II.

Roi de Pologne, grand Duc de Lithuanie, de Ruſſie, de Pruſſe, de Maſſovie, de Samogitie, de Kiovie, de Volhinie, de Podelie, de Podlachie, de Livonie, de Smolensco, de Severie, & de Czernicow; Duc de Saxe, de Villiers, de Cleves & de Mons, Dangrie & de Weſtphalie, Archimarechal & Electeur du Saint Empire; Landgrave de Thuringue; Marcgrave de Miſnie & de la Luſace Supérieure & Inférieure; Burgrave de Magdebourg; Prince & Comte de Henneberg; Comte de la Marc, de Ravensberg & Barbi; Seigneur de Ravenſtein, &c. &c.

SIRE,

Il y a long tems, que,

ſenſible à Vos Vertus, bien plus qu'à l'éclat de Vôtre Couronne, j'aurois cherché à Vous faire connoître les ſentimens de zele & de vénération que j'ai toûjours eus pour VOTRE MAJESTE', *ſi la diſtance qui eſt entre ſon Trône & moi, ne m'en avoit juſques ici ôté le moien. Trouvez bon,* SIRE, *que j'oſe en aprocher aujourd'hui pour Vous préſenter ce petit Ouvrage, & que profitant d'une ocaſion auſſi fa-*

favarable, je prenne la liberté de Vous assurer des Vœux ardens que j'ai faits pour la prospérité de Vôtre Auguste Personne, & de la joie que j'ai de les voir à présent aussi heureusement éxaucez, par l'afermissement de VOTRE MAJESTE', *sur un Trône que sa Valeur, l'amour de ses Sujets, & tant d'autres droits légitimes lui ont doublement aquis. Heureux les Peuples que le Ciel a rangez sous Vos Loix! Puissiez-*

vous, SIRE, *régner paisiblement sur eux pendant longues années ! Et puissiez-vous encore y régner après par Vôtre Illustre Sang ! Que n'ai-je assez d'éloquence pour pouvoir faire ici l'éloge de ce beau Sang, l'honneur du Monde Chrétien, & des Actions héroiques par lesquelles on le voit briller en Vous, & qui par un heureux assemblage, réünissent en la Personne de* VOTRE MAJESTE', *le grand & triomphant Monarque,*

narque, avec le Héros glorieux! Mais, SIRE, *ma bouche eſt trop foible pour tant de merveilles; à peine la Déeſſe à cent voix peut-elle y fournir!*

Je ne ſaurois jamais en
parler aſſez juſte,
Il faut un Virgile nou-
veau,
Pour chanter un nouvel
AUGUSTE!

Je me retranche donc, SIRE, *à ſouhaiter que Vôtre Régne ſoit & plus*

long & plus heureux encore que celui de cet Empereur Romain. Et s'il m'eſt permis de déſirer auſſi quelque choſe pour moi: faſſe le Ciel que ce Livre puiſſe parvenir juſques à VOTRE MAJESTE' ! *Qu'il perce pour cela au travers de toute la Pompe qui vous environne! Et que daignant abaiſſer Vos Yeux ſur lui, Vous vouliez bien être perſuadé des ſincéres aſſurances que j'ai l'honneur de Vous donner ici de mon ze-*

EPITRE.

zele, & du profond respect avec lequel je suis,

SIRE,

De VOTRE MAJESTE',

La très-humble & très-obéïssante servante.

AVIS

AVIS
DU LIBRAIRE
AU
LECTEUR.

APrès avoir fait sonder le gué aux deux premiers Volumes de ces Letttres, enhardi par le bon succès qu'ils ont eu dans le monde, on ose prendre la liberté de dédier ce troisiéme à un grand Roi, & on espére que sous de si puissans auspices, il ne pourra qu'avoir une heureuse destinée. Il y a long tems que le Public le demande ; & s'il en est aussi content qu'il a paru l'être de ses deux Aînez, on pourra peut-être bien encore lui donner un Cadet.

LET-

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1818111829/phys_0016
DFG

LETTRES HISTORIQUES ET GALANTES DE DEUX DAMES,

Dont l'une étoit à Paris, & l'autre en Province.

LETTRE XLI.

DE LION.

VOus vous plaignez, sans doute, de moi, Madame, & il semble que vous aïez raison : cependant il est sûr que je n'ai

n'ai pas tort; & un Voïage auſſi fatiguant que celui que je viens de faire, doit vous faire excuſer mon ſilence, puis-que c'eſt ce qui l'a cauſé. Ne l'imputez donc, s'il vous plaît, qu'au changement de lieu, & point du tout à celui de mes ſentimens qui ſeront toûjours tendres & ſincères. Comme j'ai fait la même route que j'avois ſuivie autre fois, je ne vous parlerai pas des lieux où j'ai paſſé en allant de *Toulouze* à *Nîmes*, de peur de donner dans la répétition : il ne m'eſt même point arrivé d'avanture en chemin qui vaille la peine d'être racontée ; mais je me ſuis trouvée à *Nîmes* pour être ſpectatrice d'un évenement aſſez bizarre. Je vous ai parlé dans mes précédentes des ſoulévemens des *Sevennes*, comme d'une choſe qui pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes; & la Cour même avoit pa-

paru le craindre, puis-qu'elle avoit envoié une Armée & des Maréchaux de France contre ces Mutins. Les cruautez du Maréchal de *Montreuil* avoient si fort aigri les esprits dans ce Païs-là, qu'il les avoit portez à la rebellion, plûtôt que de les en détourner, & son nom y est en horreur. J'ai vû auprès de la Porte des Carmes, les tristes vestiges d'un Moulin auquel il avoit fait mettre le feu, aïant sû que quantité de personnes s'y étoient réfugiées, & où les flammes consommérent le jeune avec le vieux, l'Enfant avec la Mère, & n'épargnérent ni Sèxe, ni condition. La Maréchal de *Villars* qui fut envoïé pour relever *Montreuil*, s'y prit d'une manière toute opoſée; & faisant succéder la douceur à la barbarie, il éprouva la vérité du Proverbe qui dit, qu'on prend plus de mouches avec le miel

qu'avec le vinaigre; il laiſſa délaſſer les Boureaux, des fatigues que ſon Prédéceſſeur leur avoit données : il promit grace à tous ceux qui ſe mettroient en état de la mériter; & ſachant, comme dit l'Evangile, qu'il n'y a qu'à mettre la diviſion dans un Parti pour le détruire entièrement, il tâcha de gagner quelques-uns de ces gens : il s'adreſſa vainement à un nommé *Roland* qui commandoit une troupe dans les *Hautes-Sevennes*; il n'y eut pas moien de l'ébranler : mais C * * * a été plus traitable, & a accepté l'amniſtie & les recompenſes qu'on lui a ofertes. Sa deſertion a ſcandaliſé tous ſes Camarades. On lui avoit donné le Commandement d'un certain nombre de *Camiſars* qui faiſoient leurs courſes aux environs de *Nîmes*; & quoi qu'il fût très-jeune, ſachant mieux l'éxercice de la *Pelle*, que celui

lui de la *Pique*, car il étoit *Boulanger* de son métier, on lui déféroit extrêmement, parce qu'il se vantoit du don de *Prophétie*, que bien des gens assûrent encore qu'il a eû : quoi-qu'il en soit, il disoit l'avoir ; & comme il donnoit tous ses ordres de la part de Dieu, & qu'on avoit de la foi pour ce qu'il disoit, il étoit très-bien obéï & regardé parmi les siens comme un second *Moïse*. On parloit de lui comme d'un *Héros*, & je vous en ai, je croi, parlé autrefois sur ce pié-là : cependant on dit à-présent qu'il n'étoit qu'un *Zero* ; qu'il a été paré des plumes d'autrui comme le *Geai* se pare de celles du *Paon*, & que c'est à la bravoure de ceux qui le suivoient qu'il doit toute la gloire qu'on lui avoit attribuée ; c'est ainsi que parlent ceux qu'il a quitez. Le Maréchal de *Villars* & ceux de sa Cour, pour faire

valoir leur aquisition, & pour élever leur trophée, lui font mille honnêtetez: & comme les uns & les autres doivent être suspects, j'attens, pour porter mon jugement, que la manière dont C ** se conduira dans les suites me fasse connoître son caractère. Il s'étoit chargé d'engager ses Camarades à suivre son éxemple, mais il n'a pû y réüssir: car lors qu'il fut les trouver pour cela, il fut reçû à coups de fusils, & bien lui valut d'avoir le pié léger. Il est traité de Déserteur par ceux de son Parti, & on lui impute le sang de quelques-uns des Chefs qui viennent d'être brûlez & rouez, & celui de *Roland* qui a mieux aimé se faire tuër que de se laisser prendre. On espère que cette Guerre civile aura été éteinte là dedans; & pendant que les Protestans de ces cantons là pleurent la perte de leurs Protecteurs,

teurs, C** jouït des honnêtetez qu'on lui fait, & se repaît des espérances qu'on lui donne. Il a été régalé dans le Païs par toutes les Puissances; & après y avoir resté quelque tems, il demanda permission d'aller en Cour, disant qu'il avoit des avis à donner de la dernière importance, & dont il ne pouvoit confier le secret à Personne. On lui accorda sa demande; si bien que peu de jours après être arrivé ici je l'y ai vû venir, & vous le verrez aparemment bientôt à *Paris*: tout *Lion* court en foule au Fauxbourg de *Lesgulletière* pour le voir, & on n'est pas moins surpris que je le fus à *Nîmes* en voiant cette petite figure qui ne paroît pas avoir dix-huit ans & qui n'a rien moins que l'air guerrier: car c'est un beau jeune Garçon blanc & blond, dont la tête, ni le bas, ne paroissent

ſent pas promettre grand choſe, & l'on a peine à s'imaginer qu'il puiſſe déja avoir fait parler de lui. Les *Huguenots* répondent à cela, que *David* avoit ſa *Fronde*, & que lors-qu'il gardoit ſes Brebis il ne paroiſſoit, peut-être pas plus martial que lui; & moi, comme je l'ai déja dit, je ſuſpens mon jugement, & j'atens que vous me mandiez celui que vous aurez fait de ſa Perſonne, que vous verrez dans peu de jours à *Paris*. Je voudrois ſavoir quel acueil on lui fera; ſi le Roi voudra bien lui parler, comme on dit qu'il s'en flate; & ſi on aura autant de curioſité qu'on a eû ici ſur ſon chapitre: car la foule étoit ſi grande autour de ſon logis, qu'on a été obligé d'y mettre des gardes; il en eut auſſi auprès de ſa Perſonne, & je ne ſai ſi ce n'eſt point autant pour s'en aſſûrer, que pour lui faire

re honneur, & si ce ne sont pas des chaînes dorées : mais c'est assez parlé de lui pour le coup. Il n'y a pas moien de finir cette Lettre sans vous dire un mot de la Ville où je suis, qui est une des plus belles du Roiaume, & qui, selon moi, l'emporte sur *Toulouze*. Quoi qu'elle n'ait pas un Parlement, on prétend que c'est par politique qu'on n'a pas voulu y en mettre un, de peur de déranger par-là le Commerce qui est ici floriſſant, & qui seroit bien-tôt détruit, si Messieurs les Marchands se mettoient la vanité dans la tête, & achetoient des Charges à leurs Enfans, au lieu de les élever dans le Négoce. Il y a pourtant un Présidial, & quelques autres Juriſdictions subalternes, des Echevins, un Prevôt des Marchands. Le Gouvernement de cette Ville a été depuis long tems héréditaire dans

la Maison de *Villeroi*. Le défunt Archévêque en a été revêtu jusques à sa mort, & Monsieur le Maréchal le possède depuis ce tems-là. La situation de cette Ville est très-belle ; on voit, avant d'y arriver, quantité de jolies Maisons de Campagne. Le Château de *Pierre-Encise*, sejour des Criminels d'Etat, bâti sur des Rochers escarpez, paroît un lieu de défense en cas de besoin. La Rivière de *Saone* traverse la Ville & s'y perd dans le *Rhône* qui en baigne les murailles ; il y a de très belles ruës, & des Quais magnifiques : mais ce qui m'en plaît le plus, ce sont ces Montagnes qui forment le plus bel aspect du monde, sur lesquelles on voit de très belles Eglises, des Couvens d'Hommes & de Femmes, des arbres & de la verdure, & où, sans sortir de la Ville, on trouve tous les agrêmens de la Cam-

Campagne. C'eſt là qu'eſt cette miraculeuſe Egliſe de *Fourvières*, célébre par les fréquens Pelerinages qu'on y fait, celle de Saint *Irenée* autrefois Evêque de *Lion*, le Tombeau des deux *Amans*, tant vanté par Monſieur d'*Ourfé* dans ſon *Aſtrée*, & qui, ſi on l'en croit, étoit un azile inviolable ſous le Roi *Gondebeau* qui régnoit pour lors à *Lion*: quoi qu'il en ſoit, tout ce que j'ai pû aprendre de ce Tombeau des deux *Amans*, qu'il ne faut pas confondre avec celui qui eſt ſur le bord de la *Seine* entre *Paris* & *Rouen*, c'eſt que celui-ci renferme les corps d'*Hérode* & d'*Hérodias*, qui furent releguez par *Caligula*, Empereur de *Rome*, quelque tems après la mort de Notre Seigneur. Comme cette Princeſſe voulut ſuivre ſon Epoux dans ſon éxil, & qu'elle ſe donna là-deſſus des airs de belle paſſion, on lui a

fait l'honneur de lui donner le beau nom d'*Amante*, que celui de Femme détruit ordinairement, & elle le garde encore jusques dans le Tombeau. Voilà ce que la tradition m'a apris, & ce que je vous donne comme on me l'a donné. Ce qu'il y a de sûr, c'est que *Pilate* & *Hérode* ont été éxilez presqu'en même tems sur les bords du *Rhône*, & que ces malheureux qui avoient eu part à la mort de Notre Seigneur, y ont fini leur triste destinée. Il ne me manque plus, après avoir vû tout ceci, que de passer quelques jours dans les lieux où *Judas* s'est pendu; & je suis si ambulante, que du train dont je vais, je ne desespére pas d'ariver un jour en me promenant du côté de la *Palestine*, & je vons avoûrai que je n'en serois pas trop fâchée: ho! ce seroit de là qu'il y auroit plaisir de recevoir de mes Lettres, &

& que je vous envoierois des Relations dignes de votre curioſité. Je n'ai pas encore eu le tems de ſatisfaire la mienne dans cette Ville, ni de voir tout ce qu'il y a de rare, ainſi vous pourvez eſpèrer d'en aprendre une autre fois davantage; mais il faut me donner le tems de reſpirer; car *Lion* n'eſt pas un lieu qu'on puiſſe voir en un jour; c'eſt une eſpèce de petit *Paris*, & je n'ai point encore vû de Ville qui lui reſſemblât mieux. J'ai vû cet Horloge dont vous avez entendn parler qui eſt dans l'Egliſe des Comtes de *Saint Jean*; c'eſt quelque choſe d'aſſez particulier; & je m'étonne que quelques ſuperſtitieux idiots ne ſe ſoient pas aviſez de dire, qu'il y avoit là dedans du miracle: peut-être que ſi cet Horloge avoit été au pouvoir de certains Moines, ils auroient bien pû donner ce tour-là à la choſe,

se, si on les en avoit voulu croire ; & je m'imagine que c'est comme cela que se sont établis tant de Miracles, que la simplicité de nos Pères a reçûs pour argent comptant. Quoi qu'il en soit, Messieurs les Comtes de *Saint Jean*, sont trop honnêtes gens pour donner dans ces fraudes pieuses, & tout le monde convient qu'on ne doit le merveilleux de cet Horloge qu'à l'adresse de celui qui l'a fait, auquel, dit-on, on fit crever les yeux après qu'il en eut fait un pareil à *Strasbourg*, pour l'empêcher d'en faire d'avantage. Toutes les fois que l'heure doit sonner, un Coq qui est sur le Cadran commence par battre des aîles, chante, & après ce petit prélude, on voit ouvrir une petite porte & sortir la Vierge & les Apôtres qui passent en revûë. Pendant que l'heure sonne le Saint Esprit paroit aussi en forme

me de Colombe, & Dieu le Père au dessus qui donne la bénédiction, après-quoi chacun rentre dans sa niche comme il en étoit sorti ; & la porte se referme de la même manière qu'on l'avoit vûë ouvrir, & tout cela se fait par des ressorts, & sans que Personne paroisse s'en mêler. Voiez un peu si dans cette Ville de *Suisse* où l'on vouloit faire brûler le pauvre *Briocher* comme Sorcier, à cause de ses Marionettes, voïez, dis-je, si on n'auroit pas crû qu'il entroit du miracle, ou de la magie dans cette affaire-ci, & si je n'ai pas raison de dire qu'on en a sans doute bien fait acroire à nos pauvres Aïeux, avec tous ces prétendus Miracles dont on les a bercez. Mais à propos de merveilleux, on dit qu'on ne voit plus le Cabinet de Monsieur de *Serrieres* : j'en serois fâchée ; car j'avois bien envie de

de le voir : je m'en informerai mieux, & si je le vois je vous en dirai des nouvelles : donnez m'en un peu, je vous prie, de ce qui se passe à *Paris*, & croiez que je suis toûjours,

MADAME,

Votre, &c.

LETTRE XLII.

DE PARIS.

JE suis fort aise d'aprendre que vous vous êtes raprochée de nous, & j'espére, Madame, que n'étant plus qu'à cinq journées de *Paris*, vous voudrez bien y venir faire un tour avant de partir pour la *Palestine*. Vous pourrez bien, puis que vous êtes si fort en train de vous promenir, faire, chemin-

min-faisant, un tour aux *Tuileries*. J'y étois l'autre jour avec Madame D*, à laquelle je lisois votre dernière Lettre, & nous songions ensemble à prendre des mésures pour être informées du jour que C*** arriveroit à *Paris*, & pour pouvoir trouver les moïens de satisfaire la curiosité, que vous nous aviez donnée sur son chapitre, lors-que nous fumes interrompuës par le bruit d'une gande quantité de Personnes qui couroient en foule dans la grande Allée où nous étions. Je ne savois que penser de ce concours; & après avoir caché ma Lettre, je me levai de dessus le banc où nous étions assises, & je me mis à fuir sans savoir pourquoi. Je croiois d'abord qu'il y avoit quelque chien enragé : mais enfin je revins de ma fraieur, & je vis, en entendant nommer Monsieur C***, que le hazard me servoit

voit à ma mode, puis-qu'il me l'amenoit sans que je fusse obligée de me donner la peine de l'aller chercher. Il passa devant moi entouré d'une Cohuë qui ne paroissoit pas la mieux intentionnée du monde pour lui; & si quelques Personnes d'autorité ne l'eussent pris sous leur protection, & ne l'eussent fait sortir au plus vîte par la porte du *Pont-Roial*, je ne sai pas ce qui en seroit arrivé, & je ne crois pas qu'il lui prenne de long tems envie de revenir aux *Tuileries*. Il passa tout auprès de moi, & nous ne fumes pas moins surprises Madame D * & moi, que vous avez été de sa figure enfantine: & je vous avouë que si vous ne m'aviez pas fait son portrait, je m'en serois formé une toute autre idée: il ne paroît pes même capable de toutes les cruautez qu'on l'acuse d'avoir faites; il a une petite phisionomie

sionomie assez gracieuse, & il faut avoir beaucoup de foi pour croire qu'il ait eu l'esprit & le tems de faire parler de lui. Il a été à *Versailles* & a parlé à Monsieur de *Chamillard*, mais point au Roi : Sa Majesté a pourtant eu envie de le voir, & on l'a fait trouver sur son passage ; le Roi le regarda & plia les épaules. Voilà tout ce que j'en sai : on lui a donné un Brevet de Lieutenant-Colonel, & on l'envoie au vieux *Brisac*, où la Maréchaussée a ordre de le conduire pour le mettre, dit-on, à l'abri des insultes que la Populace pourroit lui faire en chemin. Je ne sai ce que ce petit Garçon doit s'imaginer de se voir ainsi traité en homme d'importance : il croit sans doute que c'est un rêve ; ou s'il est capable de refléxion, il doit en faire à peu près de pareilles à celles que faisoit le Liévre dont parle

parle la *Fontaine*, qui passant auprès d'un Etang y donna l'alarme aux Grenouilles dans un tems où le Mouvement d'une feuille le faisoit lui-même trembler & l'avoit obligé à prendre la fuite : je crois que le cas est assez pareil, & que l'aplication pourra vous en paroître juste. Voilà tout ce qu'il y a présentement de plus nouveau à *Paris*, ainsi comme je n'ai plus rien à vous dire, & que vous voudriez pourtant bien, je m'assûre, en savoir davantage, je m'en vais emprunter le secours d'autrui pour continuër à vous apprendre des nouvelles. Celle que je joins à cette Lettre est écrite par une meilleure main que la mienne, puis que c'est par feu Madame *Daunoi*, qui, avant de mourir, avoit confié ce Manuscrit à une de ses bonnes Amies : ainsi comme on ne l'a pas trouvé dans son Cabinet

après

après sa mort, on n'a pû le faire imprimer comme Oeuvres Posthumes ; & vous pouvez compter que vous allez voir ce que Personne n'a encore vû : vous aurez la bonté de m'en dire votre avis en me le renvoiant. Madame *Daunoi* n'avoit écrit cela que pour elle-même, & n'avoit nul dessein, à ce qu'on dit, de rendre cette avanture publique : mais comme il paroît que toutes les Personnes qui ont part à cette Histoire sont mortes, & qu'il n'y a pas d'aparence qu'on puisse en avoir la clef, je ne me fais pas un scrupule de vous en faire part : peut-être que si Madame *Daunoi* avoit voulu la mettre au jour, elle l'auroit encore revûë & corrigée : ainsi vous ne devez pas être surprise si vous ne trouvez pas dans cette petite Rélation toute la justesse qui est dans ses autres Ouvrages. Vous

y reconnoîtrez pourtant ſon ſtile ſur lequel on ne peut pas ſe méprendre. Je dois vous dire encore que tout eſt véritable là dedans ; c'eſt ce que Madame *Daunoi* a dit à ſon Amie, & c'eſt ce que cette Amie m'a aſſûré ; ainſi vous pouvez le lire comme une vérité, & non comme un Roman, en échange : car vous ſavez qu'on ne fait rien pour rien dans la vie. Je vous prie de me faire l'Hiſtoire de *C***, vous avez été ſur les lieux, & vous en êtes encore aſſez près pour vous faire donner des Mémoires ſûrs là-deſſus, & je vois quelque choſe de ſi incompréhenſible dans ce que l'on m'a dit de lui, que je ſerois fort aiſe de ſavoir au juſte ce qui en eſt. Vous avez paſſé ſi ſuccinctement ſur ce qui le regarde, que tout ce que j'en ai pû comprendre ; c'eſt qu'il a été *Boulanger* de ſon métier ; mais

mais il n'en peut tout au plus avoir été qu'aprentif, & je ne croi pas qu'il ait eu loisir d'être encore fort habile à aucun. Enfin aprenez-moi ce qui en est, son Païs, sa naissance, ce qu'il a fait, à propos de quoi il s'est atribué le don de Prophétie, par quels miracles il a pû persuader les gens là dessus : il me semble que cela mériteroit une Relation, un peu plus circonstanciée, & les votres sont toûjours si fort abregées que j'en enrage : corrigez-vous donc, je vous en conjure, & croiez que quand je ne serois pas assez de vos Amies pour lire avec plaisir tout ce qui vient de vous, la manière dont vous écrivez m'y engageroit. Adieu, je vous laisse avec *My Lady des Nouvelles Angloises*,

MY-

MYLADY

NOUVELLES

ANGLOISES.

APrès que le Traité de *Ryſwik* eut rendu le repos à l'Europe, & aſſûré les Couronnes de la *Grande-Bretagne* ſur la tête de *Guillaume III.*; ce nouveau Monarque charmé d'être reconnu pour tel par *Louïs le Grand*, envoia en *France* le Comte de *Portland* ſon ancien Favori, en qualité d'Ambaſſadeur Extraordinaire. Ce Seigneur fit une Entrée magnifique dans *Paris*, & on lui rendit tous les honneurs dûs à ſon Caractère. Ces Peuples ravis du retour de la Paix, couroient en foule au devant de ce Miniſtre; & le Roi le reçut avec

avec cet acueil charmant qui lui gagne les cœurs de tous ceux qui ont l'honneur d'aprocher de ſa Perſonne. Au milieu de cette joye publique, le Roi *Jaques* relegué à *St. Germain*, avec ſa petite Cour, n'avoit aſſûrément pas les rieurs de ſon côté; il ſe voyoit hors d'eſpérance de remonter ſur ſon Trône, & il craignoit encore d'être obligé d'aller à *Rome*, remplir la place de la Reine *Chriſtine*, Milord *Portland* avoit ordre de ſon Maître, de demander au Roi ſon éloignement; mais le Roi toûjours bon ne lui accorda pas ſa demande, & ne voulut point donner à ce pauvre Prince, un nouveau ſujet de mortification, en l'obligeant d'aller chercher ailleurs un nouvel azile: c'étoit un aſſez grand déboire pour lui de voir ſous ſes yeux toute la magnificence de Milord *Portland*: il ſe rencontra même à

Verſailles lors qu'il eut Audience du Roi, & il fut témoin oculaire de l'acueil qu'on lui fit. Franchement il faloit avoir beaucoup de fermeté pour ſoûtenir un ſi terrible revers ; & l'on peut dire que le Roi *Jaques* marqua une grande force d'eſprit dans cette occaſion : il ſe réjouït de la Paix, quoi qu'il eût bien des raiſons de s'en affliger, parce, diſoit-il, que l'on pourroit avoir ſans peine des chevaux *Anglois*. Ces ſentimens Stoïciens ne furent pas expliquez toûjours avantageuſement ; & ce que les Jéſuites & les autres Amis de ce Roi dépouillé appelloient grandeur d'ame, étoit traité d'indolence & d'inſenſibilité, par le Public : c'eſt ainſi que toutes les choſes de la vie ont deux faces. On ne pouvoit pas prendre le change ſur le chapitre de la Reine ; il ne faloit que la voir pour comprendre

dre qu'elle étoit fort mécontente de son sort. Cette mélancolie se répandoit sur les Personnes qui avoient suivi sa destinée : & l'on peut dire qu'il n'y avoit rien de plus triste que la petite Cour de *St. Germain*. Cependant *Paris* se rempliſſoit d'*Anglois*, qui par leurs dépenſes, & tout le fracas qu'ils faiſoient, montroient qu'ils avoient ſuivi le parti du véritable *Amphitrion*. Ces nouveaux venus n'alloient point à *St. Germain*, quoi-que quelques-uns y euſſent des proches, de peur de ſe rendre par là ſuſpects dans le Païs ; & les pauvres *Jacobites* étoient obligez de venir chercher leurs parens à *Paris*, s'ils vouloient avoir la conſolation de les voir. La maiſon de la Comteſſe *Daunoi* étoit ſouvent le rendez-vous des uns & des autres, & ce fut chez elle que *My Lady* ** vit, pour la première fois, la Com-

teſſe d'*Exeter*, qui étoit venuë à *Paris* pour chercher du remède à la maladie de ſon Epoux. Les *Anglois* ſont ſujets à une langueur qu'ils apellent *Conſomption*, de laquelle ils ne peuvent guérir qu'en changeant d'air : c'eſt ce qui fait qu'ils viennent en foule reſpirer celui de *France* dès que la Paix leur en ouvre les chemins Madame *Daunoi* avoit été autre fois à la Cour d'*Angleterre* : elle en a donné même des Mémoires au Public, qui ſont écrits avec cette délicateſſe qu'on admire dans tous ſes Ouvrages. Comme elle s'étoit fait beaucoup d'Amis dans ce Païs-là, elle y avoit toûjours entretenu correſpondance, & ſa maiſon étoit le Bureau d'adreſſe de toutes les Perſonnes de conſidération qui venoient de *Londres* à *Paris*. La Comteſſe d'*Exeter*, qui étoit ſon ancienne Amie, la fut voir des premières ; & *My Lady* **

qui

qui la cherchoit depuis quelques jour, fut assez heureuse pour l'y rencontrer. La Comtesse fait un peu de tems sans la reconnoître ; quelques années & bien des chagrins qu'elle avoit essuiez, avoient fait tant d'impression sur son visage, & sur son humeur, que ce n'étoit plus la même Personne. Ah ! ma Chére, lui dit la Comtesse, la joie que j'ai de vous revoir est bien traversée par le chagrin que j'ai de l'état où je vous voi ! Se peut-il qu'après avoir tenu un rang considérable en *Angleterre*, après avoir été admirée à la Cour & à la Ville, estimée & considérée par tout, l'on vous voie traîner ici une vie languissante, manquant de toutes choses, & cela par une fausse délicatesse, & pour vous attacher à un parti que le Ciel abandonne, & qui par conséquent ne sauroit être le meilleur ! Croiez-moi, ma Chére,

re, les plus courtes folies ſont, dit-on les meilleures; il ne vous ſera pas mal-aiſé de faire votre paix, & de rentrer dans vos biens: le cas n'eſt pas, comme vous ſavez, ſans éxemple, & vous y trouverez plus de facilité qu'un autre. Vos Amis ne vous ont pas oubliée; & le Roi même à qui votre mérite n'eſt pas inconnu, vous verroit avec plaiſir rentrer dans votre devoir. Ne parlons pas de cela, ma chére *Comteſſe*, répondit la triſte *My Lady* **, il faut ſoûtenir la gageure, deût-il m'en coûter la vie. Elle laiſſa couler quelques larmes en prononçant ces dernières paroles: & comme la Compagnie étoit nombreuſe chez la Comteſſe *Daunoi*, les deux *Angloiſes* qui s'en étoient ſéparées un moment, furent obligées de la rejoindre, & la converſation devint générale. Elle roula d'abord ſur le mariage de

Mr.

Mr. le Duc de *Bourgogne*; sur les merveilles de la vie de *Louis* le *Grand*; les magnificences de sa Cour, & sur tout ce qu'il y a à admirer à *Paris* & à *Versailles*. Tout ce grand nombre d'étrangers qui étoit chez Madame *Daunoi*, ne pouvoit se lasser de parler de cela: mais la Comtesse d'*Exeter* qui mouroit d'impatience d'entretenir son Amie, lui proposa d'aller faire un tour de promenade. *My Lady* en fut fort aise: elles montérent toutes deux dans le Carosse de la *Comtesse*, & furent décendre à la porte des *Tuileries*. Elles entrérent d'abord dans la grande Allée, où il y avoit un monde infini que la douceur de la saison, & la beauté du lieu y atiroient. Mais comme ces Dames n'étoient là ni pour voir, ni pour être vûës, elles quitérent bien-tôt la grande. Allée pour chercher la solitude, &

elles gagnérent celle qu'on apelle l'Allée des soûpirs : & après s'être assises l'une auprès de l'autre sur le gazon, elles se dirent tout ce que l'amitié la plus tendre peut inspirer à deux Personnes qui ont de l'esprit & de la délicatesse, & qui ont été long tems sans se voir. La *Comtesse* donna des nouvelles à *My Lady* * * de sa Famille : & comme elle vit qu'elle s'atendrissoit, elle tâcha de lui persuader de retourner à *Londres*. Est-il possible, lui disoit-elle, que les Amis que vous avez ici occupent toute votre tendresse, & que vous oubliez ceux que vous avez laissez à *Londres !* Est-il possible que vous n'aiez pas d'empressement de revoir un Mari que vous avez aimé, & que je jurerois bien, quoi qu'il fasse, qu'il vous aime encore tendrement ! Ne devriez-vous pas vous raporter à lui sur ce qui regarde

de les affaires d'Etat, & les cas de conscience ! Est-ce aux femmes à décider là-dessus ? Elles à qui il est défendu de parler en public, que l'on a éloignées des Sciences & des Emplois, & qui, selon *Moliére*, ne dévroient savoir autre chose que coudre, filer, & aimer leurs Maris. Voilà à quoi je m'en tiens. Je suis persuadée que l'homme est le chef de la femme, & qu'il faut se laisser conduire par le Chef : tant pis pour lui s'il nous méne mal ; il paiera pour nous deux. Nous sommes faites pour obéïr, & l'obéïssance chez nous vaut mieux que sacrifice. Si vous aviez raisonné sur ce principe, vous seriez restée chez vous, où vous auriez atendu tranquilement que le Ciel eût décidé du sort du Beau-Père & du Gendre, sans vous intéresser, comme vous avez fait, dans leur querelle.

Vous parlez le mieux de monde, ma chére *Comteſſe*, répondit *My Lady*; cependant ſi vous éxaminiez ma conduite, peut-être y trouveriez-vous plus de ſujets de me plaindre que de me blâmer. Vous ſavez que dès mon enfance je fus miſe dans l'Abbaïe Roiale de *Montbuiſſon*, où l'on m'éleva dans la Religion Catholique, que mes Parens me forcérent d'abjurer lors qu'ils me firent revenir à *Londres* pour épouſer le Chevalier ** qui faiſoit profeſſion de la Religion Anglicane, de laquelle je n'ai jamais pû m'acommoder, quoi-que j'aie pû faire: la tendreſſe que j'avois pour mon Epoux, m'obligeoit à diſſimuler mes ſentimens; je faiſois même tout ce que je pouvois pour les étouffer: je donnai dans le grand monde: je m'atachai à la Cour. Vous ſavez, Madame, que j'eus le bonheur de réüſſir dans

dans ce Païs-là ; que la fortune de mon Mari en devint meilleure, & que la mienne avoit de quoi remplir mon ambition. Cependant j'avois beau être heureuse, je n'en étois pas plus contente. Le regret d'avoir quité une Religion que je croiois la meilleur, troubloit toute ma félicité. Dès que j'avois le moindre petit mal, je croiois voir l'enfer ouvert sous mes piez. Enfin pressée par mes remords, je crûs que je devois sacrifier le plaisir de ma vie, au repos de ma conscience. Et Dieu sait combien ce sacrifice m'a coûté de larmes : il sait aussi que c'est là le seul motif de ma fuite. Je puis avoir raisonné sur de mauvais principes ; mais il est sûr que mes intentions ont été bonnes. J'avois apris dans l'Evangile, qu'il faloit s'aracher un œil, & se couper un bras, dès que cet œil, ou ce bras pou-

voient être un obſtacle au ſalut ; & je me crûs par-là engagée à me ſéparer d'un Epoux dont la tendreſſe pouvoit me perdre : car enfin, quoi que vous en diſiez, quand on ſe laiſſe mener par un aveugle, on ne peut éviter de tomber avec lui dans le précipice. Voilà, ma chére *Comteſſe*, ce qui m'a fait prendre le parti que vous condamnez, & que j'ai crû le plus juſte. S'il eſt vrai que les croix & les afflictions ſoient les marque de la bonne voie ; j'ai tout lieu de m'aplaudir de mon choix ; car j'en ai eu de toutes les eſpèces depuis que je ſuis dans ce Païs ; & je puis dire que le repos de ma conſcience a cauſé bien du trouble à mon cœur. Ah ! ma chère, dit la *Comteſſe*, prenez garde que toutes ces croix dont vous vous félicitez, ne ſoient des châtimens du Ciel, qui veut par là vous rapeller

& vous faire rentrer dans votre devoir; car encore un coup, le devoir d'une femme eſt d'être toûjours attachée à ſon mari; & *St. Paul* y eſt exprès, lors qu'il dit, que ſais-tu, femme, ſi tu ne convertiras pas ton mari? Cela ſeul devoit vous engager à reſter avec lui, d'autant mieux que vous ſerez reſponſable des péchez que votre abſence peut lui avoir fait commettre, & dont votre préſence l'auroit garanti. Eh! de grace, interrompit Madame, ne me chargez point des iniquitez d'autrui, j'ai aſſez des miennes. Vôtre Morale me fait peur. Mais après tout, ce que j'ai fait eſt autorifé par une infinité d'éxemples. Il y en a à *St. Germain* qui ſont dans le même cas où je me trouve; & toute l'*Angleterre* eſt remplie de Françoiſes, qui par un motif de Religion, ont abandonné

leurs maris, & ont suivi à la lettre cet endroit de l'Evangile où il est dit, que celui qui aimera Père, Mère, Mari, Femme, Enfans, plus que lui, ne sera pas digne de lui. Vous me citez là, répondit la *Comtesse*, un passage dont on abuse terriblement dans ces tems-ci, & qui ne vient du tout point à notre sujet, puis-qu'il ne s'agit pas de renoncer à Jésus Christ, auquel cas je conviens qu'il faudroit tout quiter. Les Catholiques & les Protestans adorent le même Dieu, & l'adoreroient encore ensemble, si la politique des Grands n'avoit autorisé les desordres que les disputes causent dans l'Eglise. Croiez-moi, la Religion a toûjours été un prétexte dont les Grands se sont servis pour couvrir leur ambition : c'est de quoi les petits ont été les dupes : & cela est si vrai, que,

que, lors que les fureurs de la Ligue desoloient le Roiaume de *France*, les *Guisards* se seroient fait Protestans, si les *Bourbonnistes* s'étoient fait Catholiques. C'est ce que Personne n'ignore; & que ces Chefs de Parti fomentoient les divisions qui naissoient tous les jours dans l'Eglise, afin de soûtenir leurs querelles particulières, en faisant semblant de soûtenir celle du Seigneur. Voiez si *Henri IV.* fit tant de façon lors qu'il s'agît de se faire Catholique pour s'assûrer son Trône, & après cela vous ferez dificulté de suivre la Religion régnante, que vos Pères ont professée, & vous prétendrez en savoir plus là-dessus que tout le Clergé du Roiaume. Franchement, il y auroit un peu de vanité dans votre fait. Vous avez beaucoup d'esprit; mais je croi que nous avons des

Pré-

Prélats qui ſont meilleurs Théologiens que vous : & en un mot, il n'y a point de Religion qui autoriſe une femme à quiter ſon mari, & l'on a très-grand tort en *Angleterre* & en *Hollande*, de donner azile à ces ſortes de Réfugiez, puis que c'eſt-là ſéparer ce que Dieu a conjoint, & qu'après tout, les points qui nous ſéparent, ne valent pas la peine de nous ſéparer. Pour moi, je croi que c'eſt là le cas défendu par *St. Paul*, & qu'en diſant, je ſuis de *Paul*, & moi d'*Apollos*, on s'éloigne également de Jéſus Chriſt, qui eſt le Dieu de Paix. Mais je commence à m'apercevoir qu'il eſt tems de ſe retirer. Elles ſe levérent alors : le Caroſſe les atendoit à la porte qui donne au bout du *Pont-Roial*. La *Comteſſe* ramena *My Lady* ** dans le *Fauxbourg St. Germain*, où elle logeoit lors qu'elle étoit à *Paris* ; &

& elle lui fit promettre de se trouver le lendemain chez Madame *Daunoi*. La Comtesse y fut dès l'après-midi : *My Lady* n'eut garde de manquer au rendez-vous. Elle avoit les yeux si batus, qu'il étoit aisé de juger qu'elle n'avoit pas passé une bonne nuit. Comme chacun lui fit la guerre là-dessus, elle dit, pour se tirer d'affaires, qu'elle avoit une migraine éfroiable; & la Comtesse proposa, pour tâcher de la dissiper, d'aller faire un tour au *Bois de Boulogne*. Il y avoit beaucoup de monde ce jour-là. La belle Mademoiselle d'*Armagnac* attira les regards & l'admiration de nos deux *Angloises* qui furent obligées d'avouër qu'elles n'avoient rien de si beau dans leur Païs. Après qu'elles eurent fait quelques réfléxions là-dessus, & quelques tours dans le Bois, elles descendirent dans l'endroit le plus solitaire,

litaire, & ce fut là que la *Comteſſe* dit à *My Lady* : Eh bien, ma Chère, avez-vous un peu réfléchi ſur notre converſation ? Ah ! dit-elle, un peu trop pour mon repos ; mon viſage vous marque aſſez que je n'en ai pas eu beaucoup cette nuit, & je vois bien que je n'en aurai de ma vie parmi tous les maux que je ſouffre : j'avois du moins la conſolation de me les être atirez par mon zèle, & de ſouffrir pour la bonne cauſe, & vous travaillez à m'ôter cette conſolation en tâchant de m'inſpirer l'indifférence où vous paroiſſez être ſur les Religions. Ah ! dit la *Comteſſe*, je n'ai garde d'avoir des ſentimens ſi criminels : bien loin d'avoir de l'indifférence pour la Religion, je ſuis perſuadée qu'il n'y en a qu'une dans laquelle on puiſſe faire ſon ſalut, qui eſt la Chrétienne ; je croi que c'eſt-là la vraïe Egliſe

se hors de laquelle il n'y a point de salut : mais je regarde toutes les différentes Sectes qui la partagent, comme celles qui étoient autre fois dans l'Eglise Judaïque. Vous savez qu'il y avoit des *Essiens*, des *Saducéens*, des *Pharisiens*, & autres, qui se haïssoient, & se déchiroient les uns les autres, comme sont à présent les Catholiques & les Protestans : cependant c'étoit-là la vraïe Eglise, comme la Chrétienne l'est présentement. Malgré ces divisions, dans lesquelles il entre plus d'aigreur & d'esprit de parti, que de zèle, on ne sait que trop que la haine est plus forte entre les frères, qu'entre les étrangers. Celles qui animent les *Anglicans* contre les *Presbitériens*, dans notre Païs, prouve assez ce que je viens de dire, puis-qu'ils se sont séparez sur des sujets si légers, que pour peu que les uns & les au-

autres fuſſent pouſſez par un eſprit de charité, il n'y auroit rien de ſi aiſé que de les racommoder. Malheur à ceux qui les prémiers ont ſemé cet eſprit de diſcorde dans l'Egliſe ! Et malheur à ceux qui entretiennent ces diviſions ! C'eſt-là cette yvroie que l'ennemi ſéme dans le champ, & que Dieu ſaura démêler au jour du Jugement : c'eſt ce que nous devons atendre ſans nous ingérer de porter le notre, & de damner nos frères, parce qu'ils ne ſont pas de même avis que nous ſur certaines choſes. Encore un coup, je croi que celui qui invoquera le nom de Jéſus Chriſt ſera ſauvé, que hors la Religion Chrétienne il n'y a point de ſalut ; que c'eſt-là la vraïe Egliſe, & qu'il ne convient pas aux Sectes qui la compoſent, de ſe parer en leur particulier de ce beau nom. Voilà mon ſentiment ;

ment; & ce sistéme étant posé, je tiens qu'il y a de la folie à déranger sa famille, & ses affaires, pour suivre la caprice d'autrui, & que c'est faire un crime de se déranger de son devoir pour un sujet aussi frivole que celui-là. Ah! ma Chère *Comtesse*, que je me serois épargnée de peines si j'avois raisonné comme vous faites, répondit *My Lady* * *, avant de quiter ma Patrie: Mais j'étois si persuadée que ma conscience m'obligeoit à prendre ce parti, que je ne me donnai pas le tems d'envisager toutes les horreurs d'un avenir que j'allois me rendre très triste, & qui pouvoit être long, puis-que, comme vous le savez, j'étois encore assez jeune lors-que je pris cette réso!ution. Je vous avouë qu'elle m'a plus coûté à soûtenir qu'à exécuter; car j'ai eu loisir de faire de sérieuses réflexions sur

mon

mon état : cependant j'en ai soufert toute l'amertume sans murmure : & quoi que mon mari ne m'ait envoié aucun secours, je n'ai jamais pû me résoudre à me démentir : je n'aurois jamais crû, franchement, qu'il m'eût abandonnée comme il a fait : Dieu veuille le lui pardonner comme je le lui pardonne. Vous auriez grand tort de le blâmer là-dessus, dit la Comtesse : si votre mari ne vous aimoit pas, il vous envoieroit sans doute de quoi vivre ici, afin de vous ôter tout prétexte de revenir auprès de lui. Mais ce que vous appellez oubli chez lui, est une marque de sa tendresse. Il veut vous prendre par famine comme les *François* prirent autrefois la *Rochelle* : & comme on dit que la faim chasse le loup du bois, il se persuade que le manque d'argent vous obligera enfin à quiter *St. Germain*, & à retourner au-

auprès de lui. Si vous avez de la délicateſſe, vous devez entrer dans ſes ſentimens, & lui tenir compte de ce que vous apellez dureté. Ah! Madame, dit *My Lady*, que vous ſavez vous ſervir utilement de votre eſprit. Vous donnez aux choſes le tour qu'il vous plaît; mais avec tout cela vous ne ſauriez trouver de reméde à mes maux. Je vous ſuis très obligée de la part que vous y prenez; c'eſt tout ce que vous pouvez faire pour moi: je ne puis trouver la fin de mes chagrins que dans celle de ma vie. J'eſpére qu'ils là hâteront, & je voudrois que la Religion me permît de m'y aider: laiſſez-moi donc remplir ma deſtinée. Non, dit la *Comteſſe*, je ne vous laiſſerai point; tout ce que vous me dites-là ſent le deſeſpoir, & vous n'avez point de raiſon de vous y abandonner. Abandonnez plûtôt ce malheu-

reux

reux parti que vous ne fortifiez pas de beaucoup, duquel vous n'avez pas même, à ce que je puis comprendre, grand sujet de vous louër, & revenez chez vous regagner la tendresse de votre Epoux, & l'estime publique. Tout cela, Madame, dit *My Lady*, n'est pas si aisé que vous pensez : mais enfin quand il seroit vrai que je pourrois ratraper tous les agrémens que j'ai quitez, & que je me verrois sur le même pié où j'étois autrefois, je n'en serois pas moins malheureuse. Encore un coup, ma chère Madame, laissez-moi mourir, & ne m'en demandez pas davantage. Il lui prit un si grand saisissement dans cet endroit, que la Comtesse crut qu'elle alloit mourir. Elle comprit dès-lors que tous les chagrins de *My Lady* ne lui étoient pas connus : & comme elle avoit une vraïe amitié pour elle,

elle, elle jugea qu'il falloit atendre un autre tems pour lui demander un ſecret qu'elle commençoit à pénétrer; ainſi pour ne pas aigrir ſa douleur, après lui avoir donné les ſecours néceſſaires, elle l'embraſſa & lui dit; hé bien! n'en parlons plus; tâchons de diſſiper vos chagrins par quelque petite partie: elle apella en même tems un de ſes gens, auquel elle ordonna d'aller à *Paſſi* commander une fricaſſée de poulets, *aux Pélerins d'Emaüs:* c'eſt un Cabaret où les Dames ne font pas ſcrupule d'aller, & que la promenade du Bois de Boulogne rend fort fréquente. Malgré les défenſes d'Arlequin Jaſon, la *Comteſſe*, & *My Lady* s'y rendirent en Caroſſe, après avoir fait quelques tours, & paſſé par devant le Château de *Madrid*, que la *Comteſſe* fut fort ſurpriſe de trouver rempli de métiers à bas.

Il n'y a pas aparence que *François I.* l'eût fait bâtir dans cette intention ; mais dans le tems où nous ſomme, on ne ſuit pas toûjours l'intention du Fondateur. Nos Angloiſes trouvérent quantité de monde aux Pélerins ; la Princeſſe de *Bournonville*, la Marquiſe de *Mirepoix*, & quantité d'autres Perſonnes de la Cour y étoient déja ; & les deux Angloiſes entrérent dans une chambre qu'elles ſe firent donner en leur particulier, où l'on les ſervit avec beaucoup de propreté. *My Lady* ſe trouva un peu mieux quand elle eut mangé. Elles ne parlérent que de choſes indiférentes : la *Comteſſe* propoſa d'aller le lendemain à *St. Clou*. J'y ai été autrefois, dit-elle, mais on dit que Monſieur a fait faire depuis peu une Caſcade d'une beauté enchantée. Cela eſt vrai, dit *My Lady*, je l'ai vûë ; elle eſt magnifique. Eh bien !

bien ! dit la *Comteſſe*, il faut voir cela demain ; où voulez-vous que je vous aille prendre ? Vous me trouverez, dit *My Lady*, dans le Jardin du *Luxembourg*, qui eſt tout auprès de chez vous. Je le veux bien, dit la *Comteſſe*, mais allons nous-en toûjours, car il ſera bien-tôt nuit, & il y a aſſez loin d'ici au Fauxbourg *St. Germain*. Elle ordonna en même tems à un valet de faire avancer ſon Caroſſe, & elles s'en revinrent à *Paris*, au petit pas des chevaux. *My Lady* fut fort rêveuſe pendant tout le chemin. La *Comteſſe* la remena juſques à ſa porte : & après s'être embraſſées elle ſe dirent adieu juſques au lendemain. *My Lady* paſſa la nuit dans ſa mélancolie ordinaire, & la *Comteſſe* qui avoit de la pénétration, & qui l'avoit obſervée tout l'après-midi, n'eut pas de peine à deviner ſon mal. Elle

comprit aisément que *My Lady* avoit une violente inclination, elle lui connoissoit un cœur tendre & capable d'un fort atachement ; ainsi elle la plaignoit beaucoup : & éfectivement on est fort à plaindre quand on est de cette humeur là, & l'on peut dire avec l'Opéra, que le Ciel en nous donnant un cœur sensible, nous fait un mauvais présent. Le lendemain, la *Comtesse* ne manqua pas au rendez-vous : elle y trouva *My Lady* qui rêvoit auprès du grand bassin, & qui paroissoit entiérement apliquée à regarder couler l'eau, pendant que toutes les Personnes qui étoient dans le Jardin se rangeoient autour de la belle *Coullon*. C'étoit une Demoiselle de *Vienne* en *Dauphiné*, que quelques affaires avoient atirée à *Paris* avec sa Mère, & qui y avoit aquis une si grande réputation de beauté, que tout le monde cou-

couroit après elle pour la regarder. Quoi-que dans le fonds il n'y eût rien d'extraordinaire, & que Mademoiselle d'*Armagnac* fût de beaucoup plus belle, cependant on ne parloit que de la beauté de *Vienne*; & cette prévention où l'on étoit en sa faveur, lui atira tant d'envieux, que l'on fit des Satires contr'elle, qui se vendoient quatre sous. On les debitoit à l'Opéra, à la Comedie, & dans tous les autres lieux publics, où l'on entendoit crier, à quatre sous la beauté de *Vienne*, à quatre sous. Enfin on fit si bien, qu'avec tous ses charmes, & beaucoup de sagesse, elle a été malheureuse, & on la calomnia si fort, que le Marquis de *Martel* la quita deux jours après l'avoir épousée, & la relégua dans une petite Communauté de la ruë *Cassette*, où il la faisoit vivre à juste prix. Tout cela n'étoit pas

encore arrivé lors-que nos Angloises la virent au *Luxembourg*. Elle y étoit venuë promener pour éviter la foule qui l'environnoit aux *Tuilleries*; mais elle avoit beau faire, on la suivoit par tout; & cela la déconcertoit si fort qu'elle ne savoit où se mettre. La Comtesse d'*Exeter* qui connut son embaras, & qui avoit le meilleur cœur du monde, s'aprocha d'elle & lui dit. Voilà ce que c'est, Mademoiselle, que d'avoir un mérite extraordinaire: si vous n'étiez pas plus belle qu'une autre, on ne courroit pas après vous comme on fait: cela vous fatigue, mais il faut avoir le Bénéfice avec les Charges. Hélas! Madame, dit la belle *Coullon*, je ne croi pas que je doive m'en aplaudir; c'est sans doute un air de Province, & non pas mon mérite, qui fait que l'on se récrie sur moi: mais, quoi qu'il en soit, je

je m'aperçois qu'on n'a pas trop de tort de traiter les *Parisiens* de badaux : car enfin, il me semble que je suis, à peu près, faite comme une autre, & que l'on me dévroit laisser passer parmi la foule. Elle se trouvérent dans ce moment au bord de la Fontaine, où *My Lady* paroissoit immobile. Voilà, dit la *Comtesse*, en la montrant à la belle *Coullon*, une Dame dont vous n'avez pas lieu de vous plaindre : je gagerois qu'elle ne vous a pas seulement regardée, & qu'elle n'a pas entendu un mot de tous les aplaudissemens qu'on vous a donnez, quoi qu'on vous les ait donnez assez haut. *My Lady* revint alors de sa létargie, & après s'être défenduë avec esprit, de la guerre que la *Comtesse* lui faisoit, elles prirent congé l'une & l'autre de la belle *Viennoise*, & allérent monter en Carosse. Elles

passérent sur le *Pont-Roial* pour gagner la Porte de la Conférence, d'où elles entrérent dans le *Cours-la-Reine*, & prirent le chemin de *St. Clou*. La *Comteſſe* trouva ce lieu extrémement embelli: elle admira la magnificence des Bâtimens, & la beauté des Jardins: enſuite ſe laiſſant conduire par *My Lady*, elles arrivèrent ſur une terraſſe d'où l'on voit *Paris* tout à plein, mais dans un éloignement ſi bien ménagé, que cela forme un point de vûë le plus charmant du monde. Il ſemble que cette grande Ville s'humilie ſous *St. Clou*, qui paroît la dominer: c'eſt ſur cette Terraſſe, où Mr. a fait faire la Caſcade dont il eſt queſtion. La *Seine* qui baigne les bords de ces Jardins, & qui paroît ne couler que pour les arroſer, y fournit de l'eau en abondance. On a trouvé le ſecret de la faire monter ſi haut

dans

dans cet endroit là, que c'eſt une choſe étonnant. Il y a une quantité prodigieuſe de degrez de marbre ſur leſquels l'eau ſe roule, & qui ſont bordez de Rampes dorées. On voit là-dedans des Tritons, des Sirénes, des Dauphins, quantité d'autres Poiſſons, & des Grenouilles. Tout cela eſt doré, & ſi bien imité, que lors-que, les eaux jouent, ils prennent tous le mouvement qui leur eſt naturel, ce qui fait un éfet très agréable, & paroît fort magnifique. Nos Angloiſes furent, quelque tems ſeules dans cet endroit, parce qu'on jouoit dans les Apartemens; mais un moment après, elles virent venir des échapez du Lanſquenet, qui marquoient par leurs poſtures deſeſpérées, en avoir été maltraitez. Ils ſe mordoient les lévres; ils levoient les yeux au Ciel; & après avoir reſté quelque tems ſans mar-

cher, ils sembloient courir pour s'aller jetter dans l'eau. La *Comtesse* qui voioit *My Lady* enfonsée dans une profonde rêverie, la tira par le bras & lui dit : tenez, ma Chère, voilà des gens qui ne sont guére plus contens que vous : on dit que la consolation des malheureux est d'avoir des compagnons ; voïez un peu ces Messieurs-là. Ah ! Madame, dit *My Lady*, le malheur de ces gens là peut se réparer : le jeu a ses hauts & bas : ils gagneront peut-être demain ce qu'ils ont perdu aujourd'hui : mais il est des pertes irréparables. Elle poussa un profond soûpir en disant cela, & elle tourna languissamment les yeux d'un autre côté, ce qui confirma la *Comtesse* dans ses conjectures ; & augmenta l'envie qu'elle avoit de savoir le secret de son Amie. Pendant qu'elle rêvoit à cela, on vit arri-

arriver toute la partie. Le jeu venoit de finir, & Monſieur s'avançoit avec Madame de la *Ferté*, & quelques autres, du côté de la Caſcade, & toute la foule ſuivoit. Comme la *Comteſſe* n'avoit pas encore été ſaluër Madame, elle voulut s'éloigner; mais il n'y eut pas moien : Monſieur la reconnut, quoi qu'il ſe fût paſſé quelques années ſans qu'il l'eût vüë, & avec cet air gracieux qui lui étoit ſi naturel, il s'aprocha d'elle, & lui demanda des nouvelles de ſa ſanté : & comme il avoit une vraie amitié pour *My Lady*, il pria obligeamment la *Comteſſe* de la tirer de cette mélancolie dont elle paroiſſoit acablée. Je ne ſai, ajoûta ce Prince, ce que c'eſt ! Il y a une infinité de Perſonnes qui ſont dans le cas où elle ſe trouve, & qui n'ont pas, à beaucoup près, autant d'eſprit & de raiſon qu'el-

le en a, & qui pourtant ne se laissent pas abatre comme cela. Pour moi, je croi qu'elle va tomber dans cette maladie qu'on appelle dans votre Païs, las de vivre, & dont on prétend que la *Reine Elizabeth* mourut. Prenez-y garde, Madame, dit-il à la *Comtesse*; ce seroit domage de laisser mourir une aussi aimable Personne, & nous perdrions tous à cela. *My Lady* remercia Monsieur de sa sensibilité, & elle l'en remercia d'une manière à l'augmenter de beaucoup; car c'étoit en termes si touchans, & avec tant de politesse, qu'on ne pouvoit se lasser de l'admirer. Monsieur les quita après avoir ordonné qu'on fit jouër toutes les Eaux, & qu'on leur fit voir tout ce qu'il y à avoir dans ce charmant endroit: il les pria même de s'aller rafraîchir dans les Apartemens: mais la *Comtesse* ne jugea pas à propos d'ac-

d'accepter cette offre ; & après s'être bien promenée, elle mena *My Lady* chez *Desnoyers*, où elle avoit fait commander un petit souper. On les servit dans un Pavillon qui donne sur la Rivière ; & ce fut là où la *Comtesse* résolut absolument de faire expliquer son Amie. Eh bien ! lui dit-elle, vous voiez comme votre mélancolie inquiéte les Personnes qui prennent intérêt en vous. Est-il possible que tout ce que Monsieur vient de vous dire là-dessus, & la manière obligeante dont il vous l'a dit, ne vous fera pas faire un éfort sur vous-même ! & n'aurez-vous jamais assez de confiance en moi pour m'ouvrir entiérement votre cœur. Je dis entiérement car j'en ai déja pénétré le secret. J'ai compris par tout ce que vous m'avez dit, & par tout ce que vous ne m'avez par voulu dire, que vous aimez quelqu'une

que ce quelqu'un là ne répond pas comme il le devroit à votre tendreſſe : de là je conclûs qu'il n'en eſt pas digne, & que ſi vous vouliez vous y aider, on pourroit vous guérir d'un entêtement qui ne peut être que l'éfet d'une inclination aveugle, que la raiſon vous fera ſans doute ſurmonter. Ah! Madame, dit *My Lady*, je voi bien que je ne ſaurois plus reculer. Il faut vous avouër toutes mes foibleſſes, puis que malgré les ſoins que j'ai pris de vous les cacher, elles n'ont pû échaper à votre pénétration. Je ne vous demande pas de les excuſer, je les condamne moi-même : mais je ne ſaurois les ſurmonter je me ſuis dit là-deſſus tout ce que je comprens que vous allez me dire : j'ai apellé la raiſon à mon ſecours; & tout cela inutilement. Enfin puis que le dépit n'a pû dégager mon cœur, il n'eſt rien au mon-

monde qui puisse le faire. Ce malheureux attachement me coûte tout le repos de ma vie ; & je crains fort que l'aveu que je vais vous faire, ne me coûte encore votre estime. Vous auriez pû me garantir de cette dernière disgrace ; mais il faut en courir les risques puis que vous le voulez. Eh bien ! Madame, j'aime plus qu'on n'a jamais aimé. Et qui aimez-vous ? répondit froidement la *Comtesse*. J'aime, dit *My Lady*, le plus aimable & le plus ingrat de tous les hommes. Cette dernière qualité dévroit bien détruire la première, dit la *Comtesse* ; mais voions un peu ce qui fait son mérite chez vous, & commencez, s'il vous plaît, par m'aprendre le nom de cet heureux mortel. Ah ! Madame, dit *My Lady*, on n'est heureux qu'autant qu'on croit l'être ; ainsi il ne doit pas l'être beaucoup. Je ne sai comment

ment vous l'entendez, dit la *Comteſſe*; le bon goût fait une partie du mérite, & il me ſemble que vous ne donnez pas une idée fort avantageuſe de celui de ce Cavalier : mais n'importe, dites-moi ſon nom. C'eſt, dit *My Lady*, le. Elle s'arrêta là quelque tems. Courage, dit la *Comteſſe*, il ne faut pas demeurer en ſi beau chemin : alons, achevez. Eh bien ! dit-elle, c'eſt le Chevalier *Cheiles*. Le Chevalier *Cheiles*, dit la *Comteſſe*, le fils de Mylord **, je connois ſa Famille : elle eſt des meilleures d'*Irlande* : mais, ma Chère, cet homme-là doit être fort jeune, & une femme raiſonnable ne doit pas ſe riſquer avec ces petits étourdis. Ah ! je ſuis perduë, dit *My Lady*, ſi vous me repréſentez mon devoir ; je ne connois que trop combien je m'en ſuis égarée ; mais je ne puis tevenir de mon éga-

égarement : j'avois bien prévû que votre pitié se changeroit en indignation, & qu'une vertu aussi austére que la votre, ne s'acommoderoit pas de mes relâchemens. Je sai qu'une honnête femme ne doit aimer que son mari : que tout autre atachement est criminel ; & comme je ne m'en croiois pas capable, je n'étois point en garde contre moi-même là-dessus ; si bien que mon cœur m'est échapé, sans que je m'en sois aperçûë ; & quand j'ai voulu courir après je n'ai pû le ratraper. Je vous plains, dit la *Comtesse* ; je ne pius m'empêcher de vous blâmer ; mais je ne vous en aime pas moins ; c'est de quoi vous devez être assûrée ; & je n'ai garde d'augmenter vos peines, par des remontrances à contretems, quoi que les années que j'ai plus que vous, & l'intérêt que je prens en ce qui vous regarde,

garde me donnent en quelque manière ce droit : parlez-moi donc sans façon comme vous feriez à votre Confesseur ; j'ai plus d'âge & plus d'expérience que vous ; je voi les choses avec plus de sens froid ; ainsi je pourrai peut-être trouver du remède où vous croiez qu'il n'y en a point ; & du moins vous trouverez du soulagement à vos maux, dans la part que vous m'y verrez prendre : d'ailleurs, ajoûta-t-elle en soûriant, on a toûjours du plaisir à parler de ce qu'on aime, & vous verrez que ce recit vous coûtera moins que vous ne pensez, commencez-le donc, je vous en prie. Je ne saurois vous refuser, dit *My Lady*, mais songez que ce recit sera long, & qu'il est déja bien tard, ainsi je croi qu'il vaudroit mieux renvoier cela à demain. Je le veux bien, dit la *Comtesse*, mais il faut demain que j'aille

à

à *Versailles*; & à moins que vous ne soïez d'humeur d'y venir avec moi, je ne saurois être à vous de tout le jour. Si vous y allez pour faire votre Cour, je ne puis pas vous y suivre, dit *My Lady*, car il ne conviendroit pas qu'on nous vît paroître ensemble en public, pendant que nous sommes engagées dans des partis diférens, & cela pourroit me faire des afaires à *St. Germain*. Non, dit la *Comtesse*, je ne vais point y paroître en public, j'y vais seulement par curiosité: le petit Prince de *Galles*, ou soi disant, doit y être, & j'ai une envie la plus grande du monde de le voir. Puis-que ce n'est que pour cela, dit *My Lady*, je vous y acompagnerai de bon cœur; & quand vous aurez vû notre Prince, nous irons dans le *Parc* chercher un endroit solitaire où nous puissions nous entretenir en liberté: ces

pendant

pendant la grace que je vous demande, c'eſt de ne me plus parler de mes chagrins juſques à ce tems-là, car il m'en reſte le ſoir des idées ſi triſtes, que cela me fait paſſer les nuits les plus cruelles du monde. Eh bien! dit la *Comteſſe*, nous parlerons d'autre choſes; & pour ne pas vous livrer ſeule à vos réfléxions, je veux que vous veniez coucher avec moi à *Chaillot*: j'y ai loué une maiſon où mon Mari vient de tems en tems prendre l'air; il n'y a que deux pas d'ici, & ce ſera demain autant de chemin fait pour *Verſailles*: je m'en vai cependant envoier un Valet à Milord, & lui demander congé pour ce ſoir. Dès que la *Comteſſe* eut donné ſes ordres, elles montérent toutes deux en Caroſſe, & elles arrivèrent en fort peu de tems à *Chaillot*. Je connois bien ce lieu-ci, dit *My Lady*, il y a un Couvent de Fil-

Filles de *Ste. Marie* où notre Reine fait ſouvent des retraites. Elle m'a fait l'honneur de m'y mener quelque fois : j'y ai vû des Filles d'un mérite & d'une piété extraordinaires, & Madame de *Maintenon* en a pris là dedans pour donner des régles à cette fameuſe *Abaïe de St. Cyr* qu'elle a fondée pour le ſoulagement de tant d'illuſtres Familles dont la fortune ne répond pas à la naiſſance. Mou Dieu ! dit la *Comteſſe*, on parle bien diverſement là-deſſus, & j'ai ouï dire d'étranges choſes de cet établiſſement, aux *François* qui ſont en *Augleterre*. Si on les en croit, l'intention du Fondateur & de la Fondatrice n'eſt pas auſſi ſainte que vous vous le perſuadez : je vous avouë que j'eus de l'horreur des idées qu'ils voulurent m'en donner ; & vous me ferez plaiſir de me dire ce que c'eſt que cette Maiſon. L'Abaïe

baïe de *St. Cyr* dit *My Lady*, eſt dans le Parc de *Verſailles* : elle eſt très-belle ; le Roi lui à donné de bonnes rentes, & a retranché cinquante mille écus du revenu des Moines de *St. Denis* pour les donner à cette Maiſon : on y a joint auſſi de très belles Terres, comme la Duché de *Chévreuſe*, que le Roi acheta il y a quelque tems, & dont il leur a fait préſent. On ne reçoit là-dedans que des Demoiſelles qui puiſſent prouver cent quarante ans de Nobleſſe paternelle, & qui puiſſent produire leurs tîtres en originaux : il faut, outre cela, que les parens aient un certificat de pauvreté, ſigné par leur Evêque. Ces Filles ſont reçûës, depuis l'âge de ſept ans, juſques à celui de douze, pourvû qu'elles n'aient rien de défectueux dans le corps, ni dans l'eſprit ; & pour cela on les fait viſiter & éxa-

éxaminer avant qu'elles entrent dans la Maiſon. Dès qu'elles y ſont, les Parens n'ont plus que faire de s'en embaraſſer : on les nourrit, on les habille ; & quand elles ſont en âge de prendre un parti, celles qui veulent être Religieuſes ſont miſes dans des Couvens, aux dépens du Roi, & l'on marie les autres à des Perſonnes qui ont beſoin du crédit de Madame de *Maintenon*, pour avancer leur fortune, & auxquels elle fait donner des Emplois à la Guerre, ou dans les Finances. Quand on lui propoſe quelque bon ſujet pour une de ces Demoiſelles, elle en fait venir quatre au Parloir, c'eſt-à-dire, une de chaque claſſe. Ces Claſſes ne ſont diſtinguées que par la couleur des fontanges. On les fait paſſer toutes quatre en revûë devant le Cavalier qui eſt de l'autre côté de la grille. Dès que ces Demoiſelles ſont rentrées,

trées, Madame de *Maintenon* lui demande quelle eſt celle qui lui plaît le mieux ? Il nomme la couleur. Dès qu'il a fait ſon choix, on fait revenir la Belle : & après que Madame de *Maintenon* lui a demandé ſi elle n'a point de répugnance pour l'Epoux qu'on lui deſtine ? Mr. *Carnot* Notaire, qu'on a ſoin de mander d'avance, dreſſe les Articles, ſans que les Parens y ſoient apellez, ni qu'ils y contribuënt en rien : on expédie en même tems au Mari ſon Brevet, ou ſa Commiſſion, & on donne à la Demoiſelle une Caſſette avec quatre cens louïs. Ces Mariages ont fort bien réüſſi juſques ici. Il y a de ces Meſſieurs qui ſont actuellement Fermiers généraux : d'autres Lieutenans de Roi : & Madame de *Maintenon* a ſoin de leur avancement. Ces Demoiſelle ſont parfaitement bien élevées. Les Da-

Dames qui les gouvernent suivent en partie le régle de *Ste. Marie* : on y a changé & ajoûté quelque chose. Elles se disent de l'Ordre de *St. Louïs*. Elles sont dirigées par l'illustre Abbé *Tiberge*, Supérieur des Missions étrangéres, dont le mérite est si connu dans le monde. Mr. *Bernard*, leur Intendant, est un parfaitement honnête homme. Voiez, Madame, si dans une Maison aussi bien réglée, elles doivent recevoir une bonne éducation ; & si un établissement comme celui-là ne mérite pas bien d'être mis au rang des plus belles choses que le Roi ait faites. Il faut être Démon pour y donner un mauvais tour : mais puis qu'on a dit autre fois que le Seigneur jettoit hors les Diable ? par le moien de Beelzebub, il ne faut pas s'étonner que l'on empoisonne aujourd'hui les meilleures Actions.

Vous m'avez bien fait plaisir, dit la *Comtesse*, de m'aprendre toutes ces particularitez ; mais je voudrois bien savoir si les trois Demoiselles délaissées, ne sont pas jalouses de la préférence que l'on donne à leur Compagne, & comment elles s'acommodent de cela ? Le mieux du monde, dit *My Lady*, car leur tour vient bien-tôt : il se présente souvent des Partis ; & celles qui ont été une fois sur les rangs, y sont jusques à ce qu'on les ait choisies : on replace celle qui manque afin qu'il y en ait toûjours quatre, & il est sûr qu'on n'en voit jamais monter en graine, & qu'elles se marient toutes fort jeunes. Voilà qui est le mieux du monde, dit la *Comtesse*, mais je croi que nous ne ferons pas mal de nous coucher. Elle mena *My Lady* dans un apartement très propre, & elle passa ensuite dans le sien. *My Lady*

Lady trouva sur sa Toilette toutes les hardes qui lui étoient néceſſaires pour la nuit ; & après que les femmes de la *Comteſſe* l'eurent deshabillée, elle se mit dans un très bon lit qu'on lui avoit préparé. Elle y dormit fort peu : & comme elles étoient convenuës avec la *Comteſſe*, que celle qui seroit plûtôt éveillée passeroit dans la chambre de l'autre, *My Lady* fut dès le bon matin souhaiter le bon jour à son Amie. Il n'eſt pas encore tems de partir, dit la *Comteſſe*, nous ne trouverions Perſonne de levé à *Verſailles*, asseïez-vous sur mon lit, & je m'en vais nous faire aporter du Chocolat. Elle tira en même tems un cordon pour faire venir ces gens. On leur aporta un petit Cabaret avec des tasses : & quand elles eurent pris chacune la leur, elles causérent en bûvant. La *Comteſſe* demanda à *My Lady*,

ſi *Verſalles* étoit plus beau que *St. Clou* ? Il n'y a pas de comparaiſon, dit *My Lady* : *Verſailles* eſt de beaucoup plus magnifique ; c'eſt une des plus belles choſes du monde ; mais *St. Clou* eſt dans un plus beau naturel, & ſa ſituation eſt plus agréable. Le Roi en eut envie il y a quelque tems, & il propoſa à Monſieur de le lui échanger contre quelqu'autre choſe. Monſieur n'avoit garde de le refuſer ; mais il étoit ſi triſte, que Madame dit au Roi : Sire, ſi vous tirez Monſieur de *St. Clou*, Vôtre Majeſté n'a qu'à donner ordre d'avance à ſon Enterrement. Cela ſuffit, dit le Roi, je ne lui en parlerai plus : après cela il tourna ſes vûës du côté de *Chantilly*, où il y a les plus belles eaux du monde. Il voulut s'en acommoder avec Mr. le Prince. Mr. le Prince lui dit qu'il étoit le Maître ; mais qu'il le prioit

de

de vouloir bien le faire Concierge du Château. Le Roi comprit par là qu'il lui feroit du chagrin de l'en tirer, & ils ne lui en parla jamais plus : & je comprens par tout ce que vous me dites, ajoûta la *Comteſſe*, que le Roi a le meilleur cœur du monde. Mais je crois qu'il eſt tems que je me léve, & que nous ſongions à partir. Nous n'avons pas de tems à perdre, dit *My Lady*, ſi vous voulez venir à la Meſſe du Roi, vous entendrez une belle Muſique, & vous ne devez pas vous en faire un ſcrupule. Pas plus que d'aller à l'Opéra ? Dit la *Comteſſe*, partons vîte afin d'y être aſſez à tems. Elles montérent en même tems en Caroſſe, & elles furent deſcendre à la porte de la Chapelle. En aprochant de *Verſailles*, la *Comteſſe* fut éblouïe de tout cet or qui éblouït ſes yeux ; & quand elle

fut auprès d'une grande grille dorée, elle fut très surprise d'aprendre que c'étoit là les Ecuries. Efectivement, c'est qu'elque chose de très magnifique, & il y a bien des Princes Souverains qui ne sont pas si bien logez que les chevaux du Roi de *France*. Ces Dames entrérent dans la Chapelle avant que la Messe commençât: elles montérent à la Tribune, & un moment après on vit arriver le Roi, Monseigneur, Mr. le Duc de *Bourgogne*, la belle Princesse de *Conti*, Madame de *Chartres*, Madame la Duchesse, & tout le reste de la Famille Roiale. Dès que le Roi eut pris sa place, la Musique commença, & l'on célébra une petite Messe à laquelle les Assistans ne paroissoient pas fort apliquez. Quand elle fut finie, le Roi passa chez Madame de *Maintenon*. La Cour se dispersa, & nos Angloises fu-

furent dans un Cabaret où les gens de la *Comteſſe* avoient été choiſir un apartement, & où ils avoient ordonné le dîner. L'après-midi elles retournérent au Château, où le Prince de *Galles* arriva. Dans le même tems la *Comteſſe* eut le plaiſir de l'éxaminer pendant qu'il deſcendit de ſon Caroſſe; & malgré ſa prévention, elle fut obligé de convenir, que s'il n'étoit pas Prince, il en avoit du moins tout l'air, & qu'il étoit le plus joli du monde. Après qu'elle eut contenté ſa curioſité de ce côté-là, elle ſongea à la ſatisfaire auſſi ſur le chapitre de *My Lady*; & la prenant par le bras, elle la mena du côté du Parc, & la pria de ſe ſouvenir de ce dont elles étoient convenuës la veille. Je le veux bien, dit *My Lady*; mais cependant ſi vous le jugiez à propos, nous atendrons que le Roi ſoit parti

pour *Marly* : c'eſt aujourd'hui le jour. Il y va au ſortir de table: & comme il dîne toûjours en particulier, cela eſt bien-tôt fait ; ainſi dans un inſtant nous l'allons voir paroître au bas de l'eſcalier où il doit monter en Caroſſe avec Madame de *Maintenon*. En même tems on entendit batre les tambours. Le voilà! dit *My Lady*, ce bruit éclatant je connois qu'il s'avance. Rangeons-nous à côté, & regardez bien Madame de *Maintenon*. Pour cela, dit la *Comteſſe*, je ſuis fort aiſe que vous me la faſſiez voir, il y avoit long tems que j'en avois envie. Comme elle diſoit cela, Madame de *Maintenon* parut ſans ſuite, habillée d'un damas feuille-morte tout uni, coëfée en batant l'œil, & n'aiant pour toute parure qu'une Croix de quatre Diamans pendus à ſon cou, qui eſt la ſeule choſe à quoi l'on ait donné

né son nom. Elle se plaça dans le fond du Carosse à côté du Roi. Et comme elle reconnut *My Lady* en passant, elle la salua avec un de ses souris sérieux, où il entre de la douceur & de la Majesté. La *Comtesse* en fut enchantée, & de cet air de modestie qui acompagne toutes ses actions. Elle lui trouva de beaux yeux, une belle bouche, la phisionomie fine, & ce certain je ne sai quoique les années ne sauroient ôter, & qui est préférable à la plus grande beauté. Elle en paroissoit point ocupée de sa grandeur, & elle sembloit donner toute son aplication à éxaminer si le Roi étoit dans une situation commode. Dès qu'elle fut assise, on lui aporta son ouvrage, qui étoit un morceau de Tapisserie. Elle prit en même tems ses lunettes, & après avoir levé les glaces du Carosse, elle se mit à travailler. Dès

que le Caroſſe commença à rouler, il prit le chemin de *Marly*; & nos Angloiſes entrérent dans le Parc. Elles furent d'abord voir ces beaux Baſſins de *Ceres*, de *Flore*, d'*Apollon*, de *Bacus*, la Salle des Feſtins, le Labirinte, & le Parterre d'eau, qui ſont des choſes dignes de la curioſité des Etrangers. Après les avoir admirées toutes pendant quelque tems elles cherchérent un endroit retiré, qu'elles n'eurent pas de peine à trouver. Elles s'aſſirent ſur des ſiéges de gazon dans un petit Bois que les raïons du Soleil perçoient à peine. Eh bien! dit la *Comteſſe*, dès qu'elles eurent pris leurs places, vous ſavez ce que vous m'avez promis, il n'y a plus moien de vous en dédire. Je ne le prétens pas non plus, répondit *My Lady*, quoi qu'il me faille rapeller des ſouvenirs bien douloureux: vous connoiſſez ma foi-

foibleſſe, je vous en nomma hier l'objet, & il ne me reſte plus qu'à vous dire de quelle manière je pris ce malheureux attachement, & tous les chagrins qu'il m'a atirez. Il me faut encore quelqu'autre choſe, dit la *Comteſſe*, je connois bien le nom & la famille de votre ingrat; mais ſa Perſonne m'eſt tout à fait inconnuë: ainſi je vous prit de vouloir bien, avant toute autre œuvre, me faire ſon portrait; il eſt, ſans doute, aſſez bien gravé dans votre cœur pour que vous puiſſiez, ſans peine, en tirer une copie. Hélas! dit *My Lady*, cela n'eſt que trop vrai, & je m'en vais vous le peindre au naturel. Imaginez-vous que c'eſt un jeune homme d'environ vingt & quatre ans; d'une taille au-deſſus de la médiocre; mais ſi fine, & ſi aiſée, qu'on ne peut rien voir de plus joli: il a la jambe

d'une beauté enchantée, le pié bien tourné, il porte bien ſon corps, & il marche avec beaucoup de grace : ſon viſage eſt proprement un ovale rond : tous les traits en ſont réguliers ; le tour en eſt agréable : il a de grands yeux noirs d'une douceur & d'une vivacité qui charme : ils ont, quand il lui plaît, de la langueur, de la tendreſſe, & ils diſent tout ce qu'il veut leur faire dire : ſon nez eſt fait à peindre, & ſa bouche eſt la plus belle du monde : vous n'avez jamais vû des lévres mieux taillées, ni d'un plus beau coloris ; & jamais Perſonne n'a ſouri ſi joliment que lui : car outre qu'il montre deux rangées de dents plus blanches que des Perles, il fait encore des petites foſſettes aux jouës qui lui donnent de nouveaux agrêmens : ſon teint eſt un peu brun, mais ſi vif qu'il ſemble être de concert avec

ſes

ſes yeux pour animer toutes ſes actions. Voilà un beau portait, dit la *Comteſſe*; mais ne l'avez-vous point un peu flaté pour excuſer votre défaite: car je conviens franchement qu'avec une figure comme celle-là, un Cavalier qui attaque un cœur a de grands avantages. Ah! Madame, s'écria *My Lady*, vous raillez; cependant il n'eſt rien de plus vrai que ce que vous dites: j'en fais un triſte expérience, & je n'aurois jamais crû que pareille choſe me fût arrivée. Cependant vous avez aimé autre fois, répondit la *Comteſſe*, & votre atachement avec le Comte *D*** a fait grand bruit à *Londres*: on admiroit votre conſtance, la délicateſſe de vos ſentimens, & les belles Lettres que vous vous êtes écrites pendant cinq ans, dont *Buſſi* & Madame *Sevigny*, pouroient ſe faire honneur; ainſi il me ſemble

ble qu'après un tel Noviciat, vous ne deviez pas être neuve en matière de tendresse, & que la rechute là-dessus n'a rien qui doive vous surprendre. Le cas est bien diférent, Madame, dit *My Lady*, & l'esprit avoit bien plus de part que le cœur dans l'atachement dont vous me parlez : le Comte *D* ** m'aimoit, ou du moins en faisoit le semblant : il étoit joli homme : j'avois de la reconnoissance pour ses sentimens : je me plaisois mieux avec lui qu'avec un autre : j'apellois tout cela amour, parce que je ne le connoissois pas. Mais le Chevalier *Chelos* m'a bien mieux apris ce que c'est qu'aimer. L'autre ne m'a jamais donné aucun sujet de plainte : je ne connoissois avec lui, ni craintes, ni soupçons jaloux ; cependant je le quitai dès que je crus que mon devoir m'apelloit ailleurs : celui-ci me trai-

traite indignement ; & malgré ſon mauvais procédé, malgré tout ce que la raiſon & le dépit me diſent là-deſſus, je ne puis me réſoudre à m'éloigner de lui, quelques éforts que je puiſſe faire ſur moi-même pour cela ; & je vous avoûrai ingénûment, que quelque conſolation que je trouve à être auprès de vous, il me ſemble qu'il y a un ſiècle que je n'ai été à *St. Germain*. Le compliment n'eſt pas autrement fort obligeant, dit la *Comteſſe* ; mais je vous ſai bon gré de votre ſincérité : revenons au portrait. Vous ne m'avez pas parlé de ſon eſprit, & il me ſemble que ſa phiſionomie en promet du moins autant que l'idée que vous m'en avez donnée a pû me le faire comprendre. Auſſi en a-t-il beaucoup, répondit *My Lady* ; il penſe finement : il entend le demi mot, & ſait ſe faire entendre

dre mieux que perſonne du monde : il dit plus en deux mots, qu'un autre n'en diroit en cent. Il me ſouvient que nous étions un jour enſemble chez la Comteſſe *Daunoi*, où il y avoit grande Compagnie : la converſation roula ſur diverſes choſes ; & enfin on parla des avantages que la *France* avoit ſur les autres Nations, & peu s'en falut qu'à l'éxemple des anciens Grecs, on ne traitât de barbare tout le reſte du monde. Nous ne convenions pas tout à fait du fait ; mais il n'auroit pas été prudent d'inſulter les gens ſur leur pallier. Ces *François* ſi fort de leur Païs, prétendoient prouver ce qu'ils avançoient, par le ſoin qu'ont tous les autres Peuples d'aprendre la Langue *Françoiſe*, comme on parloit autre fois celle de *Rome* lors-que cette Ville étoit regardée comme la maîtreſſe du monde. Allez,

lez, ajoûtoient-ils, dans les Cours étrangéres, vous verrez qu'on y parle auſſi bon François qu'à *Verſailles*. Cela eſt vrai, dit le Chevalier *Chelos*, qui commençoit à ſe laſſer de cette converſation: je ſai qu'on parle François par toute la terre, comme on parloit Eſpagnol par tout du tems de *Philippe*; mais je ne vois pas que la Nation Françoiſe aît plus de lieu de s'en aplaudir, qu'en avoit alors l'Eſpagnole; & l'on n'a pas vû que depuis la mort de *Philippe*, cette Langue ait été ſi fort à la mode. En vérité, s'écria la Comteſſe *Daunoi*, voilà ce qui s'apelle faire l'éloge du Roi, d'une manière bien fine: jamais on n'a loué ſi joliment. Je voudrois de tout mon cœur avoir dit ce que vien de dire la Mr. le *Chevalier*; & ſi tous les Anglois s'exprimoient avec autant d'eſprit & de délicateſſe, nous n'au-

n'aurions qu'à mettre Pavillon bas devant eux. En éfet, dit la *Comteſſe*, cela eſt fort joli, cette manière de dire beaucoup en peu de paroles me plaît extrémement, & ſi votre *Chevalier* eſt ainſi que vous me le dépeignez, c'eſt un *Chevalier* acompli. Ah ! Madame, interrompit *My Lady*, il l'eſt plus que je ne ſaurois le dire, & plus qu'il ne le faudroit pour mon repos : bien loin de vous en avoir donné un portrait flaté, je n'en ai fait qu'une légére ébauche ; & vous le trouveriez bien mieux dans mon cœur, ſi vous pouviez y pénétrer. Oh ! pour cela, dit la *Comteſſe*, je n'en doute pas ; mais votre cœur me paroît un peu ſuſpect, & je voudrois bien juger par moi-même de ce que vous venez de me dire. Dans le tems que la *Comteſſe* parloit, on entendit du bruit derrière les arbres, & l'on

vit

vit arriver un moment après Mr. le Duc de *Bourgogne*, Mrs. les Ducs d'*Anjou* & de *Berry*, ſes Frères, & le Prince de *Galles*. Ces Princes ne firent que paſſer dans le petit Bois où étoit nos Dames ; ils étoient ſuivis de quantité de jeunes Srs. François & Anglois ; la *Comteſſe* déméla parmi ces derniers, un jeune homme vêtu très ſimplement ; mais qui ſe faiſoit diſtinguer par ſon bon air ; & ſans héſiter elle tira *My Lady* par le bras & lui dit : n'eſt ce point là le Chevalier *Chelos* ! C'eſt lui-même, dit *My Lady*. Elle prononça cela aſſez haut pour que le *Chevalier* l'entendît : & comme il reconnut la voix de *My Lady*, il s'aprocha d'elle & lui dit avec beaucoup de politeſſe : vous avez donc abandonné *St. Germain* ? Je vous aſſûre, Madame, que votre abſence inquiéte tous vos Amis, & qu'on s'aperçoit

perçoit qu'il y a long tems que vous êtes partie. *My Lady* répondit à ce compliment d'une manière un peu embaraſſée ; & le *Chevalier* la quita pour aller rejoindre ſa Troupe. Dès qu'il fut parti, *My Lady* demanda à la *Comteſſe*, comment elle le trouvoit ? Je le trouve, dit la *Comteſſe*, tel que vous me l'avez dépeint, & vous voïez bien que je l'ai d'abord reconnu : pour cela je conviens que vous ſavez parfaitement bien peindre ; mais j'aurois voulu que vous m'euſſiez fait faire connoiſſance avec lui : vous n'aviez pour cela qu'à lui dire mon nom. Je n'en ai pas eu le tems, répondit *My Lady*, & j'étois ſi troublée que je ne ſavois ce que je faiſois. Vous vous êtes, ſans doute, bien aperçûë de mon embarras ? Il eſt vrai, dit la *Comteſſe*, que vous m'avez paru un peu déconcertée ; mais au reſte il me ſemble que le

Che-

Chevalier vous a assez gracieusée, & que vous dévriez être contente de cela. Ah ! Madame, dit *My Lady*, il est toûjours poli devant le monde ; mais si j'avois été seule ; il m'auroit peut-être, brusquée. A-t-il toûjours été comme cela ? ajoûta la *Comtesse*, & n'avoit-il pas de meilleures manières avec vous dans les commencemens ? Vous pouvez bien croire, Madame, répondit *My Lady*, que je n'aurois pas été assez folle pour l'aimer, s'il en avoit usé comme il en use aujourd'hui : je vous assûre qu'il est tout différent de ce qu'il étoit alors, à moins qu'il ne fut différent de ce qu'il vouloit paroître. Enfin il faut qu'il se soit furieusement déguisé, où qu'il soit bien changé depuis. En quel tems, & en quel lieu fites-vous cette fatale connoissance ? dit la *Comtesse*, contez-moi un peu cette Avanture. Il

y a environ deux ans, répondit *My Lady*, que je fus obligée d'aller à *Paris* pour les affaires de ma Sœur, qui étoit nouvellement mariée, & que son Mari m'avoit confiée en partant pour l'Armée : j'allai avec elle chez la Femme d'un Oficier Irlandois, auquel je donnai commission de me chercher un Apartement meublé, parce que je comptois de rester un mois à *Paris*, & que je ne trouvois pas qu'il fût à propos de passer tout ce tems-là dans une Auberge. L'Irlandois se chargea du soin de m'en trouver un, & sa Femme me pria de vouloir bien passer le reste de l'après-midi chez elle, & elle me proposa une reprise d'Ombre, m'assûrant qu'il nous viendroit bien-tôt un tiers. En éfet, nous vîmes entrer, un moment après, le *Chevalier*. Il étoit de retour de l'Armée depuis quelques jours, avec un

un reſte de fiévre qui ne lui avoit laiſſé que la peau ſur les os, & qui l'avoit obligé de partir avant la fin de la Campagne. La Femme chez qui nous étions lui demanda s'il vouloit jouër? Il répondit fort honnêtement, qu'il ſe feroit toûjours un plaiſir de contribuër au notre. On aporta des Cartes; & pendant qu'on les rangeoit, la Dame du logis me dit, que c'étoit-là le Chevalier *Chelos*. Je connoiſſois ſon Nom & ſa Famille, & j'avois été bonne amie à *Londres* d'une Dame dont ſon Frère aîné étoit fort amoureux, & qu'il a enſuite épouſée. Tout cela nous aida à faire bien-tôt connoiſſance. Mais quoi qu'il y ait des gens qui aſſûrent qu'on aime dès la première vûë ce qu'on doit aimer, je n'éprouvai point dans cette occaſion cet éfet ſi prompt de la ſimpatie, & le *Chevalier* ne fit point ce jour-là d'im-

d'impreſſion ſur mon cœur. Il joua avec la Dame du logis & ma Sœur, & je m'amuſai a cauſer avec des François qui étoient entrez un moment après lui. On ſervit du Caffé pendant le jeu : & comme il ne ſe fit preſque point de bête, & qu'on marquoit tous les tours, cela fut fait en peu de tems. Dès qu'on eut fini la repriſe, le *Chevalier* prit congé de la Compagnie, & le Maître de la maiſon ſortit avec lui, après m'avoir dit qu'il alloit travailler pour moi, & qu'il reviendroit dans une heure me rendre compte de ce qu'il auroit fait. Il revint éfectivement, & me dit qu'il avoit trouvé mon affaire : que le *Chevalier* lui avoit indiqué le plus joli Apartement du monde dans la même maiſon où il logeoit : qu'il en devoit parler le ſoir à ſes Hôtes, & qu'il faloit que je me donnaſſe la peine d'aller le lende-

main matin voir si cela me conviendroit : que sa femme & lui auroient l'honneur de m'y acompagner, & qu'ils viendroient me prendre à mon lever. Ils le firent comme ils l'avoient dit, & nous fûmes ensemble a cette maison, qui me parut très jolie. C'étoit sur le Quai des Célestins. L'apartement que l'on me destinoit donnoit sur le devant : on avoit la vûë de la Rivière ; & les Galeries du Louvre qui sont de l'autre côté de l'eau formoient une Perspective fort agréable : on voioit même, quoi qu'en éloignement, les arbres des *Tuilleries* ; & de quelque côté qu'on tournât les yeux, on trouvoit de quoi les arrêter agréablement. Le *Chevalier* m'étoit venu recevoir au bas de la montée, & il m'avoit dit gracieusement, qu'il s'estimeroit fort heureux s'il pouvoit avoir l'honneur d'être sous un même

toît avec moi. Il me fit remarquer toutes les commoditez de cette maiſon, & la proximité des promenades, & m'aida à convenir du prix avec ſon Hôte. Il m'ofrit même, au cas que le bruit des Caroſſes m'empêchât de dormir, de changer d'apartement avec moi, parce que le ſien qui étoit ſur le derrière ne donnoit que ſur des Jardins: il prit de-là occaſion de me prier d'y entrer; & je fus fort ſurpriſe d'y trouver une Colation très jolie, & très proprement ſervie. Cette manière de régaler les gens me parut tout-à-fait galante. Il fit les choſes de la meilleure grace du monde, & avec un air ſi aiſé, qu'il ſembloit que tout ſe faiſoit par enchantement, comme dans les Palais des *Fées*; car nous ne nous étions pas aperçûs qu'il ſe fût donné le moindre ſoin, & il n'avoit paru ocupé que de ce-

celui de nous entretenir. Dès que mon marché fut conclû, j'envoiai chercher mes hardes, & je vins coucher le même soir dans ce nouveau logement. Comme en matière d'honnêteté je n'aime pas à demeurer en reste, je priai le lendemain matin le *Chevalier* de venir prendre du Chocolat avec moi, & nous commençâmes dès lors à former une espèce de liaison, que le voisinage autorise, & que le raport d'humeurs fortifie. Le *Chevalier* entroit à toutes les heures dans ma chambre, il y venoit le matin; quand je devois avoir du monde l'après midi, je l'en avertissois, afin qu'il fût de la partie; & lors qu'on me prioit d'aller quelque part, on ne manquoit pas de l'en prier aussi: si-bien que nous étions presque toûjours ensemble, excepté les tems que j'étois obligée de donner à mes affaires.

Comme je passois toutes les soirées chez moi, il ne manquoit pas de s'y rendre dès qu'il sortoit de son Auberge ; & nous poussions la veillée aussi loin qu'il nous plaisoit. Je crûs dans les commencemens que ma sœur qui étoit jeune & vive avoit quelque part à ces assiduitez : mais le peu d'empressement qu'il marqua pour elle, m'en desabusa bien-tôt : je remarquai même qu'il se faisoit violence quand il étoit obligé de lui dire de ces sortes d'honnêtetez que la civilité éxige des Cavaliers. Son humeur inégale ne l'acommodoit point : sa grande vivacité l'étourdissoit ; & il n'étoit jamais si aise que lors qu'elle étoit ocupée ailleurs. Ma petite *Miss* que j'avois aussi menée à *Paris* étoit plus de son goût : & quoi qu'elle n'eût qu'onze ans, il trouvoit mieux son compte à causer avec elle. Nous lui en fi-

fîmes la guerre il ne s'en défendit point ; & dès ce moment il apella *Miſſ Kate*, ſa petite Femme, & moi, ſa Maman. Nous avons continué pendant quelque tems cette plaiſanterie, qui dans les ſuites nous a fait de terribles affaires. Cependant le *Chevalier* continuoit à avoir les meilleures manières du monde avec moi ; & en grandes & en petites choſes, il ne laiſſoit échaper aucune ocaſion de me témoigner de la préférence. Il me ſouvient qu'il vint un après midi dans ma chambre avec une très belle Pomme à la main, il n'y avoit que ma Sœur & ma Fille avec moi : dès qu'il entra, ma Sœur lui cria d'un air de confiance ; aprochez, *Paris*, nous voici trois ; voions un peu à qui vous donnerez la Pomme ? Ellé s'atendoit à l'avoir, ſe croiant la Vénus de la Compagnie : mais le *Chevalier* trompa

son atente, & il me la donna. Il avoit comme cela des petits airs de distinction en ma faveur les plus obligeans du monde. Quand nous étions en compagnie, il cherchoit toûjours à se placer auprès de moi : quand nous sortions, j'étois toûjours celle à qui il donnoit la main : quand il étoit seul avec moi, il ne paroissoit pas s'ennuier. Nous avions des conversations sur toute sorte de sujets, & je trouvois qu'il raisonnoit fort juste. Sur tout nous parlions quelque fois des affaires du tems ; de Politique, de Morale, de Philosophie, de Théologie, souvent même de Controverse. Quoi que nos sentimens fussent conformes sur le chapitre de la Religion, j'étois surprise de trouver dans un homme de son âge, car il n'avoit alors que vingt-deux ans, autant de connoissance, & des sentimens aussi formez

mez. Cela me donnoit beaucoup d'éſtime pour lui, & j'étois fort édifiée de la régularité de ſa conduite dans un tems & dans un lieu où tout le monde étoit ſi fort diſſipé, & où il n'auroit tenu qu'à lui de faire comme les autres, puis qu'il étoit ſur ſa bonne foi, & que l'abſence de ſes Parens le rendoit maître de lui. Cependant il rentroit tous les ſoirs de bonne heure, & il étoit plus réglé que bien des hommes de cinquante ans. Comme ſa Perſonne me plaiſoit infiniment, & que je connoiſſois ſa Famille, j'aurois ſouhaité que ce qui n'étoit qu'une plaiſanterie eût été une vérité, & que dans les ſuites il eut pû devenir mon Gendre. Mais il n'y avoit pas beaucoup d'aparence à cela; car c'étoit un Cadet dont la fortune n'étoit pas encore faite, & celle de ma Fille étoit fort dérangée. Mais comme on dit que,

qui a tems à vie, j'eſpérois qu'il arriveroit quelque dénoûment qui pourroit faciliter les choſes; & je ne faiſois jamais ce qu'on apelle des Châteaux en Eſpagne, que le *Chevalier* n'y fût mêlé. Si l'on tiroit quelque Loterie conſidérable, je ne ſouhaitois de gagner le gros Lot que pour le donner en dot à ma fille: enfin il avoit toûjours part dans mes ſouhaits: j'en avois auſſi beaucoup dans ſa confiance. Et dès qu'il fut perſuadé de l'intérêt que je prenois en lui, il me fit confidence de ſes chagrins, & des ſujets qu'il avoit d'être mécontent de ſa Famille. Je tâchois de le conſoler du mieux que je pouvois, & je l'exhortois toûjours à la patience & à la déférence qu'il devoit avoir pour ſon Père. Je me ſerois fait un ſcrupule de lui inſpirer d'autres ſentimens; & je le trouvois très raiſonnable là-deſſus.

Ce-

Cependant cette vie unie contribuoit beaucoup au retour de sa santé. On le voioit se rétablir tous les jours : & tout le monde lui en faisoit compliment. Il n'y avoit que peu de tems que nous étions logez ensemble, que je m'aperçûs qu'une parente de la Dame chez qui j'avois fait connoissance avec le *Chevalier*, le regardoit fort tendrement. C'étoit une manière de précieuse qui ne parloit que par *Calprenede* & *Scuderi*, & qui, parce qu'elle disoit de grands mots, avoit usurpé chez les idiots une réputation de femme d'esprit. Elle prétendoit par là en imposer au Chevalier *Chelos*. Mais quoi que jeune, il avoit l'esprit de discernement, & il n'étoit pas homme à prendre le change là dessus. Cette femme étoit Veuve d'un Ingénieur Fançois qu'elle prétendoit être sorti de la côte de *St. Louïs*,

quoi que ſon origine ne fut pas plus connuë que la ſource du *Nil*. Comme elle avoit retenu quelques termes de Mathématiques, elle en mêloit toûjours dans ſes converſations : elle parloit de l'Algébre ; & ſes expreſſions barbares faufilées dans un ſtile Romaneſque, faiſoient un éfet le plus biſarre du monde. Il n'y avoit rien de ſi plaiſant que de lui voir meſurer la Carte de *Tendre* avec un compas de proportion, ou quelqu'autre inſtrument de l'Art: elle en parloit ſur tout lors qu'elle étoit avec le *Chevalier*, parce qu'elle ſavoit qu'il avoit fort bien apris cette Science, & qu'elle croioit par là ſe mieux inſinuër dans ſon eſprit. Mais il connut bien-tôt qu'elle n'en parloit que comme un Perroquet. Enfin c'étoit un caractère de femme qui auroit pû ſervir de modéle à *Molière*. Elle ſe donnoit

noit un air de belle passion, & elle prétendoit en avoir inspiré une si violente à son Mari, qu'elle ne faisoit pas de façon de montrer des Lettres qu'il lui avoit écrites la veille de sa mort, où il lui marquoit, après bien des tendresses: quand la Religion ne m'aprendroit pas qu'il y a un Dieu, la nature me l'enseigneroit, & ce seroit toi, ma Chère, que j'adorerois. Je crûs d'abord que son Mari étoit fou: mais on me dît que cette Lettre n'étant qu'une réponse, il avoit été obligé de l'écrire sur ce ton, pour se conformer au stile de sa femme qui étoit toûjours grimpée sur *Chevillart*, de même que *Don Guichote*. Cette femme que je ne connoissois quasi pas, s'atacha si fort à moi, dès que je fus logée avec le *Chevalier*, qu'elle ne me quitoit plus: elle avoit soin de se faire mettre de toutes nos Parties,

& je la trouvois par tout où j'allois. Un jour que nous étions chez un bon Gentil-Homme goutteux, elle y vint ſans être priée; & après avoir fait quelque mine de ne vouloir point s'aprocher de la table où l'on jouoit, elle ne put réſiſter à l'envie d'être auprès du *Chevalier*. Elle s'aſſit à ſon côté, & dit d'un air précieux, en regardant ſon habit de Veuve, & ſoûpirant métodiquement: il faudra préſenter une Requête au devoir, pour qu'il ne ſe ſcandaliſe pas de ceci. Le *Chevalier* me regarda dans ce moment, & nous rîmes le ſoir enſemble du ridicule de cette Veuve. Je le félicitai de cette illuſtre conquête, dont il me parut connoître le peu de mérite. Ses empreſſemens étoient ſi viſibles, qu'il fut obligé de convenir qu'elle avoit beaucoup de bonté pour lui; il me dît même, qu'elle

lui

lui avoit offert de le prendre en penſion chez elle ; mais qu'il n'avoit eu garde d'accepter ſes offres, parce qu'il ne ſe trouvoit pas fort diſpoſé à avoir de la reconnoiſſance. Je lui dis en badinant, que cela étoit fort mal à lui, & qu'un Cavalier ne devoit pas faire ainſi le cruel. Mais il me répondit d'un air ingénu, qu'il l'auroit aimée s'il lui avoit trouvé un cœur & un eſprit fait comme le mien. Cette petite douceur que je crûs ne devoir qu'à la politeſſe du *Chevalier*, ne laiſſa pas de me faire plaiſir. Le lendemain cette illuſtre Veuve nous fit prier de venir paſſer l'après-midi chez elle. On n'y joua pas, parce qu'elle étoit encore dans ſon grand Deuil ; mais l'héroïſme y fut pouſſé au ſuprême degré, & *Corneille* & *Racine* n'auroient été que des petits garçons auprès d'elle en matière de beaux ſentimens.

Après qu'on eut raisonné sur diverses choses, on servit une Colation assez propre. On m'avoit placée en entrant, auprès de l'Oficier Irlandois parent de la Veuve, & j'avois été obligée de m'y tenir, quoi que l'odorat eût quelque chose à souffrir de ce voisinage : mais lors qu'on aporta le Cassé & le Thé il me quita pour aider à sa Cousine à en faire les honneurs; & le *Chevalier* vint promptement prendre sa place. Il me dit, en s'aprochant de moi, me voilà enfin content ! En éfet, il fut de la meilleure humeur du monde tout le reste de la journée; & il n'avoit quasi pas parlé tant qu'il avoit été assis ailleurs. Je m'aperçûs aussi que cet échange m'avoit fait plaisir; mais je n'avois garde de faire aucune réfléxion sérieuse là-dessus; & la Compagnie crut que la Colation causoit ce redoublement de

belle

belle humeur. Quand il fut tems de se retirer, le *Chevalier* me donna le bras, suivant sa louable coûtume ; & la Veuve le pria, en nous reconduisant, de vouloit bien la mener le lendemain matin chez M. de *Vauban* qu'elle solicitoit pour obtenir quelques gratifications dûës, à ce qu'elles prétendoit, aux services de feu son cher Epoux. Le *Chevalier* lui promit de la conduire où elle voudroit, & je leur ofris du Chocolat à tous les deux, pour les rassembler. La Veuve accepta mon ofre ; & dès l'aube du jour, je la vis entrer dans ma chambre, sous prétexte que les affaires la tenoient alerte de bon matin. Je fis apeller le *Chevalier*, qui étoit encore au lit : & quand nous eûmes pris notre Chocolat, elle l'emmena après lui avoir fait quelques complimens puisez dans *Clelie*, au-

auquel il ne répondit point ; il se tourna seulement de mon côté, pour me dire qu'il auroit bien-tôt l'honneur de me rejoindre. En éfet je le vis revenir un moment après : il me dit que la Dame n'avoit pû parler à Mr. de *Vauban* ; qu'on l'avoit renvoiée à six heures du soir, & qu'il n'avoit pû se dispenser de lui promettre d'y retourner avec elle ; qu'elle avoit voulu le retenir à dîner, & le garder chez elle jusques à ce tems-là ; mais qu'il n'avoit pas été de cet avis, par l'impatience qu'il avoit de retourner auprès de moi. Il me dit encore mille choses obligeantes là-dessus, & il s'en fut ensuite dîner, pour m'en laisser le loisir. Il revint l'après-midi, & il trouva chez moi deux ou trois Personnes de considération. Le Baron de ** que vous connoissez, qui fait tant claquer son

fouet,

fouet, m'avoit amené le fils d'un Colonel de mes Amis, & j'étois entre ces deux Messieurs quand le *Chevalier* entra : il se mit de l'autre côté entre ma Sœur & ma Fille ; il salua l'une ; il dît quelques plaisanteries à l'autre, & se tût après cela pour écouter le Baron, qui s'étoit mis sur le chapitre de ses Voiages, & qui nous en auroit bien donné à garder si nous n'avions lû ce que dit le Proverbe : qu'a beau mentir qui vient de loin. Comme il étoit dans le fort de son recit, il se leva pour nous faire mieux comprendre les choses par démonstration : & pendant que du bout de sa canne il marquoit les lieux sur le parquet, le *Chevalier* tournoia tant qu'il vint enfin s'asseoir auprès de moi, & me dît à l'oreille : me voici à présent dans mon centre. Il semble pourtant, lui dis-je, que

que vous étiez assez bien placé. Il est vrai, dit-il, Madame, mais je suis mieux, & j'ai beau faire, où que l'on me mette, mon inclination me raméne toûjours auprès de vous: j'aime le solide. Après cela on parla des Personnes qui avoient le poignet fort. Le *Baron* nous conta cent choses incroiables là-dessus, avec son enfase ordinaire; & nous nous prîmes tous la main pour voir qui feroit plier son Compagnon. Le *Chevalier* dît qu'il n'avoit guére vû de femme plus forte que moi: & comme j'en parus surprise, il ajoûta en me parlant à demi bas; je vois bien, Madame, que vous ne connoissez pas toutes vos forces: vous en avez plus que vous ne pensez: je m'en ressens, & vous ne vous apercevez pas seulement des impressions que vous faites sur les gens. Comme je lui avois un peu

peu preſſé la main, je fis ſemblant de croire que c'étoit là l'impreſſion dont il avoit voulu parler, quoi que j'euſſe bien compris qu'il vouloit me faire entendre autre choſe; mais j'avois ſi fort renoncé à ce qu'on apelle la bagatelle, quand j'étois partie de *Londres*, & l'amour propre étoit ſi fort mort chez moi, que je me croiois hors d'état d'inſpirer le moindre ſentiment de tendreſſe, & incapable d'en pouvoir prendre; & lors que j'arrivai dans de Païs où l'on pouſſe la Galanterie juſques par delà cinquante ans, & où l'on trouve des gens aſſez deſœuvrez pour en conter à toutes les femmes qu'ils voient, je me mis ſur le pié de ne vouloir écouter Perſonne, & je fis connoître à quelques Seigneurs des plus jolis que nous aïons à *St. Germain*, que je n'étois plus dans ce goût-là. On avoit beau

me

me dire qu'il ne faloit pas renverser les saisons ; que chaque chose avoit son tems ; & qu'il étoit à craindre, si je me hâtois de faire la vieille pendant que j'étois jeune, qu'il ne me prît envie de faire la jeune quand je ne la serois plus : je me moquois de ce pronostic qui ne s'est que trop acompli, comme vous voiez ; je ne m'ocupois que de Messes & de Sermons, dont je ne croiois pas pouvoir jamais me rassasier ; & pour me fortifier dans les sentimens de piété où j'étois, je me mis dans une Communauté de Filles qu'on apelle de *Ste. Agnès*, où je restai six mois, & où je faisois tous les jours des actes de contrition pour expier le crime d'avoir embrassé la Religion Protestante. Je revins ensuite à *St. Germain*, où j'ai toûjours vêcu d'une manière fort retirée ; & j'aurois assûrément tout

tout lieu d'être contente de moi, ſi je n'avois jamais vû le Chevalier *Chelos*. Mais pour revenir où j'en étois, après qu'il m'eut dit toutes les honnêtetez dont je viens de parler, on propoſa une Partie d'Ombre. Il en fut : & dès qu'elle fut commencée, nous vîmes entrer la Veuve, qui, ſans conſidérer s'il le pouvoit ou non, le pria de la remener chez M. de *Vauban*, comme il le lui avoit promis. Il ne voulut pas la refuſer : & après avoir prié le premier qui ſe trouva auprès de lui, de tenir ſon jeu, juſques à ſon retour, il ſortit avec cette précieuſe, qui vouloit encore le mener ſouper chez elle. Il s'en défendit, diſant qu'il faloit qu'il revint pour paier, au cas qu'il eût perdu, & il ſe débaraſſa par là de ſes empreſſemens : mais ce fut à recommencer dès le lendemain, & elle prit ſi bien goût

à

à ce manége, qu'à tous momens elle le venoit chercher chez moi, tantôt pour la mener chez Mr. de *Vauban*, tantôt chez Mr. le *Peletier de Soucy*, ou en quelqu'autre endroit. Et lors qu'il lui disoit que son Cousin l'Oficier pouvoit bien lui rendre le même service : elle répondoit qu'il n'avoit pas assez bonne mine, & qu'elle étoit bien aise qu'on la vît avec des gens de bon air. Toutes ces cajoleries n'empêchoient pas qu'il ne fût très fatigué de ces sortes de corvées. Un jour qu'il avoit prié quelques Messieurs à boire du Caffé dans sa Chambre, à neuf heures du matin, l'Oficier Irlandois qui en étoit, avertit sa Cousine, & je la vis arriver chez moi dès huit heures & demie : elle me dît qu'on l'avoit priée de la part du *Chevalier*, & qu'elle ne s'étoit pas fait un scrupule d'aller chez un Garçon, comp-

comptant bien que je ſerois de la Partie. Je lui dis que je ne ſavois ce que c'étoit : j'en fis avertir le *Chevalier*, qui ne voulant pas la renvoier bredouillée, me pria de vouloir bien paſſer avec elle dans ſa chambre. Je ne pûs le lui refuſer : il joignit quelque petite bagatelle à ſon Caffé, & dît le plus honnêtement qu'il lui fut poſſible, qu'il y avoit du mal entendu là-dedans, & qu'il auroit fait autrement les choſes, & auroit pris une heure plus convenable s'il avoit eu deſſein de régaler des Dames. La Veuve jetta toute la faute ſur ſon Parent ; & dès qu'elle eut bû quelques taſſes de Caffé ; elle pria le *Chevalier* de la charier encore quelquè part : mais pour le coup il la refuſa, diſant, que puis que je lui avois fait l'honneur de venir dans ſa chambre il étoit obligé de m'y tenir compagnie,

&

& qu'il la croioit trop polie pour vouloir le faire manquer à ce qu'il me devoit. Elle sortit un peu mécontente, & je fus bien aise, sans savoir pourquoi, qu'il lui eût donné cette petite mortification : elle en avoit reçû une autre quelques momens avant ; car en éxaminant ce qui étoit dans sa chambre, elle avoit paru convoiter des fleurs qui étoient très bien contrefaites : elle lui demanda où il les avoit achetées ? Il lui indiqua l'endroit, lui en dit le prix sans les lui ofrir, & dans le même tems il en fit préſent à ma petite *Miſſ.* La Veuve diſſimula le chagrin que cela lui fit, & elle continua de me voir tout auſſi ſouvent, pour avoir ocaſion de voir le *Chevalier*. Dès qu'elle fut ſortie je le raillai là deſſus, & il m'avoua franchement qu'elle le fatiguoit : il me conta tout ce qu'elle faiſoit pour l'ati-

l'atirer chez elle, & il me dit, que lors qu'il n'avoit pû se défendre d'y aller, elle l'avoit fort questionné sur mon chapitre, & avoit voulu lui persuader qu'il étoit plus heureux qu'il ne croioit l'être. Je lui dis que cette Dame étoit comme ceux qui ont la jauniſſe, qui voient tout jaune, qu'ainſi elle croioit que tout le monde devoit prendre ſes ſentimens : que cependant je ſerois fâchée de lui mettre martel en tête, & que je le priois de l'aller voir ; qu'après tout, il n'y avoit rien de plus naturel que d'aller où l'on ſavoit qu'on étoit aimé. Oh ! Madame, me dit-il, ſans héſiter, il eſt encore plus naturel de reſter auprès de ce qu'on aime. Je ne relevai point cela ; mais je le remarquai avec plaiſir. Le ſoir nous veillâmes enſemble, à notre ordinaire ; & comme je ne me ſentois pas de diſpoſition à

dormir, je pouſſai la veillée un peu plus loin que de coûtume : ma Sœur & ma Fille ſe couchérent, & je reſtai à cauſer avec le *Chevalier* : nous parlâmes de diverſes choſes. Comme il étoit ſorti tout petit d'*Angleterre*, & qu'il ne connoiſſoit *Londres* que par la Carte, je lui contois ce que j'avois remarqué de plus beau dans cette grande Ville, que *St. Evremont* mêle au rang des premières du monde : il paroiſſoit toûjours charmé de ma converſation, & pour la faire durer ce ſoir là plus long tems, il me propoſa de faire du Thé : j'y conſentis d'abord, parce que j'étois fort altérée ; mais j'y trouvai de la dificulté : ma Femme de chambre qui avoit plus d'envie de dormir que moi, nous vint dire que les gens de la maiſon étoient couchez, & qu'ils avoient enfermé le pot à Thé. Le *Chevalier* qui ne cherchoit qu'à

qu'à me faire plaisir ne se rebuta pas pour cela, & alla lui-même à la cuisine chercher une marmite qu'il remplit d'eau, & fit du Thé, qui dans un autre tems nous auroit fait soûlever le cœur; car comme on avoit fait du bouillon dans cette marmite, il en avoit pris le goût: nous ne laissâmes pourtant pas de le boire avec le plaisir que donne quelque fois le dérangement, & nous ne nous quitâmes qu'après avoir vuidé la marmite. Nous étions toûjours contens quand nous nous trouvions ensemble; mais il falut enfin nous séparer, quand le mois que j'avois destiné de passer à *Paris* fut écoulé, & que j'eus fini les affaires qui m'y avoient amenée. La Campagne finit aussi dans ce tems-là: mon Beau-frère revint de *Catalogne*, & il m'écrivit de *Lion* pour me prier de lui mener sa petite Femme à

Fontainebleau, où la Cour étoit alors, & où il comptoit de s'arêter quelque tems. Je voulus bien lui faire ce plaisir : je partis après avoir pris congé de mes connoissances : le *Chevalier* me vint acompagner assez loin : il me pria de lui écrire quand je serois arrivée, & me demanda fort si je ne reviendrois pas bien-tôt ? Je sentis en le quitant un certain je ne sai quoi qui m'auroit fait défier de mon cœur si je ne l'avois pas crû entièrement corrigé, & je fus si rêveuse pendant le chemin, que ma Sœur m'en fit la guerre dès mon arrivée à *Fontainebleau*. Je m'aquitai d'une commission que la Veuve de l'Ingénieur m'avoit donnée, & je lui écrivis pour lui en rendre compte : j'écrivis aussi au *Chevalier* comme je lui avois promis, & je mis la Letrre qui étoit pour lui dans le paquet, que j'adressai à la

Veu-

Veuve, ne doutant point qu'elle ne se fît un plaisir de la lui rendre, pour avoir par là celui de le voir. Je ne croiois pas avoir rien mis dans cette Lettre qui pût tirer à conséquence, & je m'imaginois que tout ce qu'on y verroit de tendre pourroit passer pour jeu d'esprit, quoi que mon cœur y eût toute la part : celui de la Veuve y trouva de quoi s'alarmer : elle s'étoit donné la liberté d'ouvrir ma Lettre ; elle en tira une copie ; & après l'avoir refermée le plus adroitement qu'il lui fut possible, elle la fit rendre au *Chevalier*, afin de voir sur quel ton il y répondroit. Le *Chevalier* fut très content de ma Lettre, & il y fit la réponse du monde la plus jolie : il m'en a fait voir le brouillon dans les suites ; car l'original ne vint point jusques à moi : la Veuve le garda, jalouse du plaisir qu'el-

le contoit bien que cette lecture pouvoit me faire, & dans le dessein de chercher dans nos deux Lettres quelque moien de traverser notre intelligence : elle les tourna pour cela de tant de côtez, qu'il ne lui fut pas mal aisé d'en empoisonner le sens. Je badinois avec le *Chevalier* sur le chapitre de ma fille, & je lui en parlois sous le nom de sa Princesse, à laquelle je l'exhortois fort d'être fidele, malgré les objets préſens, qui, selon le Proverbe, savent émouvoir les Puissances. Le *Chevalier* répondoit à cela, que l'absence ne pouvoit rien sur son cœur ; qu'il étoit toûjours dévoué à sa Princesse ; que les sentimens que je lui avois inspirez étoient d'une nature à lui faire fuir ce qu'il avoit suivi autre fois ; qu'ainsi je ne devois pas craindre les objets préſens. Il étoit aisé de voir que cette Prin-

Princeſſe dont nous parlions étoit ma fille, & que ſous prétexte de cette galanterie que je paroiſſois autoriſer, le *Chevalier* prenoit ocaſion de m'en adreſſer de plus particulières : cependant la Veuve y donna un autre tour : elle prétendit que cette Princeſſe étoit la Princeſſe *Anne* de *Dannemark* que l'on regarde en *Angleterre* comme l'héritiére préſomptive de la Couronne : les objets préſens dont je parlois, la Cour de *St-Germain* qu'il avoit ſuivie & qu'il étoit prêt d'abandonner pour le parti dans lequel je l'avois engagé, & que c'étoit là ce qu'il vouloit faire entendre quand il parloit de ces ſentimens ſi viſs que je lui avois inſpirez : il n'en faloit pas davantage pour nous perdre. La Veuve communiqua ſon idée à des Perſonnes qui ne me vouloient pas de bien, & qui ne manquérent

quérent pas de donner dans son sens : il fut résolu qu'on donneroit des avis contre moi à la Cour. Comme la Veuve vouloit que tout le choc tombât sur moi, sans que le *Chevalier* fut envelopé sous ma ruine, elle envoia sa Lettre, & une copie de la mienne au Père du *Chevalier*, avec les annotations qu'elle y avoit faites, se faisant un mérite auprès de ce Seigneur, de ce qu'une pareille Lettre auroit pû perdre son Fils, si elle fut tombée en d'autres mains, & qu'elle se contentoit de la remettre dans les siennes, afin qu'il mît ordre à sa conduite. C'étoit par là mettre la dernière main à sa vangeance, & me porter deux coups au lieu d'un : car Mylord de ** qui étoit pour lors en *Catalogne*, donna d'abord dans le paneau, & écrivit en Cour la Lettre du monde la plus terrible contre moi ;

il

il m'acuſoit d'avoir voulu ſéduire ſon Fils, pour l'engager dans les intérêts du Prince d'*Orange*; d'être envoiée par lui en *France* pour y ménager les eſprits en ſa faveur, & l'informer de ce qui ſe paſſoit à *Verſailles* & à *St. Germain*, pour fomenter des diviſions dans ces deux Cours; & mille autres choſes de cette nature, toutes au deſſus de ma portée, & dont la médiocrité de mon génie devoit empêcher qu'on ne me ſoupçonnât, quand la droiture de mon cœur n'auroit pas été un aſſez bon garant. Là-deſſus cette Lettre arriva à la Cour dans le tems que de la part de la Veuve on y donnoit des avis contre moi, & que la copie de ma Lettre atachée à un grand mémoire qu'on avoit préſenté au Miniſtre, lui faiſoit prendre des réſolutions violentes: la plainte du Milord en hâta l'é-

xécution ; ſi bien qu'en arrivant de *Fontainebleau*, je fus arrêtée. Comme je n'avois pas reçû de réponſe du *Chevalier*, j'étois un peu indignée contre lui, & dans le deſſein de l'oublier, je n'avois pas voulu retourner dans mon ancien quartier : je m'étois logée au *Marais* ; mais il m'y déterra bien vîte ; & dès le lendemain de mon arrivée, je le vis entre dans ma chambre avec cet air de confiance que l'on a lors que l'on ne ſe reproche rien ; & lors que je lui reprochai ſon ſilence il parut ſi étonné & me proteſta avec tant d'ingénuité qu'il avoit repondu à ma Lettre, que je ne doutai plus que la ſienne n'eût été perduë à la Poſte : nous redevinmes les meilleurs Amis du monde. Je ne l'avois jamais vû ſi joli ! ſa ſanté étoit tout à fait rétablie, il avoit mis un habit neuf qui étoit plus propre que magnifique,

gnifique, & un petit plumet bleu qui faisoit le mieux du monde : enfin tout ce qu'il avoit étoit de si bon goût, & si bien rangé, que peu de gens auroient sû se mettre de si bon air. Je le priai de renouer avec notre Hôte pour mon Apartement : mais il n'en fut pas besoin ; car peu de tems après qu'il m'eut quitée, on vint m'en donner un aux dépens du Roi. Je m'étois jettée sur mon lit avec ma petite fille, sur les huit heures du soir : comme j'étois un peu fatiguée du voiage, je commençois à m'assoupir, & la petite Personne dormoit déja de tout son cœur, quand tout d'un coup on ouvrit la porte avec violence. Je crûs d'abord que c'étoit le souper qu'on aportoit ; mais je me détrompai bien tôt quand je vis un grand homme louche vêtu de noir, qui me regardant de travers, me toucha avec une

baguette, & me dît qu'il me faiſoit priſonnière. Il étoit ſuivi de quantité de ſatellites. qui commencérent à fouiller dans ma chambre, & qui me ſommérent de leur remettre tout ce que j'avois d'éfets? Je ne jugeai pas à propos de leur obéïr: je leur dis que ne faiſant que paſſer à *Paris*, je n'avois aporté que ma Toilette, qui étoit dans un porte-manteau que je leur montrai, & dont ils ſe ſaiſirent. Pendant qu'ils s'amuſoient à le fermer, je pris des papiers & des bijoux que j'avois dans un autre endroit, & je les cachai dans mon ſein, ſans qu'ils s'en aperçuſſent: cependant ma petite crioit à tuë tête, croiant que de la priſon à l'échafaut il n'y avoit qu'un pas: j'avois beau lui dire que je n'avois fait aucun crime, & qu'ainſi il n'y avoit rien à craindre; tout cela ne la raſſuroit point: elle ſe met-

mettoit entre les Archers & moi, & cet brutaux lassez de l'entendre, la secouérent d'un autre côté, & m'ordonnérent de descendre au plus vîte. Je ne me le fis pas redire, & je les suivis sans murmurer. Ce qui me parut le plus dur là dedans, ce fut de voir à la tête de cette cohorte, un de mes plus proches, & celui sur lequel j'aurois dû faire le plus de fond: c'étoit lui qui avoit indiqué mon logis, & qui, comme un autre Judas, conduisoit la marche; & cela par le même motif, & comptant qu'il y trouveroit son intérêt. Toute la différence que je remarquai entre lui & cet Apostat, c'est qu'au lieu de Lanterne, il tenoit une chandelle à sa main: du reste il donnoit tous les ordres, & menoit la bande. Comme il vit que je le regardois avec indignation,

il me dît qu'il étoit bien fâché de me donner un pareil bon soir ; mais qu'il y étoit obligé, & que je ne devois acuſer que moi-même, du chagrin que l'on me donnoit. Tout cela fut dit d'un air inſultant, quoi que mêlé de confuſion, & je n'y répondis que par un ſoûrire mépriſant. Je trouvai en bas un Fiacre, dans lequel on me fit monter avec ma petite qui avoit obtenu, par ſes cris, de pouvoir ſuivre ma deſtinée : on y laiſſa entrer auſſi une de mes parentes qui ſe trouvoit dans le quartier, & qui étoit acouruë au bruit. Le Caroſſe fut enſuite bien fermé, & ſuivi des Pouſſe-culs, & de mon Judas : il prit le chemin de la Conciergerie. Ma parente me dît & me répeta pluſieurs fois, que je pouvois me fier à elle ; ce qui fit, que craignant d'être fouillée en priſon, je lui donnai ce que j'avois caché dans mon

mon sein, que je la priai de remettre à un vieux homme dont la probité m'étoit connuë: j'eus l'esprit un peu tranquile après cela. Dès que nous fûmes décenduës de carosse, ma parente m'embrassa & me dît adieu, & l'on me fit entrer dans la prison, que je ne trouvai pas aussi afreuse que je me l'étois figurée: on me mena dans une belle chambre où je trouvai un bon feu, car il faisoit grand froid. Le malhonnête homme dont j'ai déja parlé, me fit là une grande exhortation, me représentant qu'on me traitoit avec beaucoup de douceur, & que je devois le reconnoître; qu'il espéroit que cette nuit me feroit faire des réfléxions sérieuses sur mon état; qu'il dépendoit de moi de m'en tirer par un aveu sincére; qu'on me donnoit jusqu'au mécredi; c'étoit le samedi au soir: mais que si j'abusois de cette gra-

grace, le tems expiré je ſerois miſe dans les lieux noirs & affreux où l'on met ceux qu'on deſtine au gibet & à l'échafaut, & que je ſerois confonduë avec eux. Je lui dis que tout ce qui m'étonnoit de cette menace, c'étoit qu'il eût l'audace de me la faire, & d'inſulter une Perſonne dont il auroit dû prendre les intérêts; que ſon procédé étoit le plus infame & le plus lâche du monde; que j'en rougiſſois pour lui, & que je regardois comme le plus grand de mes malheurs, celui de lui apartenir; que je rendrois compte de ma conduite à mes Juges, & que ne le reconnoiſſant pas pour tel, je n'avois rien à lui dire, qu'à le prier de me faire donner à boire. Quoi que je deuſſe craindre qu'il ne me donnât du fiel & du vinaigre, il me fit aporter de la biére: je bûs à ſa ſanté, & je n'ai jamais été ſi contente

tente de moi que je le fus ce ſoir là. Enfin ne pouvant plus ſoûtenir mes manières Ironiques, il me quita, en me diſant encore de penſer à moi, & de ne pas atendre qu'on me transférât ailleurs. Je lui dis que j'eſpérois qu'il ne me feroit pas pendre? Je n'en ſai rien, me répondit-il, en s'en allant. Il étoit alors près d'onze heures: & quoi que je n'euſſe par ſoupé, comme je vis qu'on ne m'en parloit pas, je ne demandai rien, & je priai deux hommes qui étoient reſtez dans ma chambre, de vouloir bien me laiſſer coucher? Ils ſortirent; mais dès que je fus dans le lit avec ma fille, je les vis rentrer avec des matelats & des couvertures, qu'ils étendirent par terre, & ſur leſquels ils ſe couchérent, après avoir pris la clef de la porte. Cela me choqua beaucoup. Des hommes couchez dans la chambre d'u-

d'une femme ! Je me tuois de leur dire que cela n'étoit pas bien ; qu'ils pouvoient mettre leur lit dehors, & barricader la porte tout comme ils voudroient : j'eus beau faire, il n'en fut ni plus, ni moins : ils me répondirent qu'ils ne me feroient point de mal ; qu'ils étoient gens d'honneur, & qu'ils avoient ordre de me garder nuit & jour à vûë : ainſi après avoir bien chamaillé, il falut conſentir à avoir cette indigne compagnie, parce que la raiſon du plus fort eſt toûjours la meilleure. Avant de ſe coucher ils fumérent quelques pipes de tabac, dont ils me renvoioient l'odeur, & ſe rafraîchirent de quelques traits de brandevin. Je n'oſois pas m'endormir, quoi que je les entendiſſe ronfler, & je fus fort inquiète cette première nuit : mais comme on ſe fait à tout, & que je vis qu'il ne m'en êtoit rien arrivé,

arrivé, je m'acoûtumai à cela dans les ſuites. Cependant le bruit de ma captivité ſe répandit dès le lendemain par tout, & mes ennemis ne manquèrent pas de faire revivre ceux qui avoient couru à mon arrivée ici, où de peur que je n'y trouvaſſe trop de protection, nos jaloux compatriotes avoient pris ſoin de répandre, que j'étois un Eſpion, & cent ſotiſes de cette nature, pour balancer ce qu'ils craignoient que mon petit mérite ne pût me procurer à leur préjudice. Vous devez croire que ma priſon leur releva bien le courage : les unes ſe flatoient du don de Prophetie, comme pourroient faire les gens du Dauphiné, diſant, je l'avois bien toûjours crû, que cette femme n'étoit pas venuë ici par un bon motif ; elle ne m'en a jamais impoſé avec tout ce grand ſacrifice qu'elle ſe vante d'avoir fait.

fait. Les autres disoient, c'est un esprit dangereux & adroit; & toutes concluoient, qu'elles me verroient éxécuter avec plaisir : car il ne s'agissoit pas de moins que de cela, à ce qu'on prétendoit. Le pauvre Chevalier *Chelos* aprit bien-tôt ce qui se passoit, & vint à la Conciergerie pour m'en marquer son chagrin, & pour m'ofrir ses services : il ne croioit pas avoir autant de part qu'il en avoit dans cette affaire je suis fâchée, dît alors la *Comtesse*, de vous interrompre, & de vous laisser en prison ; mais puis que vous y voilà avec une Compagnie aussi agréable que célle du *Chevalier*, je crois qu'on peut vous y laisser & attendre à demain pour vous en tirer, & qu'il sera bon de se tirer d'ici, où l'on ne voit quasi plus goûte. Vous avez raison, répondit *My Lady*, & j'avois bien prévû que vous au-

auriez, peut-être, autant de peine a me faire taire, que vous en aviez eu à me faire parler: car il n'y a, comme on dit, que la première pinte qui coûte. Je ſerois bien fâchée, dit la *Comteſſe*, que vous vous en tinſſiez là, & je ne vous tiens pas quite de la ſuite de votre Hiſtoire: nous en reprendrons demain le fil; l'endroit où vous en étiez eſt trop remarquable pour l'oublier: allons cependant à *Chaliot*, voir ſi *Milord* ne nous y ſeroit point venu atendre. Elles arrivèrent en cauſant, à la porte du Parc, où le Carroſſe les attendoit, & par le plus beau tems du monde, & à la plus belle heure du jour. Elles retournérent à *Chaliot* où la *Comteſſe* trouva ſon Epoux, qui, quoi que fort incommodé, étoit pourtant de fort belle humeur ce jour là: on ſoupa peu de tems après l'arrivée de ces Dames;

mes: la converſation fut générale, *Milord* en fit les fraix, il conta mille jolies nouvelles à ces Dames; & comme il avoit des afaires à *Paris*, il leur propoſa d'y retourner le lendemain. L'on en convint & l'on ſongea cependant à ſe repoſer: *My Lady* paſſa dans la chambre où elle avoit déja couché; & dès le bon matin on mit les chevaux au Carroſſe. On arriva de bonne heure à *Paris*. *Milord* paſſa dans ſon Cabinet pour faire ſes dépêches; & la Comteſſe qui avoit retenu ſon Amie à dîner, lui propoſa en attendant de continuër ſon Hiſtoire. Il me tarde, ma chère, lui dit-elle, de vous tirer du lieu où nous vous laiſſâmes hier au ſoir, & vous dévriez, ce me ſemble, avoir un peu plus d'empreſſement d'en ſortir. Il eſt vrai que nous y avons auſſi laiſſé le *Chevalier*, & que ſa préſence vous peut bien empêcher

cher de vous y ennuier. Ah ! Madame, dit *My Lady*, il n'y reſta pas ſi long tems que vous croiriez bien : il me quita après m'avoir aſſûrée qu'il étoit en état de tout riſquer & de tout entreprendre pour procurer ma liberté. Je le remercia & lui dis que je l'atendois de mon innocence & de l'équité de mes Juges ; que je le priois de ne s'en pas mêler, de peur qu'il ne s'atirât des afaires à mon ocaſion. Il me vint voir encore le ſoir du même jour ; & après cela je ne le vis plus, ni je n'entendis plus parler de Perſonne. Tout le monde m'abandonna, me croiant perduë, & je reſtai dix-ſept jours ſeule avec mes deux gardes & ma fille que l'on me permit de garder avec moi en païant. Vous pouvez croire que je ne paſſois pas mon tems fort agréablement : mes Gardes tâchoient de me réjouïr, & me di-

disoient d'avoir bon courage moiennant quelques verres de Brandevin que j'avois soin de leur donner de tems en tems pour le bien vivre. Ils me faisoient cent contes des criminels qu'ils avoient atrapez, & des divers suplices qu'on leur avoit fait soufrir : car comme *il souvient toûjours à Robin de ses flûtes*, & que ces honnêtes gens étoient les chiens courans du Bourreau, ils ne m'entretenoient jamais que de pendus & de rouez, & de pareils recits ne pouvoient pas me donner des songes fort agréables : ainsi je passois les jours & les nuits fort tristement. Outre le chagrin que cause l'incertitude des événemens, on m'avoit donné un Avocat fort habile, qui, après m'avoir fait mille questions, & éxaminé les chefs d'acusation qu'on formoit contre moi, comprit que j'etois innocente : mais cela étoit difi-

cile

cile à prouver, & l'on avoit donné un tour si mauvais à cette affaire, qu'il étoit à craindre aussi que les suites n'en fussent mauvaises pour moi, d'autant mieux que Personne ne prenoit mon parti, & que le cas étoit d'une nature que chacun se faisoit un mérite de signaler son zéle en me persécutant. Il n'y eut que le Prince D*** qui eut la générosité de déclarer pour moi. Il m'envoia visiter en prison; il m'écrivit & m'ofrit de solliciter mes Juges, pendant que mes plus proches me tournoient le dos: aussi je n'oublierai jamais les obligations que je lui ai, & si je ne puis pas les reconnoître, j'aurai du moins soin de les publier par tout. Cependant je faisois assez bonne chère dans ma prison. Mais j'avois le desagrément de manger avec mes Gardes, qui mettoient la main au plat, bûvoient à ma santé, &

traitoient avec moi du pair à compagnon. Dès le matin ils me demandoient de leur grabat, si j'avois bien dormi ? J'avois de la peine au commencement à m'acommoder de leur commerce, & à manger de ce qu'ils avoient touché ; mais il falut s'y acoûtumer : car je n'avois Perſonne pour me ſervir : c'étoient eux qui me verſoient à boire bien ſouvent ſans rinſer le verre où ils avoient bû avant moi : ainſi il n'étoit plus queſtion de faire la délicate, & je fus obligée de ſurmonter ma répugnance. Si la néceſſité m'obligeoit à ſortir de ma chambre, il me ſuivoient où j'alois, & ils me ramenoient en ſuite : enfin ils ne me perdoient jamais de vûë. Tout le plaiſir que je me donnois dans cet état, étoit de me tenir à la fenêtre, par la plus grand froid, juſques à ce que je m'étois bien gelée le nez, &

& de m'aprocher après cela du feu : je faisois ce manége tant que la journée duroit, pour me desennuier. Cela n'étoit pas mal imaginé, dit la *Comtesse*, vous deviez aussi tâcher de vous procurer quelque maladie, afin de sentir ensuite le plaisir que fait le retour de la santé. Vous vous moquez à présent de moi, dit *My Lady*, on voit bien que vous n'avez jamais été en prison; car vous ne plaisanteriez pas comme vous faites : & que diriez-vous de Mr. *Pelisson*, un des plus grands esprits de ce Roiaume, qui, pendant tout le tems qu'il fut à la Bastille, ne se divertissoit qu'à tirer des épingles des papiers où elles étoient rangées, à les semer dans sa chambre, & à la ramasser après cela une à une, pour les remettre dans leurs trous ! Croiez-moi, il vaut encore mieux s'amuser à cela que de songer creux comme bien

d'autres à qui la prison a dérangé la cervelle. Vous avez raison interrompit la *Comtesse*, & c'étoit sans doute pour prévenir ces inconvéniens, que les Païens donnoient à leurs criminels du Tartare, des ocupations à peu près aussi utiles que l'étoit celle de Mr. *Pelisson*, & que de peur que *Cisippe* & les *Danaïdes* ne s'ennuiassent, ils obligeoient l'un à faire aler & venir continuellement une grosse pierre du haut en bas d'une Montagne, & les autres à puiser de l'eau dans des cribles. Cela n'étoit pas mal imaginé, comme vous voiez. Riez tant qu'il vous plaira, dit *My Lady*, si vous étiez dans le cas, vous feriez tout comme les autres. Cependant on instruisoit mon procès : on plaidoit pour & contre : & enfin on produisit la copie de cette fatale Lettre que j'avois écrite au *Chevalier*. Je fus interrogée là-dessus,

& je répondis naturellement que j'avois écrit cette Lettre de *Fontainebleau* à un jeune Anglois de mes Amis qui étoit à *Paris* : que je l'avois adreſſée à une telle Dame, & qu'il n'étoit queſtion que de galanterie là dedans : que la Princeſſe dont je parlois étoit ma Fille, & les objets préſens, la Dame à qui j'avois adreſſé la Lettre : que je croiois vouloir un peu de bien au *Cavalier* à qui j'écrivois. On me demanda le nom de ce *Cavalier ?* Je répondis que la Dame dont je venois de parler le ſavoit, & que puîs qu'elle avoit aſſez de conſidération pour lui pour ne pas le mêler dans cette affaire, je devois avoir le même ménagement & ne l'y pas faire intervenir mal à propos : qu'on pouvoit interroger cette Dame à ſon tour ; & que je n'avois plus rien à dire. On trouva beaucoup de vrai-ſemblance à ce que je diſois ; &

mon air ferme & ingénu commença à faire ouvrir les yeux à mes Juges. Ils éxaminérent la choſe avec ſoin. La Veuve ſe brouilla dans ſes réponſes : mes Acuſateurs ſe déſiſtérent de leurs pourſuites, & avouérent que leurs ſoupçons avoient été mal fondez. On eut dû ſans doute les punir ; mais la politique de la Cour ne le permet pas : ces donneurs de faux avis ſe retranchent d'abord ſur leur zèle & leur bonne intention, & on les ménage pour ne pas rebuter ceux qui pourroient en donner de véritables. Voilà ce qui fit que je n'eus point de raiſon du tour qu'on m'avoit joué : on aſſoupit même cette afaire ; mais je ſûs que la Cour en avoit beaucoup ri : & franchement le cas étois riſible. Cependant mes Juges pleinement convaincus de mon innocence, ordonnérent mon élargiſſement. L'indigne pa-

parent qui étoit venu me faire arrêter, & qui avoit fait les avances de mon empriſonnement, eſpérant par là faire ſa fortune, en fut pour tous ſes fraix; & mon Avocat vint me dire qu'il ne s'agiſſoit, plus pour ſortir, que d'avoir de l'argent pour lever mon arrêt, dont il ſavoit la teneur, mais qu'il faloit pourtant faire ſignifier. Cela m'embaraſſoit: ce que j'avois donné à garder au vieux bon Homme n'étoit pas de l'argent: j'aurois bien pû en emprunter là-deſſus; mais il faloit pour cela que je puſſe agir; & la choſe preſſoit. Enfin je jettai les yeux ſur un Prêtre de mes Amis qui étoit fort en état de me prêter cette ſomme: je lui écrivis une Lettre toute des plus touchantes là deſſus, où je lui marquois, que quoi que la liberté fût le plus grand de tous les biens, & que j'euſſe beſoin, pour recouvrer

la mienne, de l'argent que je lui demandois, je n'aurois garde de le lui emprunter ſi je ne me voiois en état de le lui rendre au plus tard dans trois jours; que j'eſpérois qu'il ne me refuſeroit pas ce ſecours, ſans lequel il m'étoit impoſſible de me tirer de captivité, & de me prévaloir de la juſtice qu'on venoit de me rendre. Ma Fille porta cette Lettre au Prêtre, qui m'écrivit en réponſe, qu'il étoit au deſeſpoir de la ſituation où je me trouvois, & plus encore de ce que la ſienne le mettoit hors d'état de faire autre choſe pour moi, que des vœux. Aïant parlé de cette ſorte, le nouveau Saint ferma ſa Lettre, comme le Rat de la Fontaine ſa porte. Qu'eſt-ce que c'eſt que ce Rat? Dît la *Comteſſe*? c'eſt, répondit *My Lady*, une Fable de la Fontaine, qui fait fort bien au ſujet que vous pouvez lire dans ſes

ſes Ouvrages, & qui porte pour tître, *le Rat retiré du monde*. La manière dont mon Prêtre me répondit, me déconcerta fort : je ne ſavois plus ſur qui conter après cela. Enfin je m'aviſai de recourir au Prince *D***, qui, comme j'ai déja dit, m'avoit ofert tout ce qui dépendoit de lui, & qui, le plus honnêtement du monde, m'envoia la ſomme dont j'avois beſoin, & que le Dévot m'avoit refuſée. Je la remis à mon Avocat, qui vint quelque tems après avec des Gens de Juſtice me remettre en liberté. Je n'y fus pas plûtôt, que j'envoiai chez le Chevalier *Chelos* pour ſavoir ce qu'il étoit devenu. Je craignois qu'il ne lui fût arrivé quelque choſe, & je n'avois pas oſé m'en informer pendant que j'étois en priſon, de peur de lui atirer des afaires. Il me vint voir d'abord, & il m'avoua, quand je lui demandai

mandai pourquoi il m'avoit abandonnée dans mon adverſité, qu'on l'avoit empêché de me venir voir : que les Amis de ſon Pére, auxquels il devoit déférer, lui avoient repréſenté, qu'il ſeroit perdu s'il paroiſſoit être en liaiſon avec une Perſonne ateinte du crime de Léze Majeſté, & qu'ils avoient joint à toutes ces raiſons une eſpéce de violence, puis que les uns ou les autres le ſuivoient par tout, & que ſans être en priſon il étoit, comme moi, gardé à vûë. Il me demanda enſuite comment j'avois fait pour me juſtifier, & il me proteſta que je l'avois toûjours été dans ſon eſprit, quoi qu'on eût fait toutes choſes au monde pour tâcher de me noircir : qu'on lui avoit dit que je travaillois à des conſpirations, & à atirer des jeunes gens dans le parti du Prince d'Orange ; que j'étois allée à *Fontainebleau*

pour

pour cela, & que des Lettres qu'on avoit interceptées avoient découvert mon manége. Il fut bien surpris quand je lui dis que les Lettres dont il s'agissoit étoient celles que je lui avois écrite, & sa réponse, qui, comme je l'ai déja dit, n'étoit jamais venuë jusques a moi. Nous n'eûmes ! pas de peine à deviner d'où venoit le coup : mais il ne faloit pas songer à s'en vanger ; car ç'auroit été mal faire sa Cour : nous convinmes donc qu'il faloit céder au tems, & dissimuler nos ressentimens, puis que la politique le vouloit ainsi ; & nous ne nous ocupâmes plus que du plaisir de nous revoir. Comme tout le monde m'avoit abandonnée dans ma disgrace, j'abandonnai tout le monde à mon tour, & sans me plaindre de Personne je rompis tout commerce avec mes anciennes connoissances, pour n'en plus a-

voir qu'avec le *Chevalier*, qui me tenoit lieu de tout, & qui, pour se dédommager du tems perdu, me venoit voir trois fois par jour : car après ce qui s'étoit passé, nous n'avions pas jugé à propos de loger ensemble. *My Lady* en étoit là quand un Page de la *Comtesse* vint les avertir qu'on avoit servi, & que *Milord* les atendoit pour se mettre à table. Elles furent le joindre : & comme il leur dît qu'il avoit à faire tout l'après midi, la *Comtesse* proposa à son Amie une partie de promenade. Alons, dit-elle, au Bois de Vincennes, nous n'avons pas encore été de ce côté-là. Allons où vous voudrez, dit *My Lady*, je suis toûjours bien où vous êtes ; disposez de moi pour le reste de la journée : mais il faut me permettre, s'il vous plaît, de retourner après cela à *St. Germain* ; car on pourroit donner encore un mauvais tour au séjour que je fais ici. Ce n'est peut-être

pas

pas là votre motif le plus pressant, dît la *Comtesse*; mais il n'importe, il en sera ce que vous voudrez. Elle donna ordre en même tems qu'on lui tint un Carrosse tout prêt. On acheva de dîner, & on partit peu de tems après. La promenade étoit la plus agréable du monde du côté de *Vincennes*; c'étoit dans le tems de la noble Epine, & cette odeur y atiroit tout *Paris*. Nos Dames traversérent toute la Ville pour aler du Fauxbourg St. Germain à la Porte St. Antoine, par où elles devoient sortir: quand elles furent sur le Quai des quatre Nations, & qu'elles eurent un peu regardé le Portique de ce fameux Colége que le Cardinal *Mazarin* a fondé pour éterniser sa mémoire, la *Comtesse* jetta les yeux du côté du Louvre: & comme elle n'y vit ni vitres, ni volets, elle parut étonnée de ce que la Maison d'un grand

Roi étoit en si mauvais état. *My Lady* lui répondit, que depuis que le Roi avoit entiérement quité *Paris*, cette maison avoit été extrêmement négligée, & que Sa Majesté passant au même lieu où elles se trouvoient, avoit dit en riant; voiez un peu si le Louvre ne ressemble pas bien à une maison en decret. Mais pourquoi le laisse-t-il comme cela? Dit la *Comtesse*, ce Bâtiment me paroît si grand & si beau s'il étoit achevé! Il n'y a pas aparence qu'il le soit sous ce Régne, répondit *My Lady*, le Roi a une trop grande aversion pour cette Ville; & depuis les Baricades, & tout ce qu'on lui fit pendant sa minorité, on ne l'a plus vû ici qu'en passant, encore évite-t-il d'y passer quand il peut prendre son chemin ailleurs; & ce ne fut qu'après sa grande maladie, qu'en reconnoissance de tant de vœux qu'on avoit faits pour le retour de sa san-

fanté, il y vint ſans Gardes, & dîna à l'Hôtel de Ville : il fut enſuite voir la Place des Victoires, & il s'en retourna coucher le ſoir à *Verſailles*. En voilà un, dit la *Comteſſe*, en montrant la Statuë d'*Henri IV.*, lors qu'elles furent ſur le Pont-neuf, qui étoit bien meilleur Citoien ! il n'en a pas été mieux traité, répondit *My Lady*. Elles admirérent après cela la beauté du Cheval de Bronze, qu'on dit être un Chef-d'œuvre de l'Art, & raiſonnérent là-deſſus juſques à la Place des Victoires, où la *Comteſſe* commanda à ſon Cocher d'arrêter, afin d'éxaminer la Statuë à loiſir. Elle eſt au milieu de cette Place ſur un Pié-d'eſtal, où ſont gravées en lettres d'or, les Actions les plus glorieuſes que le Roi ait faites ; une partie de ſes Victoires ; la jonction des deux Mers r la réünion des Proteſtans à l'Egliſe Catholique ; la fondation de St.

Cir ;

Cir; ſa fermeté dans ſes donleurs, qui raſſura ſes Peuples déſolez; la manière dont il eſt venu à bout des Duels, & de purger l'Etat de tant d'autres crimes; ſes ordonnances pour faire éxercer la Juſtice, & autre choſes de cette nature. On voit auſſi le nom de François *Daubuſſon* Duc de la *Feuillade*, mêlé avec celui de *Louïs*, parce que c'eſt lui qui a fait ériger la Statuë; auſſi a-t-elle le viſage tourné du côté de ſon Hôtel: on voit à ſes piez quatre Nations enchaînées, & la Victoire paroît en l'air, qui lui poſe une Couronne de Laurier ſur la tête. Tout cela eſt de Bronze doré entouré d'une grille dorée: la Place eſt un ovale formé par de belles Maiſons toutes pareilles & toutes ocupées par de riches Maltotiers: quatre grandes Lanternes, dont chacune eſt ſoûtenuë par trois Pilliers de marbre, éclairent

éclairent toutes les nuits cette Place. Mr. de la *Feuillade* a laissé un fond pour cela dans son Testament, & a éte bien récompensé des fraix qu'il a faits. C'est, à propos de cette illumination, qu'un Gascon fit ces Vers,

Vicomte Daubusson, cadedis tu nous vernes;
De metire le Soleil entre quatre Lanternes.

Nos Dames continuérent leur chemin, après avoir fait leurs remarques & leurs réfléxions qui les conduisirent jusques à la place Roiale, où elles s'arrêtérent encore pour admirer la régularité de tous ces Hôtels tirez en droite ligne, & soûtenus par des Portiques qui forment un quarré, au milieu duquel on voit la Statuë de *Louïs XIII.* à cheval : de là elles gagnérent la Porte St. Antoine : elles traversérent ce grand Fauxbourg ; passérent devant le Trône

&

& entrérent dans les Allées de *Vincennes*, où la *Comteſſe* jugea à propos de mettre pié à terre. Le tems & le lieu étoient propres pour cela. C'étoit un de ces jours où il ne fait ni pluie, ni Soleil : on reſpiroit un air embaumé dans cet endroit : nos Dames ſe choiſirent des ſiéges de Gazon; & dès qu'elles ſe furent placées, la *Comteſſe* dît à ſon Amie, qu'elle la prioit d'achever ſon Hiſtoire, puis qu'elles étoient à la veille de ſe ſéparer? Je le veux bien, dit *My Lady*, où eſt-ce que j'en étoit? Vous en étiez, répondit la *Comteſſe*, aux fréquentes viſites du *Chevalier*, & au plaiſir qu'elles vous faiſoient. Hélas! qu'il dura peu, ce plaiſir, s'écria *My Lady*; à peine avois-je commencé à le goûter, que je le vis troublé de la manière du monde la plus cruelle; car les ennemis qui m'avoient joué le tour, enragez d'avoir

voir manqué leur coup, & jaloux de notre bonne intelligence, firent écrire au Père du *Chevalier*, que son Fils avoit un commerce avec moi, dont il auroit un jour du chagrin; que je le ménageois pour le marier avec ma Fille, lors qu'elle seroit en âge; que j'étois une Femme esprit, & que s'il ne mettoit ordre à cela de bonne heure, il ne seroit peut-être plus à tems. On lui donnoit ensuite une nouvelle explication de ces malheureuses Lettres dans lesquelles on cherchoit toûjours matière à me nuire, & on lui faisoit voir si clairement dans ces Lettres, que je voulois engager ce jeune Homme à devenir mon Gendre, que le Père en prit l'alarme. S'il avoit vû les choses par ses yeux, il auroit aisément compris que nous raillions l'un & l'autre. Mais le bon Homme ne vouloit point en-

entendre de raillerie là-dessus; & persuadé que ma Fille n'étoit pas assez riche pour son Fils, il lui écrivit pour lui ordonner de rompre tout commerce avec moi. Il y avoit quelque tems que j'étois de retour à *St. Germain*, & que le *Chevalier* qui m'y avoit suivie, m'avoit entiérement persuadé par ses soins, l'atachement qu'il avoit pour moi. J'avois enfin cessé de combatre le panchant que je sentois pour lui, & nous vivions dans cet heureux état qui auroit pû faire envie aux Dieux, quand les terribles Lettres dont je viens de parler arrivérent : ce fut un jeudi, dont je me souviendrai toute ma vie, où après avoir passé l'après-midi ensemble, & nous être jurez en cent façons diférentes, une tendresse éternelle, le *Chevalier* me quita sur les sept heures du soir, & me dît en me quitant, qu'il me rejoindroit

joindroit dans un demi-quart-d'heure. Je le crûs, parce qu'il n'avoit pas acoûtumé de faire de plus longues abſences : je l'atendis quelque tems ſans m'inquiéter ; après cela je fus à ma fenêtre. Mais mes yeux & mon cœur eurent beau aler au devant de lui, ils ne le rencontrérent point ! Toute la ſoirée ſe paſſa a l'atendre, & la journée du lendemain. Enfin laſſée d'une atente inutile, je fus le ſamedi au matin chez lui pour ſavoir ce que c'étoit je pris mon tems qu'il n'y avoit encore perſonne de levé à la Cour ; & comme nous ſommes logez l'un & l'autre dans le Château, & que je n'avois pas grand chemin à faire, j'arivai bien-tôt à la porte de ſa chambre. Je le fis éveiller ; & après lui avoir demandé raiſon de ſon procédé, comme il ne m'en rendoit point de bonnes là-deſſus, je lui fis les reproches

du

du monde les plus touchans. Faloit-il, lui dis-je, chercher avec tant d'empreſſement, à me perſuader des ſentimens que vous n'aviez pas? Ou faloit-il les perdre dès que vous avez connu que j'y étois ſenſible? N'êtes-vous pas le plus fourbe, ou le plus volage de tous les hommes? Non, Madame, me répondit-il d'un air affligé; je ne ſuis ni l'un, ni l'autre, & ſi j'ai paſſé deux jours ſans vous voir, je l'ai fait pour éviter de m'en éloigner tout à fait; car on m'ordonne de partir d'ici, & les Perſonnes qui ſont chargées de faire éxécuter cet ordre, m'ont dit que je pourrois en adoucir la rigueur en ceſſant de vous voir, puis que mon Père ne veut me tirer d'ici que pour m'arracher à une inclination dont mes ennemis & les votres lui font craindre les ſuites. Voilà, me dit-il, en me montrant les

Letres dont je viens de parler, ce qu'il m'écrit ; & voilà ce que j'y répond. *Je ne sai*, Monsieur, *quelle idée on vous a pû donner de* My Lady . . ! *Je n'ai jamais trouvé en elle que beaucoup d'esprit, des manières polies & très propres à former un jeune Homme : j'avois regardé comme un bonheur qu'elle voulut bien me recevoir chez elle, & je croiois que vous deviez lui en savoir bon gré ; cependant quelque agréable & avantageux que puisse être son commerce, je le romps dès aujourd'hui, puis que vous me l'ordonnez, & j'obéïs sans raisonner. Je partirai d'ici au premier jour, & vous trouverez toûjours en moi toute la soûmission que mon devoir & mon respect éxigent* Voilà, dis-je, en lui rendant sa Lettre, des sentimens que je ne saurois blâmer : je ne me rendrai jamais indigne des témoignages que vous rendez de moi en vous détournant de votre devoir :

voir : mais si j'avois toûjours écouté le mien, je me serois épargnée bien des chagrins, & vous ne deviez pas le combatre avec tant de force, pour me livrer si-tôt à mon repentir. Je ne pûs retenir mes larmes dans cet endroit; & quelque soin que je prisse de les cacher, le *Chevalier* s'en aperçut : il en parut touché & m'assûra que ce n'étoit là qu'un orage qui passeroit bien-tôt : qu'en se privant pour quelque tems de me voir, il se dispenseroit de partir, & que son Père ne l'en presseroit plus dès qu'il seroit content de son obéïssance ; qu'ainsi il faloit, comme on dit, reculer pour mieux sauter; & comme il étoit fort observé, faire en sorte que tout le monde pût en rendre témoignage à son Père. Vous raisonnez le mieux du monde, lui dis-je ; mais enfin vous raisonnez, & je voi bien que nous avons

avons changé de rôle. Je le quitai là-dessus, & retournai chez moi acablée d'une douleur si vive, qu'elle me fit prendre les résolutions les plus violentes. Je voulus me percer le cœur avec un couteau ; mais on me l'arracha des mains : je voulus cent fois me précipiter, & si mes gens ne m'avoient pas gardée à vûë, j'aurois tout d'un coup terminé mes malheurs ; car je n'écoutois au monde que mon desespoir. Quand je songeois à la foiblesse que j'avois euë d'aimer, & d'aimer un jeune Homme ; de m'être détachée de tout pour m'atacher uniquement à lui ; que je lui avois sacrifié tous mes chagrins & toute la répugnance que j'avois à les mériter, je ne pouvois penser à le perdre sans perdre la vie, ou le peu de raison qui me restoit. Enfin ne sachant que devenir, je souhaitai de revoir encore une

fois celui qui faisoit toute ma peine. Je lui écrivis pour cela un Billet fort touchant, où le cœur avoit plus de part que l'esprit, & j'en chargeai un Officier de mes Amis qui me l'amena quelque tems après, & se retira par discrétion dès que je fus seule avec le *Chevalier*. Je versai un torrent de larmes : il n'étoit plus tems de cacher ma foiblesse, ni de contraindre ma douleur. Quoi, dis-je, je ne vous verrai plus ! Et vous voilà livré à des gens qui sont gagez par votre Père pour me détruire dans votre esprit, pendant que je me livre ici à mon desespoir ! Qui me défendra dans votre cœur lors que tout vous parlera contre moi ! Que je ne vous parlerai plus ! Que votre vûë me sera interdite, & qu'on ofrira à la votre cent objets plus aimable, & qui ne seront que trop capables de détruire

truire les impressions que j'ai faites chez vous ! Ah ! Monsieur, si elles étoient aussi fortes que vous avez voulu me le persuader, & si vous étiez de moitié de la douleur qui m'acable, pourriez-vous vous résoudre à la causer ! Oui, Madame, me dît-il, je suis de moitié de tout ce que vous soufrez ; & si je fais un crime en causant vos peines, vous alez tout à l'heure en être de moitié avec moi : vous avez vû ce que mon Père me mande ; vous savez ce que je lui dois ; cependant j'y manquerai si vous le voulez, & je risquerai son indignation, si avec depareils sentimens, je puis éviter d'encourrir la votre. Parlez & voïez après cela si vous avez lieu de vous plaindre. Non, lui dis-je, je ne dois me plaindre que de mon étoile : suivez votre devoir : je serois au desespoir de l'avoir dérangé, & j'aime encore mieux

mourir innocente, que de vivre coupable. Il n'eſt point queſtion ici de mourir, me dît-il, mais de languir quelque tems : au nom de Dieu, Madame, ne ſoufrez que ce que vous êtes obligée de ſoufrir, & n'alez pas chercher dans l'avenir de quoi augmenter vos maux : Croiez que ſi vous n'êtes pas préſente à ma vûë, vous le ſerez toûjours à ma penſée, & que les objets les plus charmans ne ſauroient me cauſer la moindre diſtraction. Et vous, lui dis-je, ſouvenez-vous qu'on n'a jamais aimé autant que je vous aime, & que ma tendreſſe n'aura point d'autres bornes que celle de ma vie : je ne vous en dirois pas tant à l'heure qu'il eſt, ſi je croiois avoir encore le tems de vous le dire : mais je crains fort que ce ne ſoit ici nôtre dernière entrevûë : je tremble même qu'elle ne vous faſſe des afaires, &

que

que les espions qu'on a mis à vos trousses, ne la découvrent. Ne craignez rien, me dît-il, cette visite ne sauroit me faire aucun mal : je l'ai concertée avec ceux qui prennent soin de ma conduite, & je leur ai fait entendre qu'un honnête homme ne pouvoit pas rompre avec une femme de condition de laquelle il n'a que lieu de se louer ; sans lui en dire quelque raison, & ils sont convenus que je viendrois vous montrer les ordres de mon Père, & vous prier de ne pas condamner mon obéïssance : ainsi ils prennent ceci pour une visite d'honnêteté & de bienséance : mais elle pourroit leur devenir suspecte si elle étoit plus longue. Au reste je me pendrois si je croiois vous voir pour la dernière fois : laissez-moi faire, je tromperai la vigilance de mes surveillans ; & dès qu'ils ne se défieront plus de moi, je sau-

rai bien trouver le moien de venir *incognito* vous assûrer de ma tendresse. Adieu, je m'en vais charmé des marques que vous me donnez de la votre : & comme je les dois à ce nouveau malheur, je ne puis m'empêcher de convenir du Proverbe : qu'à quelque chose malheur est bon. Celui-ci finira plûtôt que vous ne pensez, pourvû que nous sachions nous ménager. Ah ! dis-je, Monsieur, nôtre bonheur a bien moins duré, puis qu'un même Printems le voit naître & mourir, & que je vous perds dès que je commence à me persuader que je vous ai gagné, & que je sens qu'il n'est plus en mon pouvoir de cesser d'être à vous. Eh bien ! Madame, dit-il, aimons-nous toûjours : on ne peut pas contraindre nos cœurs ; & le mien sera toûjours à vous : comptez là-dessus, & n'écoutez rien de tout ce qu'on pour-

pourroit vous dire pour vous persuader le contraire : je serai obligé de protester que je n'ai jamais eu avec vous que des liaisons de civilité, & que je les romps sans peine. Avec cette feinte je pourrai éviter de partir d'ici, & j'aurai la consolation de respirer un même air avec vous; nous pourrons même nous écrire, pourvû que nous trouvions des Messagers assez fidéles pour ne pas découvrir notre intelligence; & je croi que celui dont vous venez de vous servir, nous doit être le moins suspect : adieu encore un coup, aimez-moi, & ne craignez rien. Il me quita là-dessus, & mes chagrins, que sa présence avoient un peu charmez, revinrent en foule. Je ne savois que devenir! Je ne pouvois durer nulle part! Je fus promener : mais je quitai bien vîte la promenade : la nuit même ne me donna aucun

repos ; je la passai à la fenêtre, & le sommeil ne fut plus d'usage pour moi : je rompis aussi tout commerce avec le boire & le manger ; enfin j'étois comme forcenée : j'écrivis au *Chevalier* l'état où j'étois, & je lui marquai que si l'orage duroit encore long tems, je ne pourrois pas y résister : je le priai de chercher les moiens de me voir, & de passer du moins sous mes fenêtres, à telle heure de la nuit qu'il lui plairoit ; qu'il m'y trouveroit toûjours, & que nous pourrions nous parler sans être entendus, pendant que tout le monde seroit endormi ; que je n'atendois de consolation que de lui, mes maux étant d'une nature à ne pouvoir pas m'en plaindre à d'autres, ni espérer d'en être plainte : que s'il m'abandonnoit plus long-tems à mon desespoir, je pourrois bien me servir des moiens qu'il m'ofroit pour

pour finir mes peines. Il me répondit qu'il soufroit autant que moi ; mais qu'il faloit céder au tems, & laisser passer cette malheureuse constellation ; que dès qu'une certaine Dame qui avoit inspection sur lui seroit allée à la Campagne, il viendroit me voir. Je ne pouvois pas m'empêcher de goûter ses raisons, elles étoient les meilleures du monde ; mais je ne pouvois pas comprendre qu'on pût aimer & raisonner en même tems ; ainsi je croiois que le *Chevalier* ne se faisoit peut-être pas autant de violence qu'il vouloit me le persuader. Je savois qu'il étoit tous les jours en parties de Plaisirs ; que quand on le railloit sur mon chapitre, il répondoit, qu'il n'avoit jamais eu d'atachement pour moi, & que le sacrifice qu'on éxigeoit de lui là-dessus, ne lui coûtoit pas beaucoup. Quoi qu'il m'eût préparée à tout

cela, je ne laissois pas de m'en allarmer, & de craindre qu'il ne jouât un personnage plus naturel que je ne l'aurois voulu ; je fis même là-dessus quelques mauvais Vers, sur le ton de l'élégie. Voions, dit la *Comtesse*, sachons un peu ces Vers, Ah! Madame, répondit *My Lady*, je ne les croi pas dignes d'être écoutez par vous, puis que j'étoit moins inspirée par les Muses, que par les Furies, lors que je les fis : les voici pourtant ; car j'ai de la mémoire de reste sur tout ce qui regarde cette malheureuse intrigue. Dans ce tems heureux dont je vous ai parlé tantôt, où nous nous voïons sans contrainte, où contens l'un de l'autre nous nous parlions cœur à cœur, je n'étois pourtant pas sans alarmes, & les aproches de l'Eté me faisoient craindre l'éloignement du *Chevalier* : Cela me jettoit de tems en tems dans des mé-

mélancolies terribles. D'abord qu'il m'y vit plongée il m'en demanda la raiſon, & voulut m'en tirer en me diſant, que ſa tendreſſe devoit me faire plaiſir; que ſi la mienne étoit bien forte, elle m'empêcheroit de ſentir autre choſe, & me feroit oublier tous mes chagrins. Je ne lui répondis rien; mais j'écrivis ſur ſes tablettes ce qui fait *mon plaiſir fait ma peine.* Voilà, lui dis-je, quelle eſt ma deviſe, & voilà auſſi, Madame, le ſujet des Vers que vous allez entendre.

Je vous l'avois bien dit, oui, la
choſe eſt certaine,
Ce qui fit mon plaiſir, fait ma
plus grande peine.
Vous m'aimiez autrefois, je vous
aime aujourd'hui;
Et vous m'abandonnez au plus mor-
tel ennui.
Vous me quitez, ingrat! dans le
tems que mon ame

Sent pour vous les transports de la
plus douce flame.
Quand l'esprit acablé, les yeux
noïez de pleurs,
Je vous fais voir l'excès de mes
vives douleurs,
Croyez-vous qu'à vous voir sans
ceſſe acoûtumée,
Je puiſſe loin de vous traîner ma
deſtinée?
Et cet ordre abſolu de vos cruels
parens,
Doit-il de votre cœur régler les mou-
vemens?
Hélas! Si vous m'amiez, malgré
leur vigilance,
Nos Cœurs, toûjours unis, ſe-
roient d'intelligence;
Et malgré la rigueur d'un ſévére
devoir
Il eſt mille moyens qu'on trouve pour
ſe voir.
Vous n'en cherchez aucun: laſſé
de ma tendreſſe,
Vous me livrez, Cruel, à tout ma
triſteſſe;

Et

Et trop sûr que sans vous il n'est plus de plaisirs,
Vous ne voulez pas même écouter mes soûpirs.
Peut-être que soûmis auprès de quelque Belle,
Vous lui contez l'ardeur de mon Amour fidele;
Et que foulant aux piez la foi de vos sermens,
Vous cherchez à former d'autres Engagemens.
N'importe, devenez ou perfide, ou volage,
Je ne songerai point à vanger cet outrage;
Et tournant contre moi, tous mes ressentimens,
Je saurai, par ma mort, terminer mes tourmens.

Ces Vers là ne sont pas si mauvais, dît la *Comtesse*, & s'ils étoient faits pour un Epoux, ou si vous n'en aviez point, je les trouverois très jolis. Mais,

ma Chère, le sujet en gâte bien le mérite. Ah ! Madame, répondit *My Lady*, si vous voulez que j'achéve le recit de cette malheureuse Histoire, je ne vous demande que de l'atention : vos réfléxions me tuent & ne peuvent pas empêcher que ce qui est fait ne soit fait. Non, dit la *Comteſſe*, mais elles pouroient peut-être prévenir ce qui est à faire ; mais n'importe, continuez, je ne vous interrompt plus ; quel fut le succès de vos Vers ? Mes Vers & ma Prose, répondit *My Lady*, me valurent des réponses fort tendres, des ofres de tout quiter pour moi, & de me suivre par tout où je voudrois aler. Je n'avois garde de tôper à des propositions comme celles là, j'aimois encore trop ma gloire & celle du *Chevalier*, pour faire des démarches qui eussent pû la ternir ; & je pourrois vous faire

faire voir de Lettres où il me reproche mon peu de réſolution, m'acuſant de n'avoir que des paroles pour lui marquer ma tendreſſe, pendant qu'il eſt prêt de tout entreprendre pour me donner des preuves convainquantes de la ſienne. Cependant, dix-ſept jours ſe paſſérent ſans que je le viſſe ni de près, ni de loin. Mais enfin il me marque, que n'y ayant aucune aparence qu'il pût venir chez moi, il me prioit de me trouver ſur le ſoir à l'entrée de la Forêt, & de m'y trouver ſeule, parce, diſoit-il, que tout le monde lui étoit ſuſpect. Je n'avois garde de manquer ce rendez-vous, quoi qu'il y eût quelque choſe qui choquât la bien-ſéance dans l'heure & le lieu; mais quand on aime on ne raiſonne pas: d'ailleurs je contois que cette démarche ne ſeroit ſûë de perſonne, & que je n'avois rien à craindre avec le

Che-

Chevalier, qui savoit là-dessus à quoi il devoit s'en tenir avec moi: je me débarassai donc de mes gens, & de quantité de fâcheux qui ne manquérent pas de venir ce jour-là: je feignis un grand mal de tête pour m'en défaire, & m'enfermai sur ce prétexte dans ma chambre; je donnai ordre qu'on n'y laissât entrer personne pour quelque raison que ce pût être, jusques au lendemain matin; & toutes ces mesures étoit prises, je pris mon tems pour sortir sans qu'on s'en aperçût. Je passai par un petit Escalier qui conduit au Jardin du Château; de-là je passai dans le Parc, & j'alai gagner le Poste qu'on m'avoit marqué à l'entrée de la Forêt: je me campai sous un arbre fort épais, qui étoit au bord d'un petit Canal, & j'y atendis patienment qu'on me vint relever de sentinelle. J'eus éfectivement besoin de patience;

tience ; car le *Chevalier* n'avoit pas eu tant de facilité à se défaire de ses surveillans, que j'en avois trouvé à me débarasser de mes fâcheux : on l'avoit engagé à des parties de Jeu & de Promenades, & on les avoit poussées si loin, que l'heure qu'il m'avoit donnée étant plus que passée, il ne compta plus de me trouver au rendez-vous. De mon côté je ne comptois plus aussi qu'il y vint, & je ne savois quasi qu'en penser : mon cœur me fourniſſoit mille raisons pour l'excuser, & l'envie que j'avois de le trouver innocent, me faisoit deviner une partie de la vérité : cependant j'étois dans de grandes inquiérudes : il y avoit du risque à rester dans ce lieu pendant les horreurs de la nuit ; il y en avoit aussi à retourner à une heure aussi induë au Château : ainsi après avoir bien pesé tous les inconvéniens, je me dé-

déterminai à ne point aller chercher le péril, mais à l'atendre de pié ferme, d'autant mieux que je ne pouvois pas m'empêcher d'eſpérer encore, quoi que contre toute aparence. Une autre femme ſeroit ſans doute morte de fraieur dans ce lieu ſauvage : les hurlemens des chiens, les croaſſemens des grenouilles, & le chant lugubre des oiſeaux nocturnes, ſembloient me préſager quelque mauvaiſe Avanture : je me préparois avec courage à celles qui n'auroient pû ataquer que ma vie, & j'étois réſoluë, pour me garantir des autres, à me jetter dans le canal, dès que je me verrois hors d'état de réſiſter à la force : c'eſt pourquoi je me cachai de mon mieux derriére l'arbre, & je me couchai à plat ſur le bord du Canal, aiant toûjours l'oreille alerte, pour éviter la ſurpriſe : je dis l'oreille, car mes yeux ne me fer-

servoient pas de beaucoup par une nuit aussi obscure. Dès que j'entendois du bruit, je me cachois encore plus fort : il passoit à tout moment des gens, tantôt des soldats aux gardes qui cherchoient à voler les passans, tantôt des Chasseurs, qui revenoient de la Forêt. Et ce qui me fit grand peur, ce fut un Chien, qui m'aiant decouverte dans mon gîte, ne vouloit plus partir de là & aboioit d'une si terrible force, que son Maître s'aprocha pour savoir ce que c'étoit : il tâtonna autour de l'arbre ; mais il ne pût me démêler d'avec quantité de branches qui étoient par terre, parmi lesquelles je m'étois fourrée : ainsi il passa son chemin. Quelque tems après j'entendis le bruit d'un Carrosse, & je m'aperçûs à la clarté du flambeau, que c'étoit celui d'une Dame de ma connoissance qui re-

revenoit de *Poiſſi*. Ce Carroſſe paſſa tout auprès de l'arbre derriére lequel j'étois retranchée, & la perſonne qui étoit tournée de ce côté là s'écria tout d'un coup : mon Dieu ! je croi qu'on a aſſaſſiné là une perſonne, car je vois quelque choſe d'étendu par terre, qui a tout l'air d'un corps mort. On cria là-deſſus au Cocher d'arrêter ; mais il ne fut pas de cet avis, & me ſauva par là de ce danger. J'en étois à peine échapée que je penſai tomber dans un autre : j'entendis marcher auprès de moi ; je m'imaginai d'abord que ce pouvoit être le *Chevalier* : mais comme ce pouvoit auſſi n'être pas lui, & qu'il y aloit de trop pour moi ſi j'avois pris le change, je ne jugeai pas à propos d'en courir le riſque, & je me rencoignai encore plus fort derriére l'arbre qui me ſervoit de rempart. Cependant la Perſonne

ne qui me mettoit en peine, après avoir tâtonné quelque tems autour, continua son chemin, & revint ensuite sur ses pas. Ce fut alors que je crûs connoître la démarche de mon *Chevalier*. Je ne doutai point qu'il ne me cherchât dans ce lieu; & ne pouvant me résoudre à l'en voir partir mécontent, & à perdre, moi-même le mérite d'une si longue atente, je courus après de toute ma force. Mais je fus bien surprise de voir briller la lame d'une épée, & d'entendre jurer après moi celui que je cherchois avec tant d'empressement! Comme il juroit en François, & que la colére changeoit le son de sa voix, je crûs m'être méprise, & je me résolus à me laisser tuër plûtôt que de faire connoître ce que je cherchois; ainsi je m'arrêtai sans dire un mot. Le *Chevalier* qui m'avoit déja pousse quelque bottes

te ſans m'avoir pû ateindre, ſurpris de ce que je me livrois ainſi à ſes coups, ſans ſonger à me mettre en défenſe, ne ſavoit quel parti prendre : il ne lui vint jamais en penſée que ce fût moi, après la recherche qu'il venoit de faire quelques momens auparavant ; & comptant bien que je ne l'aurois pas attendu ſi long tems, il ne vouloit pas aprocher de moi de peur de donner dans quelque piége ; & ne doutant plus que ce ne fût quelqu'un qui le vouloit aſſaſſiner, il revint à moi l'épée à la main, & me cria, parle, traître, ou je te tuë ! Ce fut alors que je le reconnus. Frappe, lui repondis-je, & vante-toi après cela d'avoir pû me tuër, mais non pas me faire peur. Ah ! ma chère *Lady*, s'écria-t-il, c'eſt vous ! Oui c'eſt moi, lui dis-je, qui ne m'atendois aſſurément pas à un pareil acueil, pour prix de vous

vous avoir atendu jusques à l'heure qu'il est, & de m'être exposée pour cela à des dangers de toutes les espéces : je n'aurois pas crû franchement qu'il y en eût eu encore à courir avec vous. Hélas ! Madame, répondit-il, que vos reproches sont cruels, & qu'ils sont injustes ! Me croiez-vous capable d'avoir voulu ataquer une vie qui fait tout le bonheur de la mienne ? Mais voions, ne serai-je pas assez malheureux pour vous avoir blessée : soufrez, si cela est, que j'y remédie, & que je m'en punisse à vos yeux. Non, lui dis-je, je n'ai point de mal : je ne vous demande ni secours, ni vangeance, & c'est seulement mon esprit qu'il faut guérir. Je vous avouë qu'aiant eu loisir de faire de réfléxions dans l'endroit où je vous ai atendu, le peu d'empressement que vous avez eu à vous y rendre, & la manière

sca-

ſcabreuſe dont vous m'avez abordée, m'ont donné d'étranges ſoupçons : j'ai crû que laſſé d'une tendreſſe qui ne vous aportoit ni utilité, ni agrément, & que vous contiez bien devoir durer autant que ma vie, vous aviez voulu en terminer le cours, & que dans cette vûë vous m'aviez expoſée à mourir de peur, ou d'ennui dans ce lieu, ou à y être aſſaſſinée, & qu'enfin chagrin de me voir échapée à tous ces dangers, vous vouliez me tuër de votre propre main. Il n'a pas tenu à moi que vos deſſeins n'aient réüſſi, comme vous voiez. Et quel eſt le votre ? Ma chère *Lady*, interrompit le *Chevalier*, ne venez-vous pas de me donner vos ſentimens ? Et n'eſt-ce point vous qui voulez me faire mourir par vos injurieux ſoupçons ? Hélas ! je ne puis revenir de ma fraieur : je frémis quand je penſe qu'il n'a te-

tenu à rien que je n'aie ôté la vie à ce que j'ai de plus cher au monde. Croiez-vous que je ne ſois pas aſſez agité ſans qu'il ſoit beſoin de m'afliger encore ! Il paroiſſoit ſi touché qu'il m'en fit pitié. Non, lui dis-je, mon cher *Chevalier*, je ne croi rien de ce que je viens de dire : c'étoit une quérelle d'Allemand que je vous faiſois, pour me vanger de ce que j'ai crain & ſoufert en vous atendant : mais j'en ſuis plus que dédommagée par le plaiſir de vous revoir après dix-ſept jours, & de vous trouver encore tendre & ſincére : raſſurez-vous, je n'ai point de mal ? & quand vous m'auriez tuée, vous ne m'en auriez pas fait un fort grand, puis que ſans vous la vie m'eſt à charge, & que j'aurois été charmée, ne pouvant pas la paſſer avec vous, de la perdre de votre main ſans que je puſſe en acuſer votre

cœur. Ah ! Madame, interrompit le *Chevalier*, ma main ne s'en seroit pas tenuë là, & j'aurois bien-tôt couru après vous à l'autre monde. Il me dît encore cent choses les plus tendres du monde là-dessus, & me conta comme il lui avoit été impossible de s'échaper de ceux qui l'observoient ; le peu d'espérance qu'il avoit euë de me trouver encore là ; & enfin après m'y avoir cherchée inutilement, la pensée qu'il avoit euë, que j'étois un voleur de bois. Je ne pûs m'empêcher de rire de la peur que je lui avois faite ; & il ne pouvoit assez admirer mon courage. Cependant comme le terrain n'étoit pas fort propre à une plus longue conversation, & qu'il étoit trop tard pour retourner au Château, il me proposa d'aler dans une méchante Chaumiére qui n'étoit qu'à quelques pas, & qui étoit occupée

pée par des gens qui n'avoient garde de nous connoître. Nous leur fimes croire que nous étions des Voiageurs que la nuit avoit surpris en chemin. Ils ne nous en demanderent pas davantage, quoi que nous n'euſſions pas trop l'air de gens qui vont à pié; & moiennant quelque petite gratification, nous donnérent de la chandelle & des siéges. Nons continuâmes notre converſation : mais comme nous étions ſur la fin du Printems, où les nuits ne ſont pas longues, les aproches de l'Aurore nous obligérent bien-tôt à nous ſéparer. Ce ne fut qu'après nous être jurez une amité éternelle, & après avoir pris des meſures pour nous en renouveller de tems en tems les aſſurances. Le *Chevalier* me dît qu'il n'iroit point en Campagne, parce que ſon Régiment avoit beaucoup ſoufert la précédente, & qu'on

lui vouloit donner le tems de se rétablir, en lui faisant passer l'Eté dans le Païs. Je fus très aise de le voir éloigné des occasions périlleuses, & très aise aussi de ne pouvoir pas me reprocher que ce fût à ma considération qu'il s'éloignât de celles d'aquérir de la gloire : ainsi le plaisir que je me faisois de le voir, étoit un plaisir pur, puis qu'il ne m'en coûtoit aucuns scrupules que ceux que je me faisois de ma foiblesse : mais j'étoit si fort ocupée de ma passion, que je ne me donnois pas le tems de la condamner. Enfin nous nous quitâmes de peur que le jour ne nous surprît ensemble. Je regagnai le Parc & le Jardin sans rencontrer personne, & je remontai dans ma chambre par le même endroit d'où j'en étois décenduë la veille ; si-bien que cette partie n'a jamais été sûë de personne. Vous êtes bien-heu-

reuse,

reuſe, interrompit la *Comteſſe*; car le Public ne vous rendroit pas la juſtice que je vous rends là-deſſus & n'en jugeroit aſſurément pas ſi favorablement : je vous aſſure que j'ai tremblé pour vous pendant le recit que vous venez de me faire, & que je ne ſuis pas ſurpriſe ſi tant d'Auteurs anciens & modernes nous ont parlé de l'Amour comme d'un ennemi contre lequel il faut toûjours être en garde, puis qu'il eſt capable de renverſer la raiſon, & de faire faire tant de folies aux perſonnes le plus ſages. Mais alons, continuez, dit-elle, en voiant que *My Lady* paroiſſoit confuſe ; n'aiez point de honte ; parlez-moi comme à votre Confeſſeur, je vous promets autant d'indulgence ? Eh bien ! répondit *My Lady*, il faut vous ſatisfaire, & puis que vous tenez la place de mon Confeſſeur, je regarde l'ordre que vous me

donnez d'achever le recit de mes foibleſſes, comme une pénitence que vous m'impoſez. Je rentrai donc dans ma chambre, où après m'être miſe ſans bruit dans mon lit, j'apellai mes gens, qui n'étoient pas encore éveillez, & je me fis aporter du Thé, après quoi je jugeai à propos de continuër ma migraine: pour avoir le tems de me repoſer, & ſur ce prétexte je fis encore refermer ma chambre, où je reſtai une partie de la journée. Je n'en donnai guére au ſommeil, & tout ſe paſſa en réfléxions: tantôt je craignois que l'eſquipée que je venois de faire ne fût ſûë, & je me repentoit de l'avoir faite; un moment après j'étois fâchée de n'être pas à recommencer; & toûjours l'abſence du *Chevalier* étoit le plus grand de mes maux. Je fus quelque tems ſans avoir de ſes nouvelles: mais enfin je le vis; & après quel-

quelques entrevûës, comme celle dont je viens de parler, il convint qu'il valoit encore mieux nous voir chez moi, à condition de n'y recevoir perſonne, & de ne s'en fier qu'à mon domeſtique, dont je pris ſoin de m'aſſurer. Il prenoit ſon tems pour entrer ſans qu'on s'en aperçût, & il ſortoit avec les mêmes précautions. Dès qu'il étoit au logis, la porte en étoit fermée à toute ſorte de perſonnes. On diſoit tantôt que j'étois alée promener dans la Forêt: d'autres fois que j'étois malade, & preſque toûjours que j'étois dans quelque Couvent: ſi-bien que le peu d'Amis que ma mauvaiſe fortune m'avoit laiſſez, laſſez de me venir chercher inutilement, ſe rebutérent. Enfin le *Chevalier* paroiſſoit très reconnoiſſant de ce ſacrifice qui ne me coûtoit pourtant pas beaucoup, puis qu'il n'y avoit que

lui qui me tint au cœur. Il me souvient qu'un jour qu'il entendit que mes gens renvoioient la Femme d'un Colonel & deux jeunes Seigneurs très jolis qui venoient pour passer l'après-midi avec moi, il me dit : en vérité, ma Chére, vous êtes bien bonne de vous enterrer toute vivante pour moi, & je me fais un scrupule d'être cause que vous renoncez à toute sorte de plaisirs ! Ah ! lui dis-je sans hésiter, je n'en puis trouver qu'avec vous, & vous êtes tout le monde pour moi ! Il me remercia dans les termes du monde les plus touchans, & me témoigna que ses sentimens étoient très conformes aux miens. Ainsi contens l'un de l'autre, & comptant tout le reste pour rien, nous mettions tout notre bonheur à nous voir, & tous nos soins à cacher notre commerce pour cela. Le *Chevalier* aloit régulièrement faire

sa

sa Cour au lever & au dîner du Roi ; après quoi, comme on ne l'observoit plus si fort, il lui étoit aisé de disparoître, sans qu'on se défiât qu'il vint chez moi. Les uns croioient qu'il aloit tous les jours à *Paris*, & qu'il y avoit même des intrigues : les autres le croioient occupé à étudier les Mathématiques ; & c'étoit ce qu'il tâchoit de persuader à ceux que son Père avoit prié de veiller sur sa conduite. Enfin personne ne se doutoit de la vérité. Cependant nous passions tranquilement nos après-midi, tantôt à lire des ouvrages d'esprit, ou à raisonner sur ce que nous avions lû. Comme le *Chevalier* étoit persuadé que le commerce des Femmes sert beaucoup à former un jeune Homme, & qu'il étoit fort prévenu en ma faveur, il croioit trouver en moi l'agréable & l'utile, & il me prioit toûjours de

vouloir bien travailler à lui polir l'esprit. Oh ! pour cela, interrompit la *Comtesse*, il ne pouvoit pas mieux tomber, & pour peu de disposition qu'il ait euë, je ne doute point que vous n'en aïez déja fait un fort joli Homme : vous savez parfaitement bien la Langue Françoise, la belle manière de s'énoncer, & tout ce qu'on apelle termes de cabale, que les Maîtres ne sauroient montrer, & qu'on aprend par l'usage du beau monde. Je ne conviens pas, Madame, répondit *My Lady*, de tout ce que vous venez de dire à mon avantage : mais comme il ne manquoit au *Chevalier* qu'un peu d'usage du monde, & du monde François, & que je suis peut-être un peu plus Francisée que bien des Femmes de notre Païs, puis que j'ai été élevée en *France*, j'ose me flater qu'il n'a rien perdu avec moi de ce côté-là.

Tou-

Toute ſon ambition étoit de pouvoir bien écrire, il avoit même de la diſpoſition à cela, il y avoit de jolies penſées dans ſes Lettres; & en corrigeant quelques phraſes, & ſuprimant quelques répétitions, on pouvoit les rendre très bonnes; car il ne péchoit pas par l'eſprit; mais parle peu d'uſage qu'il avoit de la Langue Françoiſe, ce qui l'empêchoit de ſe ſervir quelque fois de bonnes expreſſions, & de les placer à propos. Il étoit fort aiſé de corriger cela, & pour y parvenir ſans faire la Pédente, je l'engageois à m'écrire tous les jours : car il n'y a rien, ſelon moi, qui donne tant de facilité que l'uſage. Je lui répondois ſur le champ, & je lui faiſois remarquer les endroits où il auroit pû donner un autre tour à ſes penſées. Je voudrois bien, dit la *Comteſſe*, voir quelques-unes de ſes Let-

tres que vous vous écriviez ? Je pourrai un autre jour vous en montrer du *Chevalier*, répondit *My Lady*; mais pour des miennes, je n'en garde jamais de copies. Il me souvient pourtant d'un Billet que je lui écrivis dans le commencement de notre intelligence : car il me l'a redit tant de fois, qu'il ne m'a pas été possible de l'oublier. Je croi vous avoir déja dit, Madame, que le *Chevalier* me fit voir quelque tems après tous nos troubles, le brouillon de cette fatale Lettre qui les avoit causez, & qu'il m'avoit écrite à *Fontainebleau* : comme elle n'étoit jamais venuë jusques à moi, je n'avois eu garde d'y répondre; & le *Chevalier* qui ne vouloit rien perdre, voulut absolument que je le fisse, & m'apôrta son brouillon à ces conditions. J'y répondis donc en sa présence, à peu près en ces termes.

Vô-

Vôtre Lettre, Monsieur, *est la plus jolie du monde, & m'auroit fait un vrai plaisir si je l'avois reçûë dans son tems! Les sentimens que vous m'y témoignez me seroient très agréables si je pouvois conter qu'ils fussent sincéres: mais outre que je ne trouve pas chez moi de quoi les inspirer, il me semble que vous les exprimez trop bien. Il en est qu'on peut mieux sentir que définir; & voilà le cas où je me trouve. Ne vous atendez donc pas à trouver de l'esprit dans ce Billet, c'est mon cœur qui le dicte, & mon cœur n'a que de la tendresse.*

Voil un fort joli Billet, dît la *Comtesse*: le stile en est tendre & aisé, & je ne suis pas surprise que le *Chevalier* en ait été si content: mais voions la suite. Eh bien, Madame, continua *My Lady*, cette vie douce & unie dura quelque tems:

nous alions même de tems en tems *incognito* à *Paris* lors que les Comédiens jouoient quelque piéce qui étoit de notre goût ; & il me ſouvient, à propos de cela, d'un Billet que j'écrivois ſur ce ſujet au *Chevalier*, un jour que nous avions fait partie d'aller voir *Sertorius* : & comme le *Chevalier* avoit manqué de me voir la veille, je commençai ce Billet par un petit reproche. Voici à peu près en quels termes il étoit conçû.

Vous tenez ſi mal vos rendez-vous, Monſieur, que de peur de vous voir manquer à celui que Sertorius *vous à donné, je croi être obligée de vous avertir, que c'eſt pour tantôt que cet illuſtre Romain vous a fait demander audience. Il veut vous conter ſon Hiſtoire ; & je ne doute point que vous ne l'écoutiez avec plaiſir, puis que c'eſt le grand* Corneille *qui doit lui ſervir*

vir de truchement. Il vous parlera de Guerre & d'Amour, qui sont les passions les plus naturelles aux Héros : & de peur que vous ne fussiez trop atendri par les malheurs & la triste fin de celui ci, on a eu soin, pour essuyer vos larmes, de vous prier ensuite aux nôces de Madame Loricar ; *& je suis sûre que le Charivari qu'on y doit faire, ne manquera pas de vous réjouïr. Je vos atens chez moi avec du Thé, pour vous conduire dans le lieu où se doit passer la Scéne, & je me fais un vrai plaisir de pouvoir vous en procurer : soiez-en, s'il vous plaît, bien persuadé, & que je ne puis jamais en goûter à moins que je ne les partage avec vous.*

A ce que je voi, interrompit la *Comtesse*, c'étoit vous qui donniez la Comédie ce jour-là au *Chevalier*, & le Charivari étoit la petite Piéce. Mais comment fai-

faisiez-vous pour éviter d'être vûs ensemble dans un lieu si public ? C'est-là ce qui m'embarrasse un peu, du reste je trouve votre Billet fort ingénieux, & je m'imagine que le *Chevalier* ne se fit pas long tems atendre : il courut dans le moment chez moi . continua *My Lady*. Mais pour répondre à vos objections, je vous dirai premiérement que je donnois la Comédie au *Chevalier*, sans qu'il m'en coûtât rien & sans risque : car la *Chamelle* qui m'avoit quelqu'obligation, me faisoit garder une Loge toute les fois que je la lui demandois, & elle avoit soin d'y faire mettre une grille ; ainsi personne ne pouvoit nous voir : nous avions la précaution d'arriver toûjours en Fiacre & d'assez bonne heure pour que personne ne fut encore à la porte : on nous aportoit du Caffé dans la Loge : la *Chamelle* venoit y en

en prendre avec nous. Je n'avois rien à craindre de ſa part; & cela nous amuſoit juſques à ce qu'on commençât la Piéce. Ainſi, Madame, le péril étoit moindre que vous ne penſez : nous retournions en ſuite à *St. Germain* en faiſant nos réfléxions ſur ce que nous avions vû : ſouvent même nous nous en apliquions quelque choſe ; & peut-être que ſi l'on avoit écouté nos converſations, on ne les auroit pas toûjours condamnées : mais enfin la fortune jalouſe de notre bonne intelligence nous ſuſcita un nouvel orage pire que tous les autres, & qui n'eſt pas encore apaiſé ; ce fut la Paix générale, qui troubla la notre en ramenant à la Cour un ancien Ami du *Chevalier* ; on l'apelloit *Maſter Drunk*. C'étoit un grand Garçon bien fait, ſans être beau, il avoit trois ou quatre ans plus que le *Chevalier*. Et quoi qu'il

ne

ne fût pas de si bonne Maison que lui, comme il avoit beaucoup d'esprit & qu'il avoit vû le monde, il avoit pris les maniéres nobles, & le *Chevalier* avoit beaucoup d'égards pour lui: il m'en avoit souvent parlé, & j'avois connu que l'absence de cet Ami lui faisoit de la peine: de sorte que je le félicirai dès que je sûs qu'il devoit revenir je le priai de le mettre dans notre Secret & de nos petites Parties. Le *Chevalier* me remercia tendrement de la bonté que j'avois pour les Personnes qu'il aimoit: & apres m'avoir dit qu'il y avoit peut-être de l'imprudence à lui de me présenter un homme capable de l'éfacer, il me promit pourtant, comptant sur mon cœur, de l'amener chez moi, dès qu'il seroit arrivé. Je lui en demandois tous les jours des nouvelles; & enfin lors que je sûs que les Mousquetairus étoient

étoient de retour à *Paris*, je priai le *Chevalier* d'y aller chercher ſon Ami qui eſt depuis quelques années dans la ſeconde Compagnie. Le *Chevalier* y fut : mais au lieu de les voir arriver enſemble, comme je m'y étois atenduë, je reçûs le lendemain un Billet du *Chevalier* qui me marquoit qu'il n'avoit pû refuſer quelques jours aux empreſſemens d'un Ami : que *Maſter Drunk* étoit trop fatigué de ſon Voiage pour pouvoir paroître encore à *St. Germain* : qu'il l'avoit prié de reſter avec lui, & qu'il me croioit trop bonne pour condamner ſa complaiſance. Tout ce beau diſcours ne me plût point ; je n'en augurai même rien de bon : je répondis au *Chevalier*, qu'il étoit ſon Maître ; que je n'avois jamais prétendu le contraindre ; que je lui ſouhaitois beaucoup de plaiſir à *Paris* ; & que bien loin

loin de condamner les empreſſemens qu'il avoit pour ſon Ami, j'étois réſoluë, pour ne les point troubler, de faire taire ceux que j'avois pour ſon retour, & que je lui promettois de ne lui en pas parler davantage. En éfet, je lui tins parole, je ne lui écrivis plus; & trois jours après je le vis entrer ſeul dans ma chambre. Je lui demandai des nouvelles de ſon Ami, & pourquoi il ne l'avoit pas amené? J'ai craint, me répondit-il, que vous ne le trouvaſſiez plus à votre gré que moi, & je ne ſai, ajoûta-t-il, ſi ma crainte n'eſt point trop bien fondée: car je vois que vous me demandez de ſes nouvelles avant que je puiſſe vous donner des miennes; & ſans me donner le tems de vous parler de tout ce que j'ai ſoufert pendant que j'ai été éloigné de vous. Vous faites le mauvais railleur, Monſieur

ſieur le *Chevalier*, dis-je alors, vous ſavez bien qu'il n'eſt perſonne au monde qui puiſſe vous faire du tort dans mon eſprit : je ſouhaite que cet Ami que vous faites ſemblant de craindre m'en faſſe auſſi peu chez vous, & je ne ſai ſi ma crainte n'eſt pas mieux fondée que la votre : pour les maux dont vous me parlez, comme ils étoient volontaires, je ne m'aviſerai pas d'y compâtir : ſi mon abſence les avoit cauſez vous aviez de quoi les faire ceſſer en revenant auprès de moi ; & je ne crois pas que *Maſter Drunk* eût uſé de violence pour vous retenir. Mais à quoi bon tout ce diſcours ! Ne ſavez-vous pas que je préfére votre plaiſir au mien ? Sur ce pié-là vous auriez fort mal fait de quiter ceux que vous trouviez à *Paris* pour venir m'en procurer à *St. Germain*. Vous êtes bien généreuſe, Madame, dit le *Chevalier* ;

& des sentimens si desintéressez ressemblent fort à l'indifférence. Dites plûtôt, répondis-je, que vous y trouvez une délicatesse dont vous ne seriez pas capable : mais il y a long tems que je sai que votre cœur est diférent du mien. Ah ! Madame, dît alors le *Chevalier*, plût au Ciel que tout le monde connût votre cœur comme je le connois, & lui rendît la même justice ! Eh ! pourquoi cela ? repliquai-je, mon cœur n'est fait que pour vous : est-il nécessaire que tout le monde connoisse votre bien ? Et n'êtes-vous pas trop heureux de ce qu'on vous le laissé posséder en repos ? Vous avez raison, me dît-il, si mon bonheur étoit connu, il me feroit trop de jaloux. Après cela il me fit cent contes pour égaïer la conversation : mais au travers de sa belle humeur, je ne laissai pas de trouver du changement

gement en lui. Il rêvoit de tems en tems, & il soûpiroit : il lui échapa même de me dire, que la Paix s'étoit faite fort mal à propos pour lui, puis qu'elle mettoit des bornes à son avancement. Oui, lui dis-je ; mais songez que cette Paix vous donne le moien de rester sans honte auprès de moi. Cela est vrai, dît-il, mais la Guerre m'auroit donné celui de me rendre plus digne de vous ; & pour la honte, s'il y en avoit à rester près de vous, la Paix ne m'en garantiroit pas, puis que je puis aler chercher à aquérir de la gloire ailleurs : j'en pourrois trouver les ocasions en *Hongrie* ; & si l'Amour me permettoit d'écouter mon devoir... Ah ! m'écriai-je, où en serons-nous si nous consultons le devoir ! Et là-dessus je lui chantai,

Quand il me laisse seule ici,

Le

Le Volage me fait entendre,
Que son devoir l'ordonne ainsi,
Ah ! quand il vint m'offrir un cœur fidéle & tendre,
Aurois-je dû le recevoir
Si j'eusse écouté mon devoir.

Le Chevalier ne répondit rien; mais un moment après il chanta d'un air distrait,

Un trop fâcheux devoir veut que je me délivre
Des liens d'un Amour que je trouve si doux;
Devoir, Amour, hélas! acordez-vous,
Ou me faites cesser de vivre.

Il répéta trois où quatre fois ces deux derniers Vers.

Devoir, Amour, hélas ! acordez-vous,
Ou me faites cesser de vivre.

Après

Après quoi tirant sa montre, il me dît ; il faut que je vous quite ; car mon Ami m'a demandé la moitié de mon lit ; & comme il est indisposé, il a tout l'air de se retirer de bonne heure. Allez, dis-je, suivez votre devoir, je consentirai toûjours que vous me quitiez pour lui ; mais à condition que vous saurez premièrement en quoi il consiste. Je n'ai jusques ici connu, me dît-il, que celui que l'Amour m'impose, & si la gloire m'en montre un autre, & que je ne puisse pas les acorder, je n'ai plus qu'à cesser de vivre. Là-dessus il sortit & me laissa de quoi faire bien des réfléxîons. Quoi ! disois-je en moi-même, je pouvois bien me réjoüir du retour de cet Ami qui venoit pour traverser le repos de mes jours ! car je vois bien que c'est lui qui a changé l'esprit du *Chevalier*, en lui mettant dans la

tête les idées d'un devoir chimérique ! Que lui ai-je fait à ce malheureux ? Si nous étions dans un tems de guerre, & que le *Chevalier* négligeât son véritable devoir pour rester auprès de moi, je lui pardonnerois : mais à quoi bon lui inspirer de faire plus qu'il ne doit, & plus que son Père ne lui en demande ! Que craint-il ? Le *Chevalier* pouvoit-il tomber en meilleures mains ? Lui ai-je jamais causé quelqu'affaire ? Lui ai-je inspiré de mauvais sentimens ? Lui ai-je causé de la dépense ? Et enfin a-t-il perdu quelque chose à mon commerce ? Non sans doute : & si cet indigne Ami vouloit l'avouër, je suis sûre que je trouve bien changé à son avantage. Je passai un partie de la nuit à pester contre lui ; & le lendemain lors que le *Chevalier* entra, je lui demandai s'il se croioit assez fort pour continuër de me voir après les

beaux

beaux projets qu'on lui avoit fait faire? Quel projets, dit-il, croiez-vous que je faſſe? Celui, dis-je, de me quiter, d'oublier tout ce que vous me devez, vos ſermens; & cela pour ſuivre les ſentimens d'un homme qui par toutes ſortes de raiſons devroit ſe conformer aux votres; & qui, quoi que votre inférieur à tous égards, veut aſpirer au droit de vous gouverner, & cela ſans doute dans des vûës baſſes & conformes à ſa naiſſance: éxaminez ces motifs, & vous conviendrez avec moi qu'il a ſon intérêt là dedans: il craint que je ne balance le pouvoir qu'il veut uſurper ſur votre eſprit; d'ailleurs il s'imagine que ſi vous alliez chercher la Guerre en *Hongrie*, ou ailleurs, vous y auriez ſans doute de l'Emploi, & vous pourriéz lui en procurer; & voilà le but & à quoi tendent toutes ces exhortations! N'allez

pas me dire, continuai je, qu'il n'eſt pas vrai qu'il vous en ait fait : épargnez-vous la peine que la néceſſité de déguiſer la vérité fait à un honnête homme, puis que vous perdriez auſſi bien le fruit de ce déguiſement : je vous trouvai hier tout changé, & vous m'en dites aſſez pour m'en laiſſer deviner encore davantage. Hé bien ! Madame, me répondit-il, il eſt vrai, quand je ſerois capable de me déguiſer, ce ne ſeroit pas avec vous. Il eſt vrai, que mon Ami m'a dit des choſes capables d'ébranler une conſtance qui ne ſeroit pas à toute épreuve comme la mienne : il m'a fait voir les choſes d'un autre œil que je ne les avois enviſagées juſques ici ; car lors que profitant de la permiſſion que vous m'en aviez donnée, je lui fis confidence de mon bonheur, que je lui contai avec des tranſports de joie,

la

la bonté que vous avez d'accepter les hommages de mon cœur, & de me flater de la douce penſé d'avoir un peu de part au votre : Ah ! mon cher, me dit-il, de quoi vous réjouïſſez-vous ? Si vous aviez autant d'expérience que j'en ai, & ſi vous connoiſſiez bien les femmes, vous regarderiez cet atachement dont vous vous glorifiez, comme le plus grand malheur qui pouvoit vous arriver ; & ſi vous ne m'en croiez pas, liſez les Hiſtoires ſaintes & profanes, tous les Auteurs anciens & modernes, & vous verrez après cela, que depuis *Eve*, qui perdit le genre humain, ſont toûjours été les Femmes qui ont cauſé la ruine des plus grands Hommes. Qui eſt-ce qui a renverſé la fortune de *Marc Antoine*, ſi ce n'eſt *Cléopatre* ? Et là-deſſus il en alloit nommer une infinité d'autres,

lors que je l'interrompis pour lui dire : je conviens avec vous qu'il y a eu des Femmes pernicieuſes ; mais vous devez convenir auſſi qu'il y en a eu de raiſonnables : plus elles ſont rares, & plus on doit s'eſtimer heureux lors qu'on les trouve ; & voilà le cas où je ſuis : j'aime une Femme d'eſprit connuë pour telle ; & quand vous pourriez en douter, le changement que je me flate que vous trouvez en moi, ſufiroit pour vous en convaincre. Car enfin, quoi que je n'aie pas profité autant que je l'aurois dû auprès d'elle, il eſt pourtant ſûr qu'on ne me reconnoît plus, & je ne me reconnois pas moi-même. Tant pis ! me repliqua-t-il bruſquement, une Femme d'eſprit eſt bien plus dangereuſe qu'une autre ; & je craindrois bien moins pour vous ſi *My Lady* avoit un plus petit génie. Après cela,

Ma-

Madame, il tira de ſa poche un Livre qu'il avoit lû pendant ſon voiage, intitulé, *Mémoires de la Vie du Comte de Rediges*, par *St. Evremont*, il me pria de le lire : & je ne pûs le lui refuſer. Ce Livre n'eſt autre choſe qu'une Satire outrée contre les Femmes ; & s'il n'a pas été fait à plaiſir, ce pauvre Comte a eu le malheur de tomber ſouvent en mauvaiſes mains : *Maſter Drunk* m'a retenu à *Paris* pour faire cette belle lecture, à laquelle il joignoit ces annotations : & enfin il conclut par me dire, qu'il aprouvoit fort les ſentimens de reconnoiſſance que j'avois pour vous ; qu'il m'exhortoit même à les conſerver & à chercher les ocaſions de vous les faire connoitre ; mais qu'il m'exhortoit en même tems à rompre commerce avec vous. *My Lady*, me diſoit-il, vous a poli l'eſprit, j'en conviens : mais

malgré votre modeſtie, je vous dirai que vous avez aſſez profité auprès d'elle pour n'avoir plus beſoin de ſon ſecours : elle n'a plus de bien à vous faire, & elle peut vous faire beaucoup de mal : car enfin quand elle n'auroit aucun deſſein de le faire, comme celles dont il eſt parlé dans ce Livre, n'eſt-ce pas un aſſez grand malheur pour vous de borner votre fortune au bonheur de lui plaire, dans un âge où vous dévriez aler au bout du monde pour chercher à aquérir de la gloire. Après cela que ſavez-vous ce qui peut arriver ? Plus vous êtes aimé, plus vous devez craindre : ſi un jour elle trouve du refroidiſſement en vous, elle vous ſacrifiera à ſa vangeance, ou à ſon changement : ſi le défaut vient de ſon côté, croiez-moi, le cœur des Femmes ne ſe découvre que dans les ocaſions. Ah, mon Dieu !

Dieu ! lui dis-je, que vous connoissez mal celui de la personne dont vous parlez ! Toûjours desintéressée, je l'ai vûë me donner des conseils opposez à sa propre satisfaction : elle ne m'a jamais inspiré que de bons sentimens : elle m'a garanti de mille afaires que le sang Anglois m'auroit sans doute atirées, si sa prudence n'avoit réprimé l'impétuosité de mes mouvemens, & si mon assiduité auprès d'elle ne m'avoit éloigné des Académies de jeu où naissent ordinairement les ocasions de quérelles entre les jeunes gens desœuvrez. Enfin vous convenez qu'elle m'a fait du bien ; & parce, dites-vous, qu'elle ne m'en sauroit plus faire, je dois la laisser là : en bonne foi cela est-il généreux ? Et pouvez-vous me donner un pareil conseil ? Oui, dit *Master Drunk*, je vous le donne ; mais je ne vous dis

pas de la quiter tout-à-fait, je voudrois seulement que vos visites fussent moins fréquentes; qu'insensiblement vous travaillassiez à vous en détacher, & que pour en venir entiérement à bout, vous prissiez le parti de voiager; car le repos est toûjours honteux aux personnes de votre âge; & comme on ne peut pas tout d'un coup changer son train de vie, il faut, pour vous desacoûtumer de voir aussi souvent *My Lady*, faire de tems en tems des parties avec vos Amis; cela vous servira même d'excuse auprès d'elle: quand elle vous reprochera votre négligence sur son chapitre, vous lui direz, que vos Amis vous ont retenu; qu'aujourd'hui l'un vous a donné à dîner; que demain vous devez donner à souper à un autre: & enfin vous lui ferez entendre la nécessité où vous êtes de vous éloigner.

Si

Si elle eſt raiſonnable, elle y conſentira; & ſi elle ne l'eſt pas, elle ne mérite pas que vous donniez vos plus beaux jours à ſon ſervice. Juſques là, Madame, dit *My-Lady* à la *Comteſſe*, j'avois écouté le *Chevalier* ſans l'interrompre; mais alors je n'y pûs plus tenir : voila, lui dis-je, Monſieur, un fort beau diſcours! Mais dites-moi de grace, que réſolvez-vous là-deſſus? Ce que je réſous, Madame, me répondit-il, de vous aimer toute ma vie; puis-je prendre un autre parti? Vous promettez plus que vous ne pouvez tenir, repliquai-je : mais parlons raiſonnablement : j'ai toûjours ouï dire que dans toutes les afaires de la vie il faut diſtinguer les tems, les lieux & les perſonnes; & ſi vous trouvez que *Maſter Drunk* ait ſuivi cette régle, je ſerai la premiére à vous conſeiller de ſuivre ſes avis : il s'agit donc d'é-

xaminer la choſe. Pour ce qui eſt de l'éxamen de la perſonne, comme vous me connoiſſez mieux que lui, c'eſt à vous à juger ſi je ſuis capable de vous atirer du chagrin : enterrée toute vivante pour l'amour de vous, je ne ſaurois vous donner de rivaux, quand mon peu de mérite ne ſufiroit pas pour vous garantir de ce malheur, qui eſt ordinairement la ſource de ceux qui arrivent aux perſonnes comme vous, & qui peuvent déranger leur fortune : je ne ſuis pas femme non plus à faire trophée de votre conquête, j'ai trop d'intérêts à la cacher ; mon ambition, ni mon avarice ne vous feront jamais courir aucun riſque ; je borne l'une au plaiſir de vous voir, & vous ſavez que je n'ai jamais connu l'autre : après cela je ne crois pas que vous puiſſiez me confondre avec les *Cléopatres*, on les *Brunehaut*, ni

ni que vous me deviez faire porter la peine de leurs fautes : pour les tems & les lieux, faites, s'il vous plaît réfléxion que vous êtes à *St. Germain*, dans un tems de Paix. Il semble à entendre parler votre Ami, que toute l'Europe soit en feu & qu'il ait été envoié pour vous arracher, comme autre fois *Renaud*, du Palais de quelqu'*Armide*. Dites-moi un peu ce que vous pouvez faire à présent, que ce que font une infinité de jeunes Anglois, qui est de faire votre Cour le matin au Roi & à la Reine, de suivre le Prince à la Chasse & à la promenade, avec cette diférence, qu'au lieu de vous aler souler, après cela de fréquenter les Brelands, & même quelque chose de pis, comme la plûpart de ces Messieurs, vous venez auprès d'une bonne Amie passer les après midi à lire de bons Livres, à

parler de mille choſes propres à amuſer & à inſtruire en même tems ; auprès d'une Femme à laquelle vous pouvez parler à cœur ouvert, à qui vos intérêts ſont mille fois plus chers que les ſiens propres ; & auprès d'une Femme enfin qui pour ſoûtenir le caractére de Femme raiſonnable, que vôtre Ami cherche à lui donner, conſentira toûjours que vous la quittiez lors que vous aurez quelque choſe de meilleur à faire, quand même votre éloignement dévroit lui coûter la vie. En vérité votre Ami ſent un peu ſon *Don Quichote*. A quoi bon exciter, comme il fait, votre humeur guerriére ? Veut-il vous faire combatre des moulins à vent, ou aller chercher la Guerre chez le grand *Archipanpan* ? Le Païs de votre naiſſance & celui où vous vivez, ſont préſentement en paix ; vous êtes

au-

auprès de votre Roi, que veut-il que vous alliez faire en *Hongrie ?* Et que pourroit vous valoir ce que vous feriez dans ce Païs-là ? Vous devez votre sang à votre Roi & à votre Patrie ; mais non pas à des Peuples que vous ne connoissez pas. Quoi ! la demangeaison de se batre est-elle si grande, que, s'il n'y avoit point de Guerre ailleurs que chez les *Topinanbours*, ou les *Antropofages*, vous dûssiez y aller plûtôt que de vivre en repos ? Est-ce pour fuir la personne du monde qui vous aime le plus, & peut-être une de celles que vous avez le plus de plaisir à voir ? Croiez-moi, la vertu a des loix bien austéres, mais non pas barbares ; & je n'ai jamais ouï dire qu'on fût obligé de renoncer aux douceurs de la vie, pour le plaisir seulement de se faire enrager. Encore un coup, votre Ami se re-

regarde ici comme un de ces *Chevaliers* qui alloit chercher *Renaud*, & il croit vous arracher aux enchantemens d'*Armide*; en quoi vous m'avoûrez qu'il n'a point obſervé les tems, les lieux, ni les perſonnes, ce qui ſufit pour renverſer ſon raiſonnement, quand je ne pourrois pas encore y opoſer une infinité d'autres raiſons. Celles que vous avez aléguées ſont plus que ſufiſantes, ma chére *Lady*, dît alors le *Chevalier*, & mon cœur m'en fournit encore de bien plus fortes: mon Ami eſt un viſionnaire, avec lequel je romprai dès aujourd'hui ſi vous me l'ordonnez? Non, lui dis-je, je veux vous faire connoître combien mes ſentimens ſont diférens des ſiens: voyez-le, écoutez ce qu'il vous dira, & ſuivez après cela les mouvemens de votre cœur; je vous promets même, pour pouſſer la gé-

générosité plus loin, tous les services qui dépendront de moi pour cet Ami : quoi que j'aie beaucoup négligé les miens, j'en pourrai trouver encore dans le besoin, & je les emploierai avec plaisir pour lui dans le tems qu'il travaille à troubler tout le repos de ma vie. De pareils sentimens, ajoûtai-je, pourroient peut-être avoir leur prix auprès de quelqu'autre personne : mais enfin il me suffit que vous les connoissiez. Le *Chevalier* m'en parut fort pénétré, & me quita dans le dessein de combatre tout ce que *Master Drunk* lui avoit dit. Il le fit en éfet, & se servit d'une partie des raisons que j'avois aléguées. Il entre du *My Lady* là dedans, lui dît d'abord son Ami, en l'interrompant, & je vois bien que vous avez consultez votre Oracle ; je vois même que cette Dame a un grand pouvoir sûr votre esprit,

&

& c'eſt ce qu'un honnête Homme doit toûjours éviter. Car enfin, comment pourra-t-on compter ſur vous quand on ſçaura qu'un autre vous gouverne ? Après cela perſiſtant dans ſon deſſein, il l'engagea dans des parties de table, où il lui fit renouveller connoiſſance avec de jeunes Anglois qui ne reſpiroient que la joie, & pendant trois mois le *Chevalier* fut preſque toûjours en débauche. Il me voioit pourtant ; mais non pas avec la même aſſiduité : car ſes Amis ne le quitoient jamais. Quand il étoit auprès de moi il me demandoit mille pardons, maudiſſoit la diſſipation dans laquelle on le faiſoit donner, & m'ofroit toûjours de tout quiter pour moi. Non, lui diſois-je, il eſt bon de tâter de tout dans la vie ; & quand vous aurez éprouvé les plaiſirs de celle qu'on vous fait faire préſentement,

ment, vous pourrez du moins vous déterminer avec connoissance de cause, & savoir si vous la devez préférer à la douceur du repos; vous verrez aussi ce qui conviendra mieux à votre santé, & vous m'en direz des nouvelles. Le *Chevalier* avoit fait ce qu'il avoit pû pour obliger son Ami à venir chez moi; mais il n'y avoit pas eu moien; je craindrois, lui disoit *Master Drunk*, au lieu de vous guérir, que je pourrois bien gagner votre mal; & ce n'est que par la fuite que l'on peut parer contre les Femmes. Cependant je fus surprise un jour que j'avois fait dessein d'aller voir représenter *Berennice*, que le *Chevalier* me vint prier de permettre qu'il menât *Master Drunk* dans la Loge grillée. J'y consentis de tout mon cœur; je fus seule à la Comédie, & un moment après je vis entrer ces deux Messieurs.

J'eus

J'eus le chagrin de voir que *Maſter Drunk* avoit la phiſionomie fine & ſpirituelle, l'air fort aiſé & fort gracieux ; car je m'en étois forme une idée affreuſe, & la haine que j'avois pour lui faiſoit que je le croiois un pédant réverbératif. Il me parla fort pertinemment ſur la Tragédie ; & lors que je lui demandai comment il trouvoit *Berennice ?* Je trouve, Madame, me dit-il, qu'il y a trop à recoudre à cette Piéce-là, car il y a bien des déchirures. Je compris qu'il faiſoit alluſion à ce que *Titus* ſe plaint ſouvent qu'on le déchire ; & je trouvai cette maniére de critiquer aſſez plaiſante. Après la Piéce il me pria de permettre qu'il eût l'honneur de me ramener avec le *Chevalier* : il parut même fort content de moi : & lors qu'ils m'eurent reconduite, il dit au *Chevalier* mille choſes avantageuſes ſur mon

mon chapitre ; mais cependant perſiſtant toujours à dire qu'il ne faloit point avoir d'attachement particulier ;. qu'un galant Homme devoit avoir de l'honnêteté pour toutes les Femmes, & conſerver plus que toutes choſes au monde ſa liberté, puis qu'il n'y avoit rien de ſi honteux que d'être gouverné par une Femme, dût-elle être auſſi ſage & auſſi habile que *Minerve*. Le lendemain ils vinrent me voir enſemble : je les régalai de mon mieux en Liqueurs, & je tâchai, par toute ſorte d'honnêtetez, d'obliger ce malheureux à changer de ſentimens. Mais, Madame, cela ne m'a pas été poſſible : Je lui ai même rendu de bons ofices : il en a paru fort reconnoiſſant ; & lors qu'après avoir fait un peu plus de connoiſſance avec lui, je lui demandai ce qu'il croioit que le *Chevalier* pouvoit perdre chez moi?

moi ? Il m'avoua naturellement qu'il avoit fait tous ſes éforts pour l'en retirer, & qu'il les feroit même encore s'il croioit pouvoir y réüſſir : que je ne devois pas lui en ſavoir mauvais gré : que c'étoit ſon ſentiment, & qu'il n'étoit pas homme à vouloir le trahir. Le *Chevalier* lui reprocha, qu'en trois mois de tems qu'il avoit ſuivi ſes avis, il lui en avoit coûté plus que pendant trois ans qu'il n'avoit vû que moi ; & que ſa ſanté en étoit même fort altérée. Tout cela ne ſeroit rien, dit alors *Maſter Drunk*, & vous ne pourriez jamais avoir aſſez acheté votre liberté, ſi vous étiez aſſez heureux pour cela : je vous demande pardon, Madame, ajoûta-t-il en ſe tournant vers moi, vous me haïrez ; mais vous aurez tort : il n'y avoit autre fois que l'intérêt du *Chevalier* qui me fit agir ; mais depuis que

j'ai

j'ai l'honneur de vous connoître, le votre s'y eſt joint, & j'ai à préſent un double motif à chercher à rompre un engagement qui ne peut que vous être nuiſible à tous les deux. Car enfin, Madame, je ſupoſe que Mr. le *Chevalier* ne puiſſe ni perdre, ni riſquer auprès de vous, il n'en eſt pas de même à votre égard, & ſon atachement ne peut que vous faire un fort grand tort : quelque choſe que vous faſſiez pour le cacher, vous ne le pourrez pas toûjours ; on ſe formaliſera enfin de votre retraite ; on voudra ſavoir ce que vous faites chez vous ; un Domeſtique mécontent pourra découvrir ce ſecret ; le Pére du *Chevalier*, s'il en eſt inſtruit, renouvellera ſes défenſes, & cette récidive ne vous fera pas honneur : d'ailleurs, croiez-vous que ſon Pére le laiſſe toûjours à *St. Germain ?* Si la Paix dure

il

il le rapellera ſans doute auprès de lui, & ſi, comme il y a grande aparence, la mort du Roi d'*Eſpagne* nous donne de l'éxercice, il ne faut pas douter que Mr. le *Chevalier* ne ſoit emploié, & je croi même que vous le ſouhaiteriez ainſi : puis qu'il eſt ſûr qu'il faudra vous ſéparer tôt ou tard, pourquoi ne pas y travailler d'avance ? C'eſt à dire, dis je alors, Monſieur, que parce qu'il eſt ſûr que nous devons mourir un jour, il faudroit, pour avoir plûtôt fait, nous tuër nous-mêmes. Pourquoi voulez-vous que je m'embarraſſe d'un avenir qui ne viendra peut-être jamais ? Peut-être que je mourrai avant que la Guerre ſe rallume, ou que Mylord rapelle ſon Fils : en tout cas il ne m'en coûtera pas plus a me réſoudre à le perdre alors, qu'il m'en coûte à préſent, & vous pourriez, puis qu'il n'y a que no-

notre intérêt qui vous faſſe agir, en vous épargnant le ſoin d'être ſi charitable, m'épargner auſſi celui d'être trop prévoiante. Madame, me dit-il, vous en ferez ce qu'il vous plaira, je vous parle en Ami; un atachement qui ne peut point avoir de but légitime, ne ſauroit aboutir à rien de bon, & l'on ne ſauroit trop tôt travailler a le rompre: vous verrez peut-être un jour, que j'ai raiſon dans ce que je vous dis aujourd'hui. Quelque tems après *Maſter Drunk* fut obligé de partir: le *Chevalier* l'acompagna juſques à la première couchée, & ce fut là qu'il eut un terrible choc à ſoûtenir. Cet Ami lui prouva par bons argumens qu'il devoit ſe détacher de moi, & pour le prendre par l'endroit ſenſible il lui dit, que s'il m'aimoit, ſur tout, il y feroit tous ſes éforts, puis que ſon commerce, dont

bien des gens commençoient à se douter, ne pouvoit que nuire à ma réputation. Enfin il lui dît tant de choses, que le *Chevalier* écouta ses conseils: mais en même tems il avoua qu'il ne se sentoit pas en état de les suivre. Ils se séparérent là dessus. Le *Chevalier* me fit part à son retour de toute leur conversation; & depuis ce moment là je n'ai pas eu un seul jour de repos. Si je vous avois vû alors, j'aurois pû, peut-être avec votre secours, prendre quelque bonne résolution: mais, Madame, à présent je ne sai ce que je veux, & je croi qu'il n'y à que la mort qui puisse terminer mes malheurs! Le *Chevalier* inquiet & irrésolu, me reproche les sentimens que je lui ai inspirez, quelque fois même il me fait un crime de ceux que j'ai pour lui, disant que je ne devois jamais avoir répondu aux siens,

siens, puis que mon devoir s'y opoſoit, & que ſi je l'avois toûjours mal traité il ne ſe ſeroit pas ataché ſi fortement à moi ; que ma tendreſſe a été pour lui la plus cruelle choſe du monde. La première fois qu'il me parla ſur ce ton là, je ne ſavois ſi je rêvois, & je tombois des nuës: mais enfin quand je vis qu'il parloit tout de bon; ſont-ce là, Monſieur, les ſentimens de reconnoiſſance que vous deviez avoir toûjours pour moi ! Monſieur, lui dis-je, faut-il que ce ſoit vous qui condanniez les foibleſſes que vous cauſez ? Ou trouverai-je donc des gens qui les excuſent ? Quoi ! Vous me reprochez mes bontez ? Oh ! s'en eſt trop, il y a du reméde à tout, & je vous déclare que c'eſt ici la derniére fois que j'eſſuïerai de pareils reproches, & que dès aujourd'hui je veux me renfermer dans un Couvent. Je

croi bien, dit-il alors, que vous n'aurez pas de peine à me quiter; vous ne m'aimez point! Vous ne m'avez jamais aimé! Et là dessus il pesta contre les Femmes, répéta tout ce qu'il avoit lû au desavantage du séxe, & dit cent autres extravagances. Mais enfin, lui disois-je, acordez-vous donc avec vous-même, & ne formez pas des plaintes contradictoires! Vous vous plaigniez tout à l'heure de ma tendresse, à présent c'est de mon indiférence. Ah! Madame, dit-il alors, je n'aurai pas de peine à concilier ces choses: je me plains de la tendresse que vous m'avez témoignée, il ne s'ensuit pas de là que vous en aïez eu, ni, quand vous en auriez eu, que vous en aïez encore: pourriez-vous me quiter si vous m'aimiez. Diférent de vous, je connois que l'atachement que j'ai pour vous va être l'écueil de

ma fortune, & cependant je vous aime trop pour pouvoir le rompre, & c'eſt ce qui me met au deſeſpoir : je ſerois bien moins chagrin ſi je pouvois, comme vous, y trouver d'abord un reméde. Il n'eſt point, repliquai-je, de plus grande diſpoſition à la guériſon, que la connoiſſance de ſon mal : vous connoiſſez le votre, vous voudriez guérir, vous en viendrez bien-tôt à bout, & je vais par ma retraite vous y aider. Le *Chevalier* voïant que je perſiſtois, fit le fou, jura qu'il iroit mettre le feu au Couvent, & il falut enfin lui promettre que je ne changerois pas de maniére avec lui. Après cela il ſe mit à mes genoux, me proteſta qu'il m'aimoit à la rage, en prit ſes fureurs à témoin, & voila la vie qu'il fait à préſent : dès qu'on parle des mouvemens que la mort du Roi d'*Eſpagne* que l'on

eroit prochaine cauſera, il forme là-deſſus des projets pour ſon avancement; mais dès qu'il penſe au chagrin qu'il auroit de me quiter, il enrage: il voudroit ne m'avoir jamais vûë, ou ne m'avoir vûë que cruelle; là-deſſus il revient encore à me dire des impertinences, & ſes bruſqueries reviennent ſi ſouvent qu'elles me mettent au deſeſpoir: dès que je parle de le quiter, il fait des folies; ſon repentir enſuite me deſarme. Voilà, Madame, l'état où je ſuis, & voiez ſi je ſuis à plaindre, & ſi je n'ai pas raiſon de me plaindre auſſi de *Maſter Drunk*, qui par des conſeils qu'on ne lui demandoit pas, eſt venu troubler la cervelle du *Chevalier*, & déranger notre tranquilité. Non, dit la *Comteſſe*, ce n'eſt pas de *Maſter Drunk* que vous devez vous plaindre, il vous a parlé raiſonnablement; & s'il s'eſt ingéré

de

de donner des conseils sans en être requis, il a crû, sans doute, que les liaisons d'amitié qu'il avoit avec le *Chevalier*, l'obligeoient à cela : mais, ma chere, c'est de vous, c'est de votre cœur dont vous devez vous plaindre ! Le *Chevalier* a tort dans les reproches qu'il vous fait : mais ses reproches n'en sont pas moins justes, puis qu'il est vrai que vos rigueurs auroient été fort à propos, & lui auroient été moins cruelles que cette fatale tendresse, qui, comme dit *Master Drunk*, n'aiant pas un but légitime, ne sauroient aboutir à rien de bon : cependant c'est fort mal fait à lui de vous parler comme il vous parle ; je ne saurois que blâmer sa bisarrerie, & que vous exhorter à sortir d'un esclavage qui pourroit vous être enfin funeste. Croiez-moi, ajoûta-t-elle, venez vous-en avec nous en *An-*

gleterre, vous ne devez pas craindre que j'abuſe de la confiance què vous avez euë en moi, vous me connoiſſez, ainſi vous devez être ſûre que perſonne n'en ſaura rien : quitez donc des lieux qui contribuent à nourrir vos erreurs : croiez-moi, vous n'aurez pas ſi-tôt paſſé la mer, que ce ſera pour vous le Fleuve *Leté*. Ah ! ma chére *Comteſſe*, dît *My Lady*, que j'ai encore de chemin à faire avant d'en venir la ! J'aime le *Chevalier* tout biſarre & tout bruſque qu'il eſt. Jugez combien je l'aime lors que je le vois tendre & repentant : car enfin il a quelque fois ſes retours ; & ſi vous voiiez une Lettre qu'il m'écrivit il y a quelque tems de *Verſailles*, vous m'avouëriez que c'eſt l'homme du monde qui ſait le mieux aimer ! Il faut voir comme il paroît confus de ſes extravagances : il tremble en m'écrivant : il ne con-

connoît combien il m'aime que lors qu'il eſt éloigné de moi : il veut tout riſquer plûtôt que de paſſer encore un jour ſans me voir. Cela va le mieux du monde, interrompit la *Comteſſe* ; mais pourquoi donc vous plaignez-vous ? Pourquoi faites-vous l'Infante infortunée ? En éfet, vous aimez, l'on vous aime : il n'y a que plaiſir à tout cela : vous n'avez ni jaloux, ni rivale à craindre ; & de la maniére dont vous avez débuté, je m'attendois à quelque choſe de plus tragique. Voulez-vous que je vous montre une perſonne plus à plaindre que vous ? C'eſt moi qui tremblant pour la vie d'un Epoux que j'aime, ſuis tous les jours à la veille de le perdre : car malgré les ſoins des plus habiles Médecins, je ne ſaurois, ſans me flater beaucoup, eſpérer qu'il puiſſe revenir de la conſomption dans laquelle il eſt

tombé. Pour moi je porte dans mon sein l'ennemi qui doit me ronger le cœur : car dès que le venin du cancer que je nourris depuis plusieurs années, aura pénétré jusques là, ce sera fait de moi, & j'ai de terribles maux à soufrir avant d'en venir là. Voiez dans quelle douce espérance je dois vivre ! Cependant je parle, je vais, je viens, & je ne me plains aujourd'hui à vous que pour vous faire convenir que mes maux sont un peu plus réels que les votres, & qu'il n'est pas si aisé d'y remédier. Ah ! ma chére *Comtesse*, dit *My Lady*, vos maux sont grands, j'y compâtis autant que je le dois ; mais vous avez la consolation de ne vous les point atirer : vous ne vous reprochez rien, & ce sont les reproches continuels que je me fais qui me desespérent. J'aime & je ne le puis sans crime, puis que je ne suis pas à moi.

Ce-

Celui qui devroit avoir le plus d'indulgence là-dessus est le premier à m'acuser de ce que j'ai manqué à mon devoir, quoi que ce soit en sa faveur. Que ne devroit point dire celui contre qui je péche ? Et que ne me dois-je point dire à moi-même là-dessus ? Eh bien dit la *Comtesse*, je vous dirai ce que vous disiez au *Chevalier*, qu'un mal connu est à moitié guéri. Vous sentez le tort que vous vous faites, prenez une bonne résolution, & revenez en *Angleterre*, c'est le moien de couper racine à ce mal. Ah ! Madame, dit *My Lady*, il en est d'incurables aussi bien que votre cancer que vous connoissez, & auquel pourtant vous ne sauriez remédier : j'atens une même issuë aux miens, & je voudrois que la Religion me permît d'en prévenir la lenteur ! Non, non, dit la *Comtesse*, ne recourons

jamais au deſeſpoir. Là-deſſus elles s'aperçûrent qu'il étoit déja tard, & la *Comteſſe* propoſa d'aller rejoindre le Carroſſe. Comme elles avoient voulu s'entretenir en liberté, elles avoient fait éloigner leurs gens; ainſi n'aïant perſonne auprès d'elles, elles marchoient au petit pas, lors que tout d'un coup elles entendirent au travers d'une haïe deux hommes, dont l'un diſoit à l'autre, oui, lâche, je t'aprendrai ſi c'eſt ainſi que tu dois parler de ton Roi. Ah! Madame, dit *My Lady* à la *Comteſſe*, c'eſt-là la voix du Chevalier *Chelos*. Là-deſſus elle courut au lieu d'où elle avoit entendu la voix, & elle arriva juſtement dans le tems que le *Chevalier* (car c'étoit éfectivement lui) étoit prêt à planter ſon épée dans le corps de ſon ennemi. La malheureuſe *My Lady* ſe jetta entre deux avec tant d'im-

d'impétuosité, que l'épée lui perça la cuisse gauche : elle tomba d'abord aux piez de cet Amant ; & la *Comtesse* qui n'avoit pû courir aussi vîte qu'elle la trouva dans ce triste état en arrivant. Le *Chevalier* étoit si troublé qu'il ne se connoissoit pas, & il se seroit sans doute porté à quelqu'extrémité contre lui-même, si un jeune Homme qui courut tout essoufflé sur le lieu où se passoit cette sanglante scéne, ne se fût saisi de lui, & ne l'eût dérobé à sa propre fureur. Cependant l'*Anglois* qui devoit se batre avec le *Chevalier*, voiant bien que ce n'étoit pas le tems de finir leur querelle, remit la partie à une autre fois, & monta dans le Carrosse d'un de ses Amis, qui venoit avec celui du *Chevalier* pour les séparer. Pendant qu'il s'éloignoit, la pauvre *Comtesse* étoit fort embarrassée à donner du secours à

ſon Amie. Comme on n'étoit pas loin du Faubourg *St. Antoine*, elle envoia promptement un valet pour chercher le Chirurgien des Mouſquetaires noirs, & cependant on mit la pauvre mourante dans le Carroſſe, & on la conduiſit avec beaucoup de peine juſqu'à *Picpuce* : elle ne donnoit aucun ſigne de vie. A peine l'avoit-on miſe dans un lit, que le Chirurgien arriva. Il viſita la plaïe & trouva que le grand vaiſſeau étoit attaqué, & par conſéquent que la bleſſure étoit mortelle. Cependant à force de remédes, on fit revenir *My Lady* de ſon évanouïſſement ; & il lui reſta aſſez de vie pour ſe diſpoſer à mourir. Elle ſe confeſſa & communia, & ſe détacha du monde ſans peine : elle demandoit pourtant à voir le *Chevalier* ; mais le Confeſſeur, ni le Chirurgien, ne le trouvérent pas à psopos. Comme

me la *Comteſſe* craignoit d'être embarraſſée dans les ſuites de cette mort, elle envoia prier la Comteſſe *Daunoi* de venir à *Picpuce*; & là après avoir conféré enſemble, elles réſolurent pour l'honneur de la mémoire de *My Lady*, & pour ne pas perdre le malheureux *Chevalier*, de dire que *My Lady* s'étoit bleſſée en verſant d'un Carroſſe, & que la pointe de ſes ciſeaux lui avoit percé la cuiſſe. Cela fut publié comme on l'avoit réſolu, & le Public le reçut de même: le Chirurgien s'engagea par ſerment à garder le ſecret: & comme les valets n'avoient pas été préſens au coup, ils crûrent aiſément ce qu'on leur en dit, ainſi la vérité n'a jamais été ſûë. *My Lady* expira entre les bras de ces deux Amies, auxquelles elle recommanda l'honneur de ſa mémoire. Cependant *Maſter Drunk*, car c'étoit lui qui étoit

venu

venu au secours du *Chevalier*, avoit toutes les peines du monde à le retenir : j'ai tué, disoit-il, ce que j'aimois le mieux, & j'aurois la lâcheté de vivre après cela ! Cruel Ami ! ajoûtoit-il, qui êtes cause de tous les chagrins que j'ai donnez à cette aimable Personne, me déroberez-vous encore la satisfaction de les aller expier en me perçant moi-même à ses yeux ? Tout cela se passoit dans le même Cabaret où *My Lady* agonisant témoignoit à ses Amies la joie qu'elle avoit de mourir de la main du monde qui lui étoit la plus chére. Voici, disoit-elle, le seul plaisir que j'aie goûté depuis long tems ! Je quite une vie triste & languissante ; je sors de tous mes combats ; je lave dans mon sang toutes les fautes qu'un égarement de cœur m'a fait commettre, pour vanger pleinement mon Epoux ; je

je meurs de la main de ſon Rival, & j'ai la conſolation de voir terminer toutes mes peines par celui qui les cauſoit, ſans pourtant pouvoir l'acuſer de ma mort ! Oui, mon cher *Chevalier !* ajoûtoit-elle, voici ce que j'avois toûjours ſouhaité. Je meurs de ta main ſans que tu ſois coupable. Après cela elle inſiſtoit encore à le voir un moment pour lui demander pardon de la tendreſſe qu'elle lui avoit inſpirée, & pour le prier de ſe donner tout entier à ſon devoir, & de ne pas s'amuſer à regréter ſa perte. Le *Chevalier* étoit trop furieux, & *My Lady* trop foible pour qu'on conſentît à cette entrevûë : le Confeſſeur ſongea à mieux emploier ſes derniers momens. On eut auſſi la précaution de lui faire ſigner un eſpéce de Teſtament par lequel elle prioit la Reine de vouloir bien acorder ſa Protection

à

sa petite fille, qui étoit depuis quelque tems dans un Couvent, & lui faire conserver le peu de bien que sa mauvaise fortune lui avoit laissé. *My Lady* fit tout ce qu'on éxigea d'elle, & mourut avec les sentimens de pénitence & d'une vraie piété. La *Comtesse* ne jugea pas à propos de rester là après sa mort, comme elle étoit de parti différent, cela auroit pû faire un mauvais éfet. *Master Drunk*, qui de son côté ne pouvoit plus être maître du *Chevalier*, craignant les suites funestes de son desespoir, le tira de ce Cabaret qui ne lui présentoit que des objets lugubres, & avec le secours des Moines de *Picpuce*, il trouva le secret de le faire entrer dans leur Couvent; & dès qu'il l'eut mis sous la conduite de ces bons Pères, il vint ofrir ses services aux deux Dames afligées, & leur conta que le *Chevalier* l'étant

tant venu voir à *Paris*, il l'avoit engage à aller voir une de ſes Parentes qui étoit Religieuſe au Couvent de la ruë *Charenton*; qu'il s'étoit trouvé dans le même Parloir des *Anglois* du parti du Roi *Guillaume*; & qu'il y en avoit eu un qui avoit parlé d'une maniére un peu forte contre le Roi *Jaques*; que le *Chevalier* lui avoit répondu vivement, & qu'après cela ils étoient ſortis ſans que le reſte de la Compagnie y eût pris garde; qu'un moment après s'étant aperçû que le *Chevalier* n'étoit pas là, il avoit craint quelque choſe, & avoit couru pour le chercher; qu'un Ami de l'autre *Anglois* l'avoit ſuivi dans le même deſſein, & qu'ils étoient arrivez preſque en même tems, mais trop tard pour empêcher le malheur qui venoit d'arriver. Il convint avec ces Dames, de l'importance du ſecret. Et comme

me l'*Anglois Guillaumiſte* ne connoiſſoit pas *My Lady*, on ne craignoit rien de lui ; mais il étoit dangereux que le *Chevalier*, dans ſes tranſports, ne le découvrît lui-même : c'eſt pourquoi on jugea à propos de le laiſſer dans le Couvent juſques à ce que les Moines lui euſſent remis l'eſprit. La *Comteſſe* laiſſa à Madame *Daunoi* le ſoin des funérailles de *My Lady*, & s'en retourna fort triſte retrouver ſon Epoux, dont la mort qui arriva bien-tôt après, lui fournit un plus grand ſujet d'affliction, que des chagrins domeſtiques augmentérent encore lors qu'elle fut à Londres ; & tout cela aigrit ſi fort ſon mal, que le cancer qu'elle portoit depuis quelques années s'ouvrit & la ſufoqua de ſon venin. La nouvelle de la mort de *My Lady* fut bien-tôt ſûë à *St. Germain*. La Reine lui donna des larmes,

& tout le monde la regréta : ainſi finit la Femme du monde qui avoit le plus de mérite, & qui auroit été la plus digne d'eſtime, ſi la tendreſſe de ſon cœur n'avoit terni en quelque manière toutes ſes autres qualitez ; ce qui prouve, comme elle l'avouoit elle-même, que le Ciel en nous donnant un cœur ſenſible, nous fait un mauvais préſent, lors qu'il ne nous laiſſe pas aſſez de raiſon pour combatre un panchant qui nous précipite toûjours vers notre ruine. Cette Hiſtoire doit ſervir de leçon ; & c'eſt dans cette vûë qu'on l'écrit. Il ſeroit à ſouhaiter que celles qui la liront ſuſſent profiter d'un ſi triſte éxemple, & éviter un pareil ſort. Je ſuis, Madame, votre, &c.

LET-

LETTRE XLIII.

DE LION.

VOilà, Madame, le Manuscrit dont vous avez bien voulu me faire part; je vous le renvoie, je croi que c'eſt faire un larcin au Public que de ne pas le faire imprimer, & je vous condamne à cette reſtitution. Tous les Ouvrages de Madame *Daunoi* méritent de paroître au jour : & quoi qu'il n'y ait pas dans cette petite Hiſtoire, de ces grands événemens qui frapent, elle eſt pourtant fort touchante, & écrite d'une manière à intéreſſer les Lecteurs. Pour moi, je vous avouë, qu'après avoir blâmé les foibleſſes de *My Lady*, j'ai plaint ſes malheurs & déploré ſa triſte deſtinée; je ſuis même perſuadée qu'un pareil exem-

éxemple pourroit faire, par opoſition, un très bon éfet; & que comme les *Lacédémoniens* faiſoient connoître la vice à leurs enfans, pour leur en donner de l'horreur, notre ſéxe pourroit trouver dans cette Avanture des leçons pour éviter les piéges de l'Amour & les écueils contre leſquels une fatale tendreſſe nous précipite preſque toûjours. Vous voiez bien, Madame, que des réfléxions pareilles à celle-ci ſeroient fort propres à garantir nos cœurs de ces ſortes de foibleſſes; ainſi comme c'eſt *My Lady* qui me les fait faire, je conclus que la lecture de ſon Hiſtoire ne peut qu'être utile au Public, & que par conſéquent vous devez la lui donner. Voilà mon ſentiment & tout ce que je puis vous dire ſur ce ſujet: je reviens à préſent à *Cavalier*, dont vous me demandez l'Hiſtoire. Je m'en vais vous la faire,

re, & vous pouvez compter qu'elle ſera auſſi juſte que le Portrait que je vous ai fait de ſa petite Perſonne.



HIS-

HISTOIRE
DE
JEAN CAVALIER,
Chef des Camisards.

Jean Cavalier nâquit à *Anduse*, petite Ville du Bas-*Languedoc*, que l'on regarde aussi comme des *Sévennes*, quoi qu'elle n'en soit proprement que frontiére : il fut batisé à l'Eglise des Huguenots, peu de tems avant qu'on leur ôtât leurs Priviléges. Je ne vous ferai pas ici sa généalogie, puis que son origine est aussi obscure que la Source du Nil ; je vous dirai seulement que ses Parens étoient honnête gens, & que sa Mère, sur tout, passoit pour avoir beaucoup de piété dans sa Religion. Elle éleva ce fils qu'elle aimoit

beaucoup, dans les mêmes sentimes; & c'est à cette éducation qu'il doit tout ce qu'il peut savoir sur ces sortes de matiéres; car il n'est pas homme d'une grande litérature. Son Pére que les uns disent avoir été Boulanger, les autres Muletier, & qui n'étoit tout au plus qu'un Païsan, quita le séjour d'*Anduse*, après la cassation de l'Edit de *Nantes*, & fut s'établir dans un Village appellé *Ribaute*, situé sur les bords de la Riviére du *Guerdon*. C'est dans ce lieu que *Jean Cavalier* a passé son enfance, & a été élevé suivant sa condition, c'est à dire alant ramasser des herbes dans les champs, méner des mules, & autres éxercices de cette nature: il aloit aussi à l'école chez des Prêtres prépossez pour l'instruction des enfans des Protestans, & qui, en leur enseignant le Catéchisme de l'Egliſe Romaine, étoient aussi

aussi obligez de leur montrer à lire. *Jean Cavalier* ne faisoit pas de fort grands progrès auprès d'eux ; cependant il faloit songer à prendre un parti qui pût lui donner du pain, & il choisit celui d'en faire lui-même ; ainsi lors que son Père le pressa d'aprendre un métier, il se détermina pour celui de Boulanger, & on le mit en aprentissage à *Anduse*, Ville de sa naissance : de là il fut encore à *Montpellier* chez un Boulanger, & ensuite à *Nîmes*, ne pouvant pas rester long tems dans un même lieu, ni par conséquent devenir fort habile. Cette conduite n'acommodoit pas son bon homme de Père, qui n'étant pas en état de le nourrir, ni de lui donner du bien en mourant, souhaitoit du moins de lui laisser un métier pour tout héritage : ainsi voiant que son fils ne s'apliquoit point à son devoir,

& que tous ſes Maîtres l'acuſoient d'être un petit libertin, il le menaça de l'abandonner, & ſes menaces lui firent prendre la réſolution de ſortir du Roiaume. Sa Mère le fortifia dans ce deſſein, & lui donna du mieux qu'elle put, les moiens de paſſer à *Genève*. Dès qu'il y fut arrivé, il ofrit ſon miniſtère à un homme de ſa profeſſion, & armé du fourgon & de la pêle, il s'apliqua tout de plus belle à chaufer le four : mais il le chaufa un jour ſi fort, que le pain en fut brûlé, ce qui mit ſon Maître de ſi mauvaiſe humeur, qu'on prétend que la pêle fut emploiée à plus d'un uſage. Un Procès ſuivit cette Scéne. Le Maître vouloit être dédommagé de la perte de ſon pain, & le Garçon des coups qu'il avoit reçûs : il ſe fit la-deſſus une compenſation, & *Cavalier* fut chaſſé de chez ſon Maître, ce qui

qui l'obligea à prendre le parti de retourner dans ſon Païs. Des perſonnes auxquelles il communiqua ſon deſſein, priérent les Miniſtres de *Genéve* de l'en détourner : mais il leur répondit qu'il étoit néceſſaire qu'il alât en *France*, que Dieu l'apelloit au ſecours de ſa Patrie, & que dans peu de tems on entendroit parler de lui : ces diſcours firent croire qu'il étoit fou. On tâcha inutilement de la ramener ; & comme il n'y avoit pas moien de l'empêcher de partir, on ſe contenta de prier Dieu pour lui, & de l'abandonner à ſa Providence. Il ſe mit en chemin à pié, avec un de ſes Camarades, qui fut dans les ſuites pendu ; & il arriva enfin dans ſon Village, où ſes Parens furent fort fâchez de le voir, prévoiant bien que ſon retour leur atireroit des afaires. Il les raſſura du mieux qu'il put, & fut ſe joindre à

quelques personnes qui avoient commencé à prendre les armes & qui avoient déja fait une fameuse expédition en assassinant un de leurs plus cruels persécuteurs apellé l'Abbé du *Cheilla*. La Troupe de ces Mécontens encouragée par cet heureux succès, commença à grossir; un nommé *Roland* en fut le Chef, & *Cavalier* porta le mousquet sous lui pendant quelques mois. Ces gens faisoient des courses d'un côté & d'autre : *Cavalier* alloit de tems en tems en Parti : & comme il fut assez heureux, on lui fit commander un espéce de Détachement. Cependant la Troupe grossissoit tous les jours par le nombre des Mécontens qui venoient s'y joindre : si bien qu'on fut obligé de se partager; *Roland* se contenta de commander dans les Hautes-*Sévennes*; & il fut question de nommer un Chef dans le

le Plat-Païs : *Catinat*, *Ravanel*, & quelques autres fameux *Camisards*, avoient droit de prétendre à cette Election ; & pour éviter la brigue & la jalousie que la concurrence & la préférence auroient pû causer, on résolut, pour conserver l'union dans la Troupe, de la faire commander par le plus jeune & le moins propre à exciter l'envie, & l'on choisit pour cela le petit *Cavalier*, comptant bien qu'il ne s'aviseroit pas de vouloir faire le Maître, & qu'il se contenteroit d'en porter le nom. En éfet, il y avoit là-dedans des personnes qui avoient servi, & qui n'osant se déclarer ouvertement comme *Camisards*, donnoient pourtant, sous le nom de *Cavalier*, tous les ordres nécessaires ; & l'on prétend même, que lors que l'on crut que l'afaire pourroit devenir sérieuse, un Prince voisin qui avoit

ſon intérêt là-dedans, fit inſtruire ces gens là dans l'Art militaire, & envoia même de ſes Officiers pour leur donner des leçons. Cependant *Cavalier* ſe faiſoit honneur de tout, & quoi qu'il ne fût proprement qu'un zéro là-dedans, il uſurpa le nom de *Héros*, que les Proteſtans de ſon Païs lui donnérent ſans ſavoir pourquoi : & ce qui acheva de le rendre recommandable parmi ceux de ſon Parti, ce fut le don de Prophetie qu'il s'atribua, & qu'on lui atribua ſur ſa parole. Il parla alors d'un rêve qu'il avoit fait chez ſon Pére, dès l'âge de douze ans, dans lequel on lui prédiſoit, qu'il ſeroit le Libérateur de ſes Fréres ; qu'il rétabliroit la Religion, & feroit des choſes extraordinaires. Ce rêve, joint à ce qu'il avoit dit aux Miniſtres de *Genéve*, en partant de leur Ville, commença à en impoſer

&

& avança par là l'acomplissement de la Prédiction. *Cavalier* fier d'un si heureux commencement, résolut de n'en pas demeurer là; il se donna des airs de Général, & à l'exemple de ces anciens Capitaines comme *Caius Marius* & autres, qui menoient par tout une Magicienne avec eux, il s'avisa d'avoir aussi une Propheteſſe auprès de lui qui ne le quitoit ni nuit, ni jour. Il eut soin de la choisir jeune & jolie; & cette petite Païsanne qu'on nommoit *Isabeau*, marchoit toûjours à ses côtez, & se rendoit par ses entousiasmes très nécessaire à la Troupe, qui n'osant murmurer contre les ordres du Ciel, n'avoit garde de blâmer l'irrégularité de cette conduite. La Propheteſſe, après des agitations du corps & de la tête les plus violentes du monde, déclaroit de la part de Dieu, qu'il faloit obéïr au Chef, &

le regarder comme un ſecond Moïſe. Il n'y avoit pas le petit mot à repliquer à cela : elle ordonnoit après de marcher d'un certain côté ; promettoit la Victoire, & pour erres de cette promeſſe, elle aſſuroit que l'on rencontreroit en cehmin un perſécuteur, & que Dieu le livreroit le jour même en leurs mains. Les Fideles ſe croiant ſûrs de la Victoire, marchoient ſans rien craindre ; & cette aſſurance ſufiſoit pour la leur faire remporter. Alors malheur au pauvre Voiageur qui ſe trouvoit ſur leur route ! Ce fut ainſi que périt une Perſonne de mérite apellée Madame *Mirmand*, qui bien loin d'être perſécutrice, faiſoit mille charitez à ceux qu'on perſécutoit : elle aloit chez elle dans ſon Carroſſe. On l'arrêta d'abord ſans autre forme de procès ; & après l'avoir poignardée avec ſa Femme de chambre,

bre, on lui laissa le loisir d'expirer par terre, où on la jetta percée de coups. Elle passa la nuit sur le grand chemin, & le jour qui vint éclairer cet assassinat, la fit remarquer par des personnes de sa connoissance, qui reçurent ses derniers soûpirs, & firent porter son corps à son Epoux. De pareils *qui pro quo* ont coûté la vie à de fort honnêtes gens : mais le tout se faisoit à bonne intention. *Cavalier* joignit au don de Prophetie, celui de la Prédication. Sa Mére l'avoit mené dès son enfance aux Assemblées qu'un nommé Mr. *Brousson* faisoit dans les Bois. Il avoit retenu quelques fragmens de ces Sermons, qu'il debitoit avec hardiesse comme étant de sa composition : il avoit de la mémoire : les Peuples toûjours disposez à donner dans le merveilleux, étoient prévenus en sa faveur, & le trou-

voient le plus éloquent du monde. Ainſi afamez de ce qu'ils apelloient le Pain de la Parole, ils la recevoient de la bouche de nôtre *Mitron*, & l'écoutoient comme un Oracle ; tant il eſt vrai qu'au Païs des Aveugles les Borgnes y ſont Rois ! Il ne s'en tint pas là, & pouſſant les choſes plus loin, il voulut réünir en ſa Perſonne les Charges d'*Aaron* & de *Moïſe :* il ſe revêtit du Sacerdoce ; forma un Corps d'Egliſe parmi ſes *Sévennois* dont il s'établit le *Pape*, ou *Patriarche*, prétendant tenir ſa Miſſion inmédiatement de Dieu, & être par conſéquent indépendant de toute autre autorité. En cette qualité on lui a vû benir des Mariages, batiſer des enfans & adminiſtrer le Sacrement de l'Euchariſtie, qu'ils apellent parmi eux la Céne ; & voici comme il s'y prenoit. Après avoir exhorté ces crédules Auditeurs à la re-

repentance, il les avertissoit de ne point s'aprocher de la Table, s'ils n'avoient les dispositions nécessaires pour bien Communier, assurant que Dieu lui feroit connoître ceux qui devroient y être admis. Et éfectivement, on voioit pendant cette Cérémonie son bras de tems en tems se roidir, & refuser le Pain à ceux qui se présentoient pour le recevoir. On crioit alors miracle ! Ceux qui étoient ainsi exclus, se retiroient fort contristez, &. aloient prier jusques à nouvel ordre. Après quoi il les rapelloit, les croiant sufisamment pénitens. Jugez du relief que tout cela lui donnoit parmi les siens ! Il étoit si grand qu'il n'avoit qu'à dire qu'ou coupât la tête à cet homme, ou à cette femme, Dieu me l'a ainsi ordonné, cela étoit d'abord fait : & jamais *Néron*, ni les Empereur Ottomans

n'ont été si bien obéïs en pareil cas. Outre sa Prophetesse favorite, il s'en joignit encore d'autres de l'un & de l'autre séxe, restes de ces petits Prophetes qui avoient paru quelque tems auparavant dans le *Vivarets* & dans le *Dauphiné*, & que l'on avoit définis sous le nom de *Fanatiques*. Ils prophetisérent tous en conformité, disant toûjours qu'il faloit obéïr au Chef. Cependant ceux qui l'avoient élû, parmi lesquels il y avoit de très braves gens, & qui avoient l'avantage des lieux, se batoient comme quatre, & savoient se retrancher à propos. Quelques Régimens y furent défaits, entr'autres celui de la Marine, dont il n'échapa presque personne: & quoi que *Cavalier* fût la plûpart du tems ocupé ailleurs, on lui donnoit la gloire de tout, parce que comme je l'ai déja dit, ceux à qui elle étoit

étoit dûë avoient leurs raisons pour la lui céder ; & il s'en aplaudissoit à peu près comme l'Asne chargé de Reliques, qui s'imaginoit qu'on l'adoroit. On lui portoit la dépouille des vaincus ; & l'on prétend que celle du Régiment de la Marine lui a valu plus de quarante mille francs. Il disposoit de ces choses ainsi que Dieu le lui ordonnoit dans ses Révélations : & enfin son crédit devint si grand, que ceux qui le lui avoient donné commencérent à en murmurer. Mais il faloit murmurer bien bas ; car aiant l'autorité en main, & faisant parler le Ciel à son gré, la tête des plaignans ne tenoit à rien ; ils étoient regardez comme des traîtres qui conspiroient contre le Chef du Peuple de Dieu, & par conséquent dévouez à l'interdit. Il ne connoissoit plus ses anciens Camarades, ni ses Bienfaiteurs : il ne

se

se connoissoit plus lui-même ; & se voiant érigé en *Héros*, il croioit l'être aussi. Le Maréchal de *Villars*, qui vit que la tête lui avoit tourné, le prit par son foible ; & aiant trouvé les autres Chefs de ce Parti incorruptibles, il flata la vanité de celui-ci, & n'eut pas de peine à le gagner par là. Quoi que l'aquisition ne fût pas grande par elle-même, elle pouvoit pourtant faire un bon éfet par raport à la mauvaise situation où les afaires étoient alors, & à la prévention des Peuples en faveur de *Cavalier*, qui a été assez heureux pour profiter de la conjoncture. Il est vrai qu'il a perdu par là la confiance des siens, quoi que pour garder ce qu'on apelle la chévre & le chou, il leur ait encore fait entendre, que Dieu lui ordonnoit de se rendre ; d'aller parler au Roi, & que par là il auroit le moien

de

de delivrer ſon Peuple, par des voies inconnuës à la prudence humaine. Il tomba en extaſe devant ſes Amis avant d'aler trouver le Maréchal : le lit dans lequel il étoit couché trembla par la force de ſes agitations, & Dieu lui ordonna, par une voix qui ſortoit de ſa propre bouche, & à laquelle il diſoit ne faire que prêter ſes organes, il lui ordonna, dis-je, de faire ce que l'on ſouhaitoit de lui. Cette révélation en impoſa à quelques-uns, mais non pas aux plus éclairez. Je vous ai déja parlé de l'acueil que lui fit ſa Troupe lors qu'il voulut les engager à ſuivre ſon éxemple : vous ſavez ce qui ſe paſſa alors ſur ſon chapitre, les honnêtetez qu'on lui a faites à *Nîmes* & ici : vous l'avez vû à *Paris*, où je vous le livre : je vous ai fait ſon portrait & ſon Hiſtoire, concluez à préſent ce que vous

vous jugerez à propos ; pour moi, sans m'ingérer de décider de lui, je le laisse tel qu'il est, ne croiant pas qu'il vaille la peine que je me donne de vous en entretenir plus long tems, ni celle que vous vous donnerez vous-même en lisant ce que je vous en dis. Les sentimens sont fort partagez à son égard : les anciens Catholiques n'en ont pas meilleure opinion qu'ils en avoient autrefois, & les nouveaux Convertis ne conviennent point entr'eux là-dessus : car les uns le traitent d'imposteur & de sacrilége, comme aiant abusé des choses les plus saintes, & d'autres ne voulant pas se démentir après l'avoir crû Prophete, soûtiennent encore qu'il l'a été, mais qu'ayant abusé de ces dons, Dieu les lui a ôtez, & qu'il l'a abandonné ; & ils le regardent à présent comme *Balaam*, après l'avoir regardé comme *Moïse*.

Bien

Bien des Proteſtans même aſſurent que tous les *Camiſars* en gros, n'étoient qu'un tas de vauriens, que la plûpart de leurs Propheteſſes étoient des coureuſes, dont quelques-unes avoient paſſé par les verges. Il y en a au contraire qui aſſurent que la Troupe étoit compoſée de bons & de mauvais, comme toutes les Sociétez du monde; qu'il y avoit de braves gens & de véritables Prophetes; qu'il s'y eſt fait des Miracles; qu'on a vû des gens parmi eux ſortir du milieu des flames ſans en être endommagez: mais qu'il y avoit auſſi bien des célérats & des impoſteurs, qui ſous ombre de piété, ont commis les plus grands crimes: & tous conviennent enfin, que la mondanité de *Cavalier* l'a perdu, & lui a fait perdre ſes Frères. Voilà ſur quoi ceux qui ont été autrefois ſes Partiſans, & ceux qui ne l'étoient

toient point, ſont à préſent d'accord : pour moi qui ne ſuis ni prévenuë, ni entêtée, je vous ai parlé autrefois de lui comme d'un *Ulyſſe*, & d'un *Achille* : je vous en parle à préſent ſur un autre ton, parce que le Public, dont je ne ſuis que l'Eco, a eu le tems de ſe détromper, & de le mieux connoître & que, comme dit *Cornellie*, le tems de chaque choſe ordonne & fait ſon prix. Mais encore un coup, il me ſemble que c'eſt aſſez parlé de lui, je le laiſſe donc pour ce qu'il vaut, & je laiſſe à Dieu le ſoin de le juger. Je ſuis votre très humble.

LETTRE XLIV.

DE PARIS.

JE vous ſuis bien obligée, Madame, du ſoin que vous avez bien voulu prendre de me faire l'Hiſtoire de *Cavalier*, & du détail dans lequel il vous a falu décendre pour me faire connoître la baſſeſſe de ſon extraction. Je vous avouë que cet Homme me paroît un prodige en ſon eſpéce, un compoſé de bien & de mal; en un mot, un Animal amphibie, que je ne ſaurois définir; & je ne comprens pas comment, ſans naiſſance, ſans génie, ſans éducation, il a pû faire dans ſi peu de tems autant parler de lui; & comment il peut encore nous ocuper vous & moi! Vous vous renfermez ſi fort dans les bornes

nes de l'Hiſtoire qu'on ne peut jamais ſavoir quel eſt votre avis ſur les choſes que vous narrez; & il n'y a pas moien de vous faire décider ſur rien. Il ſembloit d'abord que vous aliez regarder *Cavalier* comme un fourbe; cependant vous parlez enſuite de ſes révélation comme d'une choſe problématique! Permettez-moi de vous dire, que vous reſſemblez un peu en cela à *Sancho Panſa*, qui, aprés avoit prouvé la folie de ſon Maître; avoit encore celle d'en revenir à lui demander le Gouvernement de l'Iſle. La comparaiſon eſt un peu odieuſe, je l'avouë, mais vous ſavez bien qu'il n'en fut jamais de juſte. Convenez cependant que vous avez tort de ne pas parler définitivement des choſes, & de ne pas apeller, à l'exemple de *Boileau*, un *Chat un Chat*, & ainſi du reſte: je ne comprens pas com-

comment les Huguenots du Bas-*Languedoc* ont pû en être la dupe! Il eſt vrai que dans les maux extrêmes on à recours à toute ſorte de remédes, & qu'un homme qui ſe noie s'acroche à tout ce qu'il peut: les ſimples ont donné de bonne foi dans tous ces Miracles, & les habiles gens les ont laiſſez dans cette erreur, ſachant combien les Peuples aiment le merveilleux, & le courage que cela lui donne. Ce fut ainſi que *Charles VII.* triompha des *Anglois*; & ce ſont-là ce qu'on apelle fraudes pieuſes. L'entrepriſe en gros ne l'étoit point, ſi l'on en croit la Cour & la Ville; & je dois même, comme bonne Françoiſe, dire qu'il n'eſt pas permis à des Sujets de ſe révolter contre leur Souverain: cependant à parler naturellement, la maniére dont on a perſécuté ceux-ci les excuſe un peu, & le deſeſpoir fait pren-

prendre des réſolutions violentes : on en trouve l'éxemple dans les *Macabées* ; mais cela étoit conduit d'une autre maniére. Enfin les voilà à préſent détrompez ! Voilà cette Epée de *Gedeon*, ſur laquelle ils s'étoient apuiez ! La voilà tournée contr'eux-mêmes, puis que la déſertion de ce Chef a mis le deſordre dans ſon Parti, & en a cauſé la ruine. Les buchers & le rouës ont été le partage de la plûpart de ſes Camarades ; les autres vont finir leur malheureuſe deſtinée ſur les Galéres. *Cavalier* ſeul plus prudent auroit pû joüir en repos des bontez du Roi : on l'avoit honoré d'un brevet de Lieutenant-Colonel : tant il eſt vrai que le gibet n'eſt jamais que pour les plus malheureux ! On l'envoioit aux vieux *Briſſac*, & pour le mettre à couvert des inſultes du Peuple, il étoit eſcorté par la Maréchauſſée. Il pa-

parut le plus content du monde ; promit de verſer juſques à la derniére goute de ſong ſang pour la ſervice de Sa Majeſté : mais comme c'eſt ſon ſort de n'être fidèle à perſonne, il a jugé a propos, quand il a été en *Bourgogne*, de faîre boire ſes Gardes, & de s'échaper en *Suiſſe*, avec ceux des ſiens qui l'avoient ſuivi. Cette action ne lui fait pas honneur ici ; il étoit déja brouillé avec les Proteſtans ; ainſi à moins qu'il ne trouve le ſecret de s'y racrocher, le voilà ce qu'on apelle, entre deux ſelles le cul à terre. Il ne manquera pas de dire qu'il a eu encore quelque Revélation là-deſſus, & que le Ciel lui a ordonné d'en uſer ainſi : il prétendra même qu'il lui a aidé à tromper la vigilance de ſes Gardes, ce qu'il n'auroit pû faire ſans un ſecours ſurnaturel ; mais ſe trouvera-t-il encore des gens

assez sots pour donner dans ces paneaux là? Si cela est, il va bien rire de la simplicité de ces dupes: mais rira bien qui rira le dernier. Il faut pourtant qu'il ait un espéce de savoir faire, & un génie tout particulier pour tromper. Malheur à qui s'y fiera à l'avenir! La Fortune, par un de ses caprices, l'a tiré de la gueule du four, par un autre elle pourra l'y remettre; ainsi laissons-le au soin de cette bisarre Deesse, elle nous en rendra bon compte. Je vous dirai seulement, a propos des Miracles qu'on prétend qu'il a faits, que le hasard se mêle souvent de pareilles choses. Il me souvient d'une Avanture qui arriva à feu Madame *Durasford*, lors qu'elle étoit à *Besançon*, chez Mr. le Maréchal son Frère: on trouva dans ce Païs-là un Buste de *Jupiter* en marbre, & d'une beauté extraordinaire;

on

on prétend même qu'il étoit de *Jupiter Olimpien*, & que depuis plusieurs Siecles il avoit été dans la terre : ce fut en creusant qu'on le découvrit ; & dès qu'on l'eut déterré, on le porta au Gouverneur de la Province. Mr. de *Duras* le fit poser sur une table, & écrivit en Cour pour savoir ce que le Roi vouloit que l'on en fit ? Il fut destiné au Parc de *Versailles*, où, par parenté-se, il est actuellement. Mais pour revenir à mon sujet, je vous dirai qu'un jour que Mademoiselle *Duras* étoit aparemment desœuvrée, après avoir regardé quelque tems le Buste en question, elle se mit à l'apostropher : pauvre *Jupiter* ! lui dit-elle, ce peut-il que tu aies autre fois amusé tant de gens ? Exigé leur encens & leur adoration ? Qu'on ait élevé des Autels & des Temples en ton honneur, & que ton Nom ait fait

trembler toute la terre ? Te voila préſentement rentré dans ton néant ! Ton régne eſt paſſé ! Tu vas ſervir de borne & d'ornement aux Jardins d'un grand Roi ! Trop heureux encore qu'il te faſſe l'honneur de t'y placer ! Qu'eſt donc devenu ton Pouvoir ? Où ſont à préſent tes Foudres ? A peine Mademoiſelle de *Duras*, car on l'apelloit ainſi dans ce tems-là, à peine, dis-je, eut-elle achevé la parole, que le tems qui étoit pour lors le plus beau du monde, s'obſcurcit : les éclairs brillérent de tous côtez : le tonnerre gronda d'une maniére terrible, & tomba même en pluſieurs endroit : Mademoiſelle de *Duras* elle-même en trembla ; mais elle avoit l'eſprit trop fort pour croire que *Jupiter* fît tout ce fracas. Cependant, dites-moi, s'il y avoit eu là quelque Païen n'auroit-il pas crié miracle ? Et n'auroit-il

pas

pas trouvé des gens assez fous pour s'y laisser persuader ? Croiez-moi, ma chére Madame, les Miracles sont rares, & je crois, entre nous, que la plupart de ceux que nôtre Sainte Mère Eglise nous oblige de croire, sont un peu sujets à caution. Nos Pères étoient de bonnes gens auxquels on en donnoit à garder, & les petits ont toûjours été la dupe des grands, qui se sont servis de la Religion comme d'un masque, pour cacher leurs desseins ambitieux ; & ç'a toûjours été sous l'aparence de piété, que l'on a vû commettre les plus grands Crimes. *Homere* fait cette remarque au sujet d'*Agamemnon* & de sa fille *Iphigenie*. *Mahomet* en a imposé par la, & en impose encore à une partie de l'Orient. C'est sous ce prétexte que sont arrivées tant de révolutions dans les Siécles passez & de nos jours ; & que des

Sujets ont fait passer leurs Rois du Trône à l'échafaut ! Enfin, on peut dire que l'Hipocrisie & l'Athéïsme sont présentement montez à leur comble ! On n'a jamais moins crû, & on n'a jamais fait semblant de tant croire ! Je parle toûjours de ceux qu'on apelle habiles gens : car le commun Peuple a été de tout tems ignorant, & a tout l'air de périr avec son ignorance. Mais il me semble que je deviens bien moraliste ! Je ne saurois me résoudre à finir ma Lettre sur ce ton-là ; & il faut, pour égaïer un peu mon stile, que je vous fasse part d'une Avanture qui est arrivée depuis peu. Uune Demoiselle *Normande* que les malheurs du tems avoient réduite à la fâcheuse néceſſité de se mettre en condition, fut placée chez un grand Seigneur qui lui confia le soin de deux Filles qu'il avoit, dont l'une étoit

âgée

âgée d'environ quinze ans, & l'autre de treize. On les tenoit dans une Maiſon de Campagne, où elle vivoient dans une fort grande retraite, ne voiant que les Perſonnes que Mr. leur Pére y envoioit, & qui étoient néceſſaires à leur éducation. La Demoiſelle *Normande* eut ordre de ne les quiter ni nuit, ni jour. On lui dreſſa un lit dans la même chambre; & ainſi témoin de toutes leurs actions, elle étoit obligée d'en rendre compte au Marquis. A cette contrainte près, la condition étoit très bonne: les apointemens étoient forts: bonne chére & grand feu: tous les Domeſtiques du Château avoient ordre d'obéir à cette Demoiſelle: elle étoit logée & meublée magnifiquement, & jamais *Pſiché* ne fut plus agréablement dans ſon Château de *Feries*. Il y avoit à celui-ci des Jardins enchantez;

un Parc où l'on pouvoit aler promener en Carroſſe, aux conditions d'y aler toûjours à trois : car comme je l'ai déja dit, le triolet ne devoit jamais ſe ſéparer, pour quelque raiſon que ce pût être. Le Marquis venoit très ſouvent dans cette charmante Retraite, ſe délaſſer des fatigues de la Cour, & des ſoins que le rang qu'il y tenoit l'obligeoient de prendre ; il entretenoit alors mes Demoiſelles ſes Filles en particulier, & c'étoit le ſeul tems que la Gouvernante avoit à elle. Le Marquis étoit très content de ſon éxactitude ; & une année s'étoit déja écoulée de cette maniére, lors qu'un matin, l'aînée de ces Demoiſelles dit en s'éveillant, qu'elle avoit envie d'aller promener en Carroſſe. La Gouvernante ordonna qu'on atelât les chevaux, & ſe diſpoſa, ſuivant la coûtume, à être en tiers de cette

cette Partie. Mais la Demoiſelle qui la regardoit dans ce moment-là comme un tiers très incommode, commença à ſe rebeller & lui dit, qu'elle étoit laſſe de ſe voir ainſi gardée à vûë: qu'elle vouloit aler rêver en liberté dans le Parc. La Gouvernante objectoit l'ordre qu'elle avoit du Marquis, & paroiſſoit réſoluë à l'obſerver. Vous outrez les choſes, diſoit la Demoiſelle, je ſoufre ſans murmurer que vous ſoïez préſente lors que nos Maîtres à danſer, à chanter, & à deſſiner nous donnent leçon; mais vous pouſſez la tirannie trop loin, & pour vous rendre recommandable, vous nous ſuivez juſques dans les lieux où l'on a le moins beſoin de témoins, & vous êtes enfin devenuë notre fantôme! La Gouvernante toûjours ferme lui répondit, que Mr. le Marquis décideroit là-deſſus, & que

jusqu'à-ce qu'il se fût expliqué autrement, elle feroit comme elle avoit acoûtumé de faire; ainsi, ajoûta-t-elle, Mademoiselle, vous avez beau faire, criez, dites-moi des injures, il n'en sera ni plus, ni moins, & vous pouvez choisir, ou de ne point aler promener, ou d'y aller à trois. La dispute s'échausa là-dessus: la Demoiselle s'emporta: le Château retentit de ses cris: on lui vit faire des contorsions éfroiables! La Gauvernante en fut alarmée; mais la crainte & son étonnement augmentérent bien d'une autre maniére, lors qu'au milieu de ces convulsions, la Demoiselle prit la peine de mettre un enfant au monde. Ce fut alors que nôtre pauvre *Normande* se mit à s'arracher les cheveux. Je suis perduë! s'écrioit-elle, que dirai-je au Marquis? N'aura-t-il pas raison de croire que je n'ai pas toûjours

jours éclairé les actions de ses Filles, ou que j'ai été capable de soufrir qu'elles en aient fait de criminelles ? Pendant qu'elle se désoloit ainsi, la plus jeune des deux Sœurs lui dit : hé ! là, là, Mademoiselle, ne vous désespérez point tant, le Marquis ne sera pas si fâché que vous croiriez bien, & ce n'est pas la première fois que pareille chose soit arrivée : Il faut seulement ne pas tant faire de bruit. La Gouvernante ne comprenoit rien à ce discours, qui commença pourtant à la rassurer un peu : elle donna tous les soins qu'elle put à l'Acouchée ; & pendant qu'elle étoit dans cet embarras, on entendit dans la cour le carrosse du Marquis qui arriva fort à propos pour remédier à tout ce desordre. Bien loin de quereller la Gouvernante, il lui fit mille amitiez : loua sa vigilance, & lui demanda seulement le se-

cret. Il lui fit un préſent pour la mieux engager à cela, & la pria de reſter toûjours auprès de ſes Filles. Mais cette Demoiſelle qui prévoioit bien qu'elle ne pourroit pas ſe faire honneur de leur éducation, demanda ſon congé, & ſe retira au plus vîte. Elle promit cependant le ſecret : & quoi qu'elle l'ait aſſez bien gardé, elle n'a pas pû éviter que par de certaines raiſons je n'en aie été inſtruite, & je ne crois pas commettre une infidélité à ſon égard en vous faiſant part de cette Hiſtoire. Je ne nomme point les maſques, & ainſi il ſeroit mal aiſé de découvrir où la ſcéne s'eſt paſſée, ni ceux qui en ont été les Acteurs. Avec cette précaution, je ſauve l'honneur du prochain, & je trouve le ſecret de vous divertir. Mais comme vous pourriez m'acuſer de pratiquer ce que je condamne en vous, & de vous con-

conter seulement les choses sans vous dire ce que j'en pense, pour prévenir les questions que vous pourriez me faire au sujet de cette Avanture, je vous dirai que je crois que le Pére de la Demoiselle, l'étoit aussi de son enfant, puis qu'il n'y avoit que lui qui depuis un an lui eût jamais parlé en particulier; & cela paroît aussi par la maniére dont il prit la chose: car où est le Pére qui eut marqué tant d'indulgence en pareil cas, s'il n'avoit pas eu ses raisons pour cela? Les précautions qu'il prenoit pour élever ses Filles dans la retenuë, partoient moins d'un Pére sévére, que d'un Amant jaloux. J'avouë qu'on ne peut sans frémir imaginer de pareilles horreurs! mais on ne peut pourtant ici s'imaginer autre chose; & ce Marquis étoit, sans doute, du goût de ce fameux Poëte de nos jours, que l'on acusoit d'a-

voir épousé sa Fille, & qui avoit acoûtumé de répondre à ses Amis, lors qu'ils lui disoient qu'il avoit une belle Femme, *l'ho fatta perme stesso*. Il y a aparence que cette nouvelle *Mirha* n'avoit pas compté juste, & que ce méconte aiant rompu les mesures que son Pére avoit sans doute prises pour son acouchement, & se sentant pressée par ses douleurs, elle avoit voulu aler se débarasser de son paquet dans le Parc, & entasser, peut-être, Crime sur Crime. Voilà tout ce que je puis penser là-dessus, & ce que la Demoiselle *Normande* en a pensé elle-même. La Guerre n'empêche pas qu'on ne se divertisse toûjours bien, l'argent a beau être rare, on trouve pourtant le secret d'en dépenser beaucoup ici: on y est misérable à ce qu'on dit; cependant tout le monde est magnifique, & l'on n'a jamais vû

tant

tant de pauvres orgueilleux. Mandez-moi un peu comment vous passez votre tems à *Lion*; ce qu'il y a de rare; & sur tout aprenez-moi comment je suis dans votre cœur. Au reste j'ai rendu *My Lady* de ... à la personne qui m'en avoit confié le Manuscrit. Je lui ai fait voir ce que vous me marquez là-dessus; & l'on vous laisse la liberté de disposer de son sort: il y auroit pourtant quelques précautions à prendre avant que de l'abandonner au grand jour. La Morale de la Comtesse, en matiére de Religion, paroîtra peut-être trop relâchée: on croira aussi qu'elle autorise l'indiférence de Religions, & qu'elle prétend qu'on peut se sauver dans toutes celles qui sont Chrétiennes. Crime que nôtre Ste Mére l'Egliſe Romaine condamne au feu: car elle prétend être en droit de faire entrer, le Fouet à la main,

main, toute sorte de personnes dans son Giron, hors lequel il n'y a, dit-elle, point de salut. Ainsi sur ce pié-là, les sentimens de la *Comtesse* pourroient bien ne pas paroître les plus orthodoxes du monde. Mais j'espére que les Personnes éclairées se souviendront de cette maxime tant aprouvée, qu'il faut distinguer les tems, les lieux & les personnes, & verront qu'il s'agit d'une femme que la *Comtesse* veut ramener dans son Païs & dans son devoir; qu'elle ne sauroit y parvenir en lui rompant tout d'un coup en visiére; & que la voiant trop bonne Catholique, pour pouvoir lui persuader qu'elle sera dannée en suivant cette Religion, elle prend le parti de lui faire comprendre qu'elle pourra tout de même se sauver dans une autre, & qu'elle se sauvera plus agréablement. Après tout, si on

avoit

avoit composé cette Histoire à plaisir, on seroit responsable des sentimens qu'on auroit donnez à ces Dames : mais comme ce n'est ici qu'une narration très fidele, on ne peut ni y ajoûter, ni y diminuer à moins de changer la Vérité en Roman. On donne les choses comme elles se sont passées : permis au Lecteur de condamner ce qu'il trouvera condamnable. Je suis, Madame, votre, &c.

LETTRE XLV.

DE LION.

QUelque dessein que j'eusse de ne plus vous parler de *Chevalier*, il faut pourtant, Madame, que je le fasse encore revenir sur la scéne, & que je vous aprenne ce qu'on nous a dit ici de lui après s'être échapé

pé par fineſſe de ſes Gardes. Il eſt paſſé, comme vous me l'avez marqué, en *Suiſſe*, acompagné d'un certain nombre de Gredins qui l'avoient ſuivi. Meſſieurs les *Suiſſes* ne vouloient pas d'abord le laiſſer entrer dans leurs Villes, de peur de ſe faire des afaires avec la *France*; mais il trouva cependant le ſecret d'aler à *Lauſane* joindre le Marquis de *Guiſcard*, que j'ai connu autre fois à *Toulouſe*, ſous le nom de l'Abbé de la *Bourlie*, & qui a fait, dit-on, ou du moins voulu faire, des ſoûlévemens dans ce Païs-là. Ce Marquis lui a mis en tête d'aler trouver le Duc de *Savoye*: il l'a préſenté; ce Prince lui a donné permiſſion de faire un Régiment, & d'y mettre ſes Camiſards. *Cavalier* a fait un Jardinier de *Nîmes*, nommé *Billard*, ſon Lieutenant-Colonel. Le premier Capitaine eſt un Garçon

çon Tailleur son Cousin-germain qu'on apelle *Cavalier*, comme lui; & les autres Oficiers sont à proportion. C'est quelque chose de plaisant que de voir ces *Ostrogots* travestis en Oficiers! ils ont aussi bon air à cela qu'à ramer des choux; & je crois qu'on en doit bien rire à *Turin*. Tout le monde étoit curieux de voir ce *Cavalier* dont on avoit tant ouï parler; & lors qu'il passa en *Suisse*, les Réfugiez qui sont dans ce Païs-là, n'étoient pas fort disposez à lui faire acueil, le regardant comme un homme qui avoit sacrifié les siens, & qui n'avoit songé qu'à se tirer lui-même d'intrigue. Le Ministres en parloient sur ce pie-là; & l'on dît même, qu'un nommé Mr. *Merlac*, s'en expliqua clairement dans ses Sermons. Quoi qu'il en soit, *Cavalier* à trouvé des prétextes, bons ou mauvais, pour plâtrer sa conduite.

te. Il avoit, disoit-il, son but dans tout ce qu'il avoit fait, & prétendoit le prouver par sa sortie du Roiaume. On lui répondoit qu'il ne devoit pas avoir cherché son repos particulier aux dépens de celui du Général; & on lui reprochoit le sang des siens qui avoient été les victimes de ses desseins. Dès qu'il n'avoit plus de bonnes raisons à donner, il avoit recours à ses Propheties, & disoit avoir obéï en tout aux ordres de l'Esprit, Les uns l'en croioient, & les autres savoient à quoi s'en tenir; mais en général tout le monde avoit envie de le voir; & soit qu'on le regardât de bon ou de mauvais œil, il excitoit autant de curiosité qu'un animal venu de l'*Amérique*. On éprouve en le voiant la vérité de ce que dit *St. Paul*, que la présence est contemptible: car sa petite taille, & sa mine basse & enfantine,

ne, ne promettent rien moins que tout ce qu'on a dit autrefois de lui. Le voilà pourtant par un bonheur qui doit avoir passé ses espérances, revétu de la Dignité de Colonel ! Et le Duc de *Savoie* qui vient de l'en honorer, a mis par-là un voile sur toutes les démarches scabreuses que ce petit Garçon a faites jusques ici. Ceux de ces Prophetes qui le suivoient autre fois, & qui sont échapez aux bourreaux auxquels l'Intendant de *Baville* les avoit tous dévouez, prédisent à l'heure qu'il est mille malheurs à ce Chef, & assurent que Dieu l'a livré à présent à lui-même & à son ambition; qu'il n'a permis qu'il se fut élevé que pour rendre la chute plus terrible; qu'il l'anéantira & le fera rentrer dans un état plus bas encore que celui dont il l'avoit tiré : & cela, disent-ils, parce qu'il l'a méconnu,

connu, & qu'il s'eſt méconnu lui-même. L'événement nous fera voir la vérité de ſes Propheties. Cependant Mr. de *Chamillart* a écrit un Lettre à *Cavalier*, que l'on a envoiée ici, & que vous avez ſans doute vûë à *Paris*, puis que c'eſt de-là qu'elle vient; c'eſt pourquoi je ne vous en dis pas la teneur. *Cavalier* y eſt traité indignement: & comme on prétend qu'il le mérite, nous verrons par la maniére dont il ſe ménagera dans les ſuites, s'il eſt capable lui-même de quelque conduite? J'en doute. Mais ce ſont ſes afaires, & la choſe du monde à laquelle je m'intéreſſe le moins. Puis que vous voulez ſavoir celles dont je m'ocupe ici, je vous dirai qu'on y paſſe le tems fort agréablement. Je vais promener en Carroſſe dans une très belle place qu'on apelle *Bellecourt*, où il y a de très belles mai-

maisons : c'est dans cet endroit que loge le Prince d'*Harcourt*, des tillauts y forment la plus belle Alée du monde, & le *Rhône* coule tout auprès : on le passe sur un grand Pont de bois, où il y a des bancs des deux côtez, sur lesquels on va le soir respirer au frais, & où la vûë a de quoi s'arrêter agréablement ; car on découvre de-là les deux côtez de la Ville, & les Montagnes qu'elle renferme, & l'on voit passer une infinité de petits bateaux qu'on apelle ici des Berges, que des femmes habiles en l'Art de ramer, conduisent de la maniére du monde la plus plaisante. Les mouvemens qu'elles se donnent en ramant, ont quelque chose de si risible, que bien des gens, pour ce seul plaisir, s'en font un véritable de passer & de repasser de l'autre côté de l'eau. Dès qu'on apelle une de ces Batelières, il

s'en

s'en préſente plus de vingt, & ſouvent même elle viennent offrir leur miniſtére aux Paſſans, & leur diſent, pour ſe faire accepter, tantôt des douceurs, & tantôt des injures, ce qui fait toûjours également rire. Il ſe forme ordinairement un combat ſur la préférence; après quoi la Victorieuſe s'éloigne du bord à force de rames avec ſa proie, & l'on en eſt quite pour eſſuier quelques huées de celles qui la voient éloigner avec des yeux d'envie: tant il eſt vrai que l'envie ſe fourre par tout, juſques dans les Profeſſions les plus baſſes. Outre les promenades de *Bellecourt*, & du *Pont du Rhône*, il y a celle de la *Place des Terteaux*. La Maiſon de Ville y eſt bâtie, & en fait un des plus beaux ornemens. Le Couvent des Dames de St. Pierre, celui des Carmes, & d'autres belles Maiſons, forment le reſte du

Car-

Quarré, où le beau monde de ce quartier-là se proméne ordinairement les soirs, & l'on y trouve de quoi se rafraîchir dans une infinité de petites boutiques trés propres & très bien éclairées, où l'on vend des Liqueurs & des eaux glacées de toutes les sortes: toutes les Personnes de l'un & de l'autre séxe y entrent sans façon, & les Messieurs y peuvent même régaler les Dames, sans que cela tire à conséquence; & les plus rigides n'en font pas de scrupule. On ne sait ici ce que c'est que Gens de qualité, & excepté chez les Comtes de *St. Jean*, & dans quelques Abbaïes Roiales où la Naissance est nécessaire, on n'en fait presque par tout ailleurs aucun cas; & ce sont les Banquiers qui brillent ici: ils possédent les premières Charges; leurs Femmes sont sans dispute Madame, & dispu-

teroient, en cas de besoin, le haut du pavé aux Duchesses : elles ont de beaux & bons Carrosses : elles sont magnifiques dans leurs habits, dans leurs meubles ; & dans le nombre de leurs domestiques ; & elles ont dans la Banque de leurs Maris de quoi entretenir toutes ces magnificences : elles jouent gros jeu, & font belle dépense. Je fus l'autre jour chez un Trésoriére de *France* apellée Madame *Philibert*, chez qui il y a ordinairement Assemblée : j'y trouvai très bonne Compagnie. Cette Dame est vive ; & si ses jambes pouvoient servir sa tête, je croi qu'elle feroit bien du chemin : mais elle est obligée de marcher avec des potences ; & ainsi acrochée par les pieds, elle est sédentaire par force. On jouë chez elle, & l'argent y roule tout comme chez nos Femmes de Maltotiers à *Paris*. Le Duc

de

de *Vantadour* y vint, & je ne pûs m'empêcher de rire : en le voiant je me ſouvins de cette Chanſon : *Joſeph le regardant, crut qu'il portoit la hotte.* Je trouvai l'invention ſi plaiſante, & le Portrait ſi juſte, que je ne ſavois comment faire pour prendre mon ſérieux. Après tout, quand le Duc auroit connu mon embaras, cela ne m'en auroit point fait. Il eſt bon Prince, & entend aſſez bien raillerie. J'apris de lui qu'on ne voit plus le Cabinet de Mr. de *Serriéres*, dont il nous conta mille particularitez : il nous dît, entr'autre choſes, que le Roi avoit été le voir en paſſant par *Lion* ; & qu'après qu'on lui en eut fait admirer toutes les raretez, Mr. de *Serriéres* avoit tiré un rideau, & dit à Sa Majeſté, en lui montrant de très beaux petits enfans qu'il avoit fait cacher derrière ; il eſt juſte, Sire, puis que vous

avez vû mes ouvrages du jour, que votre Majesté voie aussi ceux de la nuit. Le Roi fronça les sourcils, trouvant quelque chose d'un peu trop libre là-dedans, & ne fit point de présent à ces petites Personnes; ainsi Mr. de *Serrieres* se frustra du succès de son imaginative. Après que le Duc de *Vantadour* eut fini son Conte, & quelques autres à peu près semblables; qu'on eut raisonné sur la modestie du Roi, & fait quelques annotations à propos du sujet, on parla d'aler à l'Opéra. Nous y fûmes toute une bande, & nous y arrivâmes fort à propos pour aider à ces pauvres gens à en païer les fraix: car la foule n'y est pas ordinairement fort grande. Mais aussi, qu'est-ce que c'est que cet Opéra? On jouoit *Bellerophon* & *Baccus*, & ces Dieux parurent sur la Scéne tenant chacun un manche à balai

balai à la main. Les machines montroient la corde : les habits des Acteurs étoient des plus crasseux, & l'Orchestre répondoit parfaitement bien à la magnificence du Théatre. La petite *Fanchon Journel* en faisoit tout l'ornement : je l'avois vûë quelque années auparavant à *Avignon*, & je la trouvai toûjours tout aussi aimable : elle joua le Role d'*Estenobée* & s'en aquita à merveilles. Le Prince *Darcourt* a été dans ses chaînes & *tant d'autres là*, *tant d'autres ici :* car il n'y a proprement qu'elle qui brille. C'est présentement le Marquis *Darbon* qui en prend soin. On me le montra ; & je ne fus jamais si surprise que lors qu'on me dît que c'étoit le Mari de la Reine d'*Yffetot*. Une Reine, Femme d'un Marquis de Province ! Cela me paroissoit un peu contradictoire : mais j'apris ensuite

que cette Roiauté n'eſt pas grand choſe, & que le Roiaume d'*Yffetot* eſt un Roiaume en mignature. On m'en conta l'Hiſtoire, que vous ſavez ſans doute, & dont je n'avois jamais ouï parler. On me dît que le Roi ... étant mécontent du Seigneur d'*Yffetot*, Gentil-Homme de *Normandie*, & n'aiant pû être maître de ſon emportement, l'avoit tué au pié de l'Hôtel: qu'étant enſuite revenu à lui-même, il avoit condamné ſon action, & que pour la réparer en quelque manière, & ſatisfaire aux Manes du défunt, il avoit voulu honnorer ſa mémoire en érigeant ſa petite Terre en Roiauté: il lui donna tous les atributs néceſſaires pour cela, & voulut que ſa poſtérité jouït paiſiblement de ces beaux Priviléges. Elle en jouït encore en éfet; & comme ce Roiaume n'eſt pas ſujet à la Loi Salique,

lique, celle qui en eſt Héritiére la porte en dot à ſon Epoux. On dit qu'il y a une Tour au milieu de ce petit Etat, d'où on en découvre non ſeulement toute l'étenduë; mais du haut de laquelle le Roi peut, s'il veut, cracher ſur tout le Païs de ſon obéïſſance. Peut-être y a-t-il un peu d'éxagération là dedans: mais à coup ſûr ce Roiaume eſt un Roiaume proprement pour rire, & où la charge de Contrôleur des Finances n'eſt pas, je croi, fort conſidérable. On avoit dit autre fois, par maniére de plaiſanterie, que le Roi *Jaques* feroit là ſa retraite afin de conſerver la Souveraineté; mais le tout ne ſe diſoit que pour briller. Au reſte on brille ici à fort bon marché: les étoffes y ſont à juſte prix, & l'on peut les avoir de la premiére main: les vivres y ſont à donner; c'eſt un Païs de bonne chè-

re ; la Patisserie est meilleure ici que dans tous les Païs du monde : on y est à portée des Vins de *Condrieu*, & de l'*Hermitage*, & on y mange de certains petits Fromages à la crême qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Lors qu'on fait ici quelques feux de joie, c'est toûjours sur un Pont de pierres qui traverse la *Saone* ; & les fusées qui après avoir persé jusques aux nuës, viennent se perdre dans les eaux, font un éfet le plus charmant du monde. Mr. le Maréchal de *Villeroi* a ici une grande & belle Maison, qu'on apelle le Gouvernement : le Palais Archiépiscopal a été aussi pendant long tems dans cette Famille, c'est-à-dire, tant que le défunt Archevêque a vêcu : il en avoit fait bâtir une à la Campagne à laquelle il avoit donné son nom de *Neuville*, & qui est quelque chose de très beau : elle

le n'eſt pas loin de la Souveraineté de *Dombes*, où Mr. le Duc du *Maine*, qui eſt Héritier des Droits de feu Mademoiſelle de *Montpenſier*, a celui de faire battre Monnoie. Il y a dans cette Ville-ci bien des Maiſons fondées pour le ſoulagement des Pauvres. On m'a fait voir, comme une choſe très curieuſe, celle qu'on apelle la Charité, & j'ai été très édifiée de la manière dont on y éléve les Orphelins & les Enfans trouvez, & de la régle qui s'y obſerve. Cette Ville eſt ſi voiſine du *Dauphiné*, que le Fauxbourg qu'on apelle de *Léguillotiére* eſt dans cette Province. Vous voiez, Madame, que je vous faits des Rélations bien éxactes, puis que je vous donne des nouvelles de la Ville des Fauxbourgs. *Vienne* n'eſt qu'à trois lieuës d'ici. C'eſt le Païs de cette belle *Coulon* dont vous

m'avez tant vanté les apas, & dont Madame *Daunoi* parle encore dans ſa *My Lady* de ..., j'y vis en paſſant quantité de belles Perſonnes; & je crois que le climat influë un peu là dedans. *Vienne* eſt la première Ville du *Dauphiné*: c'étoit autre fois le ſéjour des Souverains de ce Païs-là, & ce fut dans cette Ville, qu'*Imbert Dauphin* jouant avec un petit enfant qui étoit ſon unique eſpérance, eut le malheur de le laiſſer tomber d'un Balcon de ſon Palais dans le *Rhône*: c'eſt à cet accident que la *France* doit le *Dauphiné*, que ce Père deſolé donna au Roi *Philippe de Vallois* l'an 1346, à condition que l'Héritier préſomptif de la Couronne porteroit le nom de *Dauphin*: condition, qui, comme vous voiez, a été toûjours religieuſement obſervée. *Vienne* a beaucoup perdu en perdant ſon Prince

ce & le séjour de sa Cour ; & il y a aparence que cette Ville est bien diminuée, puis qu'une Piramide fort ancienne qu'on rencontre un quart-d'heure avant d'y arriver, en marquoit autre fois le milieu. *Grenoble* est à présent la plus considérable du Païs : l'Evêque y habite, & le Parlement y Siége. On dit ici des merveilles de ce Prélat, qui, sous la Pourpre dont Rome l'a revêtu, conserve une humilité tout à fait Apostolique : c'est là ce qu'on peut apeller une véritable Conversion ! Et ceux qui l'ont connu lors qu'il étoit l'*Abbé le Camus*, admirent en lui les éfets de la Grace. Elle a produit, dit-on, un pareil changement dans l'Abbé de *la Trape*, Auteur de cette austére Réforme dont je ne pourrai jamais vous parler que par tradition, puis que quand mon ambulanté destinée me conduiroit

roit jusques aux portes de cette triste demeure, l'entrée m'en seroit interdite comme à toutes les autres Personnes de mon séxe. Mais il me semble que je m'égare un peu de ma route; ainsi de peur de battre encore la campagne, je m'en vai battre en retraite & me mettre dans mon lit. Adieu donc, Madame, je vous souhaite le bon soir, & suis comme toûjours, c'est-à-dire, jusques au dédit, votre très humble.

LETTRE XLVI.

DE PARIS.

JE conviens, Madame, de votre éxactitude lors qu'il s'agit de me faire la description de *Lion*. Vous vous en aquitez à merveilles: vous me parlez de la Ville & des Fauxbourgs,

bourgs, & même vous me menez promener bien loin chez les Voisins; & quand je vous demande comment je suis dans votre cœur? Vous répondez à cette question, dans laquelle le mien s'intéresse si fort, de la maniére du monde la plus succincte, & vous vous contentez de me dire à la fin de votre Lettre, que vous êtes toûjours jusques au dédit. Franchement je pourrois vous faire ici le même reproche que le grand *Perrin Dandin* fait dans les Plaideurs, à Maître l'*Intime*, & vous dire, que comme lui vous courez le galop sur les choses qui méritent le plus d'attention. Mais à la bonne heure, je veux bien vous entendre à demi mot, & vous en croire sur la moindre parole. Au reste je ne sai si vous avez l'Art d'embellir les lieux par où vous passez; mais je suis charmée des Rélations

que vous m'en faites ! *Lion* me paroît un séjour enchanté ; & l'on voit bien que cette Ville n'est pas loin des Rives du *Lignon*. Quelqu'envie que j'aie de vous revoir, je ne puis savoir mauvais gré à vos Voiages, ils me rendront habile femme, & il me semble que je suis même déja assez bonne Géographe ! Qu'en dites-vous ? Mais je vois bien que vous atendez de moi quelque chose à votre tour, & que croiant que *Paris* doit toûjours fournir quelque nouvelle Avanture, vous prétendez que je dois vous en conter ; mais c'est ce qui vous trompe. La saison est des plus stériles : nos petits Maîtres sont sur les frontières : les Abbez ont leurs raisons pour éviter l'éclat dans leurs intrigues ; & le Public n'a pas toûjours le bonheur de s'en rejouïr : ainsi à moins que quelque Plaideuse ne vienne du fond de

de sa Province nous donner ici la Comédie, comme la Comtesse de *Pimbeche*, on ne peut guère à présent se divertir aux dépens du prochain : le cas arrive quelque fois, & il est arrivé depuis peu ici une Dame *Champenoise*, dont l'Avanture auroit fourni matière à de bons Contes, si on n'avoit eu soin de la cacher autant qu'il a été possible. Comme elle s'est passée dans mon Voisinage, je n'ai eu garde de l'ignorer, & vous ne l'ignorerez pas non plus. Nôtre Dame *Champenoise* vint ici soliciter un Procès, dont son Epoux lui avoit confié le soin, & dans lequel il s'agissoit de cent mille francs : somme très considérable par toute la terre, & sur tout chez un Gentil-Homme campagnard ! Celui-ci sachant qu'une jolie Femme est d'un grand secours pour le gain d'un Procès, & comptant sur la vertu

tu de la ſienne, réſolut de l'amener ici ; & ſes afaires ne lui permettant pas d'y faire un long ſéjour, après avoir mis l'afaire en train, & ſa Femme entre les mains d'un bon Avocat & d'un Procureur ; & lui avoir bien fait comprendre que de la déciſion de ce Procès dépendoit leur bonne ou leur mauvaiſe fortune, il la chargea de le pourſuivre, & de le pouſuivre vivement ; & ſe repoſant ſur ſon habileté, d'un ſoin auſſi important, il retourna dans ſes Terres. La Dame reſta à l'Hôtel de ... où ils avoient pris un Apartement, & où Mr. de ... étoit auſſi logé. Ce riche Financier ſachant qu'il avoit une jeune & aimable Voiſine, & perſuadé que rien ne pouvoit échaper au brillant de ſon or, jetta d'abord ſes plombs de ce côté là, & crut la Conquête fort aiſée : il y trouva pourtant plus

de

de dificulté, qu'il ne se l'étoit imaginé. La belle Plaideuse toute ocupée de Requêtes, ne faisoit nulle atention à celles que le Maltotier lui présentoit tous les jours: elle donnoit la matinée à ses Juges; & à peine pouvoit il trouver le moien de l'engager l'après-midi à faire une partie d'Ombre: il lui proposoit toutes celles qu'il croioit propres à lui procurer du plaisir. L'Opéra, la Comédie, Promenades à la Ville & à la Campagne, tout cela étoit ofert & refusé, & la Dame n'acceptoit de lui que son Carrosse; secours très utile quant on a des Juges à soliciter, & des Avocats à instruire. Mr. de... l'acompagnoit chez les Conseillers qui étoient de sa connoissance; il les prioit de lui rendre bonne & briéve Justice, & faisoit prier les autres par de très puissans Amis qu'il a ici. Tous ces bons ofi-

ces

ces engageoient la Dame à avoir de la reconnoiſſance, & des ménagemens pour lui ; mais cela ne paſſoit point les bornes du plus auſtére devoir. La Provinciale n'avoit point encore pris les manières dégourdies de nos habiles Pariſiennes ; tout lui paroiſſoit crime, & l'abſence de ſon Epoux la rendoit ſi timide, & ſi réſervée, que le Financier ne pouvoit pas trouver le moien de lui parler en particulier, & ne ſe voioit pas plus avancé après ſix mois de ſervices, qu'il l'avoit été le premier jour. Cette réſiſtance le piquoit ſi fort, que ſi la Dame avoit eu l'ame intéreſſée, il lui auroit été aiſé de le depouiller, ſans qu'elle y eût rien mis du ſien : mais elle étoit de bonne foi, & n'en ſavoit pas encore aſſez long pour cela. Une Femme de chambre & un petit Laquais compoſoient tout ſon train : cela s'entrenoit

à peu de fraix, & le nom de Marquise qui entroit dans ses tîtres, & qu'on lui donnoit, ne l'engageoit pas a de grandes dépenses. On atendoit le gain du Procès pour faire un fracas convenable, & pour s'en retourner en Carrosse à six chevaux. Mais comme les événemens sont incertains, la Marquise vit un beau matin ses espérances renversées par la perte de ce Procès. Jamais il n'y eut de désolation pareille a la sienne ! Elle étoit ruinée ! Sa Famille à l'Hôpital ! Sa Partie devoit pour les cent mille francs en question, prendre toutes les Terres du Marquis, & le mettre à la porte. Il n'y avoit point de grace à atendre là-dessus, car les esprits étoient extrémement aigris : c'étoit une afaire de Famille, & chacun sait que le haine est toûjours plus forte entre les proches ; ainsi la pauvre Dame étoit

étoit dans le plus triſte état du monde : ce qui augmentoit encore ſa douleur, étoit la crainte que ſon Mari ne lui imputât la perte de ce fatal Procès, & ne l'acuſât d'avoir négligé le ſoin de le ſoliciter. L'acuſation n'auroit pas été juſte. Cependant la déſolée Marquiſe craignoit tout, & ne ſavoit de quel côté ſe tourner, elle n'oſoit écrire à ſon Mari, ni lui annoncer une ſi fatale nouvelle. Cinq ou ſix paires de Moines de diférens Ordres, travaillérent en vain à la conſoler : ils avoient beau l'exhorter à ſe ſoûmettre aux volontez du Ciel, leurs exhortations ne pûrent jamais calmer ſon deſeſpoir ; & il l'auroit ſans doute portée aux derniéres extrémitez, ſi Mr. de . . ., plus heureux que tous ces Prêtres, n'eût trouvé le ſecret de le faire ceſſer. Madame, lui dit-il, j'ai toûjours ouï dire, que dans

dans les maux extrêmes, il faut se servir de remédes violens : depuis six mois qu'il y a que je vous aime, mes soins, ni mes respects n'ont rien pû gagner sur votre esprit ; je n'ai reçû de vous que des civilitez que je dois bien plus à votre politesse qu'à votre cœur ; ainsi sans que je puisse raisonnablement me plaindre de votre procédé, & malgré toutes vos manières honnêtes, vous me rendez l'homme du monde le plus malheureux ! Mais, Madame, ces malheurs que vous me causez ne m'empêchent pas de sentir les votres ; je vous aime trop pour ne pas les partager, & l'amour vient de m'inspirer le moien de les terminer. Mais, Madame, il faut aussi finir les miens, & que nous soïens heureux en même tems : cela dépend de vous ; faites mon bonheur, & je ferai le votre ; & voici comment.

J'irai

J'irai trouver votre Partie. Je lui conterai les cent mille francs qu'elle demande, & nous ferons, d'intelligence, donner un Arrêt qu'on apelle d'Expédient, par lequel il paroîtra que vous gagnez votre Procès avec dépens : je paierai tous les fraix de Juſtice, & munie de cet Arrêt, vous pourrez retourner triomphante auprès de votre Epoux, & vous recevrez de lui des éloges & des remercîmens, au lieu des reproches que vous craignez. Voilà, Madame, ce que je vous ofre : je ne vous explique point ce que je ſouhaite de vous, vous avez de l'eſprit, & j'eſpére qu'un ſervice de cette importance me tiendra lieu de mérité auprès de vous, & que votre fortune, le repos de vos jours & le plaiſir de nous voir aplaudie dans votre Province vous engageront à m'acorder par raiſon ce que vous n'a-

n'avez jamais voulu sacrifier à l'amour. Pensez-y, Madame, la chose mérite reflexion ; je vous donne vingt-quatre heures pour cela : mais songez que votre Arrêt n'est point levé, & que si vous atendez qu'on en sache la teneur, il n'y aura plus rien à faire : songez-y, il n'y a pas de tems à perdre : je ne vous solicite point, votre intérêt vous doit assez soliciter. Monsieur, dît la Marquise en l'interrompant, vous me faites sentir tout le poids de ma mauvaise fortune ! Si j'étois moins malheureuse, vous ne vous hasarderiez pas à me faire une proposition de cette nature, & vous craindriez sans doute une réponse convenable là-dessus. Mais que pouvez-vous craindre de moi, dans le triste état où je suis ? Quelques emportemens ? Une colére impuissante : Cela ne sauroit vous intimider, & vous croiez

croiez pouvoir m'insulter. A coup sûr, ce procédé n'est pourtant pas fort généreux. Quoi! Madame, s'écria le Financier ce n'est pas être généreux que de vous ofrir cent mille francs? S'il m'étoit permis de plaisanter, je pourrois vous dire ici ce que dit *Harlequin* à *Lucresse*; que c'est acheter bien cher des faveurs qu'on peut avoir ailleurs pour quinze francs. Croiez-moi, Madame, c'est être bien persuadé de ce que vous valez, que de mettre vos bontez à un si haut prix; & croire que votre vertu ne puisse pas être ébranlée à moins: il en est peu, pour ne point dire presque point, qui résistassent à des ofres de cette nature: & bien loin de vous en ofenser, il me semble que vous me dévriez tout au moins des remercîmens. Mais il faut laisser calmer ce premier mouvement de colére: la situation de

vos

vos afaires vous feront faire des réfléxions plus sérieuses là-dessus, & je vais vous en laisser le loisir. Il se rétira là-dessus, sans attendre de réplique, & la pauvre Marquise resta dans le plus grand acablement du monde. Elle se mit au lit sans souper, & passa toute la nuit à pleurer ses malheurs, que la proposition du Financier agravoit. Quoi ! disoit-elle à sa Femme de chambre, est-il possible qu'on aît osé me tenir un pareil discours, & que je sois hors d'état d'en tirer raison ? Mais, ajoûtoit-elle, que puis-je faire ? Je ne sai comment me tirer moi-même d'ici ; & il faudra, peut-être, que j'y sois acrochée pour les fraix de ce maudit Procès : & quand je pourrois en sortir, où sera mon asile ? Je trouverai mon Epoux dépossédé, & peut-être irrité contre moi. Que deviendrai-je, grands Dieux ! Là-dessus les lar-

mes & les ſanglots redoubloient. La Femme de chambre qui étoit peut-être gagnée, ou qui du moins avoit des ſentimens conformes à la baſſeſſe de ſa naiſſance, lui dît, qu'elle avoit tort d'avoir rebuté le Financier : que ce qu'il lui propoſoit n'étoit pas ſi injurieux. Qu'après tout il faloit qu'il l'aimât bien, pour lui ofrir une ſi groſſe ſomme : qu'il la préféroit ſans doute à des Princeſſes, puis que ſi on en croioit *Buſſi*, il y en avoit qui s'étoient renduës à moins : que l'intention faiſoit le crime, & qu'elle ne croioit pas qu'il y en eût dans une ocaſions comme celle-là, où ſon inclination n'agiroit point, & où elle ſe ſacrifieroit elle-même au bien de ſa Famille. Un diſcours ſi patétique ne perſuadoit pas la Marquiſe. Elle aimoit mieux, diſoit-elle, ſuporter tous ſes malheurs, que de ſe réſoudre à les mé-

mériter par une démarche auſſi ſcabreuſe. Et je crois que ſa vertu auroit triomphé, ſi une Lettre qu'elle reçut le lendemain matin de ſon Epoux, ne l'eût entiérement ébranlée. Il lui récommandoit ſon Procès : il lui éxagéroit la juſtice de ſa Cauſe, & lui faiſoit entendre que ſi elle y avoit donné tous ſes ſoins, la choſe auroit déja été finie, & que ſi elle tournoit mal, comme ce ſeroit à coup ſûr par ſa faute, ce ſeroit auſſi contr'elle qu'il tourneroit tout ſon reſſentiment. La pauvre Marquiſe trembla en liſant cette Lettre ; & la viſite de ſon Procureur qui lui portoit la liſte des Dépens, acheva de l'acabler. Elle étoit dans cet état lors que le Financier entra dans ſa chambre, pour lui demander le réſultat de ſes réfléxions. Il ne pouvoit pas mieux prendre ſon tems. La Femme de chambre lui aida à

en profiter ; & la Marquîſe ſe livra à lui par deſeſpoir, & avec des ſentimens d'horreur, qui faiſoient bien voir que le crime ne lui étoit pas familier. Le Financier tint éxactement ce qu'il avoit promis, & en moins de vingt-quatre heures, on publia que la Marquiſe de ... avoit gagné ſon Procès avec Dépens. On lui donna un Arrêt autentique là-deſſus, qu'elle envoia d'avance à ſon Epoux. Tous les Dépens furent paiez. Elle reçut les félicitations des Perſonnes de ſa connoiſſance, & régla toutes choſes pour ſon Départ. Mais lors qu'après avoir ainſi tout paié, nôtre Financier voulut la revoir ſur le même pié, elle lui dît qu'il n'y avoit rien à faire; qu'il lui avoit donné cent mille francs pour un rendez-vous, & qu'elle n'étoit pas d'humeur à lui en accorder davantage. Il eut beau parler

& pleurer, ofrir de l'argent, il n'en fut pas plus avancé. La Marquiſe partit : ſon Mari la reçut en triomphe ; mais ſes remords l'empêchoient de ſentir la joie qu'elle auroit euë ſi elle l'avoit achetée moins cher ; & elle tomba dans une mélancolie qui l'auroit conduite au Tombeau, ſi ſon Epoux qui l'aimoit tendrement, & qui avoit encore redoublé ſes tendreſſes depuis le gain du Procès, n'avoit mis tout en uſage pour l'en tirer. Mais il n'y auroit jamais réüſſi s'il n'avoit été à la cauſe : ainſi voiant que toute la Médecine & la Pharmacie y avoient travaillé en vain, il crut que le mal étoit au cœur, & que ſa Femme avoit quelqu'inclination à *Paris*. Il lui parla là-deſſus en Ami plûtôt qu'en Mari ; & la Dame preſſée par le reproche de ſa Conſcience, & ſe croiant mourante, lui fit, avec larmes, le

hontenx aveu de ce qui s'étoit passé. Mais quelle fut sa surprise, lors qu'au lieu des reproches auxquels elle s'atendoit, elle vit cet Epoux l'embrasser tendrement ! La remercier même de ce qu'elle s'étoit sacrifiée pour lui ! Il lui dît qu'il connoissoit sa vertu ; que son repentir & l'éfet qu'il avoit fait sur sa santé, en étoit des preuves assez convaincantes; qu'il ne faloit plus parler de cela, qu'il ne lui en feroit de sa vie aucun reproche : & qu'après tout cette Avanture lui faisoit moins de peine que si elle avoit eu quelqu'atachement de cœur. La Dame charmée des bontez de son Mari, se jetta à ses piez, & lui jura une fidélité inviolable. Il ne fut plus question que de recouvrer sa santé. Le repos de sa Conscience qu'une pareille confession avoit entiérement soulagée, y contribua beaucoup : &

elle

elle eſt préſentement tout à fait rétablie. Son Mari l'adore, & c'eſt le meilleur ménage du monde. Vous me demanderez, ſans doute, comment j'ai pû ſavoir tout le détail de cette Avanture : mais c'eſt ce que je ne vous dirai point. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'elle eſt très véritable, & que je ſuis, à vôtre imitation, juſques au dédit, votre très-humble ſervante.

LETTRE XLVII.

DE LION.

SAvez-vous bien, Madame, que j'ai quaſi envie de me facher ? Quoi ! vous me comparez tantôt à *Sancho Panſa*, tantôt à maître l'*Intime* : point de ces comparaiſons odieuſes, s'il vous plaît ! Vous avez bien

fait de chercher à m'apaiſer par l'Hiſtoire de votre Marquiſe : je ne ſai que vous en dire ; tout cela ne fait pas d'honneur à nôtre ſéxe ; & il ſemble que, comme on l'a déja dit, il n'y ait qu'à trouver de l'argent, & que la choſe ne difére que du plus au moins. Je trouve le Mari fort pacifique, & le Maltotier bien fou de donner une ſi groſſe ſomme ! Il eſt vrai que l'argent ne coûte guére à ces Meſſieurs-là, & que la Veuve & l'Orphelin ſont ordinairement les fraix de leurs débauches : mais ce n'eſt point à moi à redreſſer les Tors, & à m'ériger en *Don-quichotte*, il ſufit que vous m'aiez comparée à ſon Ecuier : je m'en tiens là, je vous dirai ſeulement, que ſi votre Financier avoit eu de la délicateſſe, il auroit fait plaiſir à la Dame, ſans conditions, & auroit laiſſé agir ſa reconnoiſſance. Le Marquis de

Gan-

Ganges, dont je vous ai parlé autre fois, fut bien plus généreux que cela. Il étoit amoureux à *Mets* de la Femme d'un Orfévre : il avoit mis tout en œuvre pour la gagner, & lui avoit fait ofrir une ſomme conſidérable par ſon Maréchal des logis, qui n'avoit pas été mieux reçû que l'Ambaſſadeur d'*Harlequin Tarquin* l'eſt de *Lucrece*; & le pauvre Marquis avoit perdu toute eſpérance, lors que le Régiment dans lequel il étoit alors Capitaine, reçut ordre de Dragonner les Huguenots de *Mets*. On mit Garniſon chez l'Orfévre : la petite Femme ſe vit expoſée à toute la fureur de ces Miſſionnaires bottez, qui, à force de perſécution, vouloient l'obliger à aler à la Meſſe. Elle ſoûtint ce choc pendant quelques jours; & enfin n'en pouvant plus, & pourtant réſoluë à ne point changer de

Religion, elle imagina un moien assez particulier pour se tirer d'afaire. Elle croioit se damner en se faisant Catholique; & damner pour donner, elle voulut du moins choisir la maniére; ainsi elle demanda à parler au Marquis de *Gauges*. Les Dragons n'oférent refuser de l'aler chercher: il vint; & dès que l'Orfévresse le vit entrer: Marquis, lui dit-elle, vous m'avez dit que vous m'aimiez! Si cela est, tirez-moi d'ici: donnez-moi les moiens de sortir du Roiaume, & atendez, pour prix d'un si bon ofice, tout ce que je vous ai refusé jusques-ici, & que je ne vous aurois jamais acordé, si la cruelle situation où vous me voiez ne m'y contraignoit. Je sai que je fais un péché; mais à tout péché miséricorde! Je me tire par là de ce Païs-ci, où il faudroit que je fusse hipocrite, ou idolâtre. Pardonnez-moi, dît-elle,

elle, l'expreſſion, & ſongez ſeulement à vous prévaloir de la conjoncture. Non, Mademoiſelle, dît le Marquis, je ne m'en prévaudrai point : vous me rendriez le plus heureux des hommes ſi vous acordiez à ma tendreſſe ce que je pourrois obtenir aujourd'hui de votre trouble : je voudrois devoir tout à votre cœur, & il y auroit de la lâcheté à abuſer l'état où vous êtes : je vais vous en tirer, & je ne vous demande pour toute récompenſe, que la grace de penſer quelque fois à moi. Après cela il trouva des expédiens pour la faire ſortir de nuit de ſa maiſon & de la Ville, & il le fit conduire en ſûreté ſur les Frontiéres, malgré le riſque qu'il couroit lui-même en lui rendant un ſervice de cette nature. Voilà ce qu'on apelle être généreux ! C'eſt le Marquis lui-même qui m'a conté la choſe ; & nous ri-

mes bien ensemble du scrupule de la Demoiselle. Peut-être croioit-elle un péché moindre que l'autre, ou, peut-être, avoit elle moins de répugnance pour celui-là. J'en fis mon compliment au Marquis, après avoir loué sa générosité; & nous convinmes, que puis que *Seneque* avoit pû choisir le genre de mort qu'il avoit voulu, il devoit être permis aussi aux gens de se damner à leur mode, & d'entrer dans l'Enfer par la porte qui leur faisoit le plus de plaisir. Je croi vous avoir déja dit, que ce Marquis est fils de la belle Madame de *Ganges*, qui mourut par les mains de deux Beaufréres barbares, dont l'un étoit le *Chevalier*, & l'autre l'Abbé de *Ganges*. On n'avoit jamais sû ce que ces deux cruels Assassins étoient devenus: ils s'étoient dérobez dans la suite à la Justice humaine, & l'on ne doutoit point

point que la Divine ne les eût poursuivis, & qu'ils n'eussent péri malheureusement quelque part : on avoit crû d'abord que le *Chevalier* avoit été tué au Siége de *Candie* ; mais comme on trouvoit cette fin trop douce pour lui, le bruit cessa bien-tôt : pour l'Abbé on n'en a jamais ouï aucunes nouvelles ; & je viens de faire une découverte là dessus, dont vous ne serez peut-être pas fâche que je vous fasse part. Un Souverain des plus illustres d'*Allemagne*, avoit donné un Gouverneur au Comte de ... son Fils aîné, & ce Gouverneur, aidé par l'heureux naturel de son Eléve, en avoit fait un Prince acompli. Une aussi belle éducation lui avoit gagné le cœur du Père & de la Mère, & lui avoit donné un grand relief dans cette Cour : on admiroit son esprit & son érudition ; & son crédit devint enfin si grand, qu'il

osa lever les yeux jusques à une Demoiselle qui étoit aliée à la Maison, & qui, charmée de son mérite, se résolut a l'épouser. La Comtesse aimoit le Gouverneur & lui faisoit du bien : mais elle ne le croioit pas d'un rang à devoir entrer dans son Aliance ; ainsi elle parla là-dessus à la Demoiselle ; elle lui fit comprendre qu'elle s'oublioit, & qu'on ne soufriroit pas qu'elle fît un Mariage aussi mal assorti. Mr. P ... est honnête homme, disoit la Comtesse, nous sommes très contens de lui ; mais il n'est recommandable que par son mérite ; & outre qu'il est *François*, il est aussi un espéce de *Melchisedech* : car depuis qu'il est dans nôtre Cour, nous n'avons jamais pû découvrir qui il est : ce qui fait bien voir qu'il n'est pas grand chose : car il y auroit long tems qu'il nous auroit donné sa Généalogie,

néalogie, pour peu qu'il eût crû pouvoir s'en faire honneur, puis qu'il eſt d'unè Nation où les Hiperboles ne coûtent guére. Je conviens que ſes maniéres ſont nobles & ſes ſentimens très beaux : mais tout cela ne doit pas vous engager à vous meſalier ; & quand il voudra ſe retirer de la Cour, on ſaura lui donner une récompenſe proportionnée à ſes ſervices, ſans intéreſſer la gloire de la Maiſon. La Demoiſelle n'oſa rien repliquer : mais comme elle avoit déja pris ſon parti, elle rendit compte de cette converſation à Mr. P... & lui dît, de tâcher, par ſon bon eſprit, à gagner celui de la Comteſſe : & aprés y avoit bien rêvé, il fut réſolu, que puis qu'il n'y avoit que l'incertitude de la Naiſſance qui cauſât l'éloignement de la Comteſſe, Mr. P... ſe feroit connoître à elle pour lever cet obſtacle,

ſtacle, perſuade que l'eſtime que l'on avoit pour lui feroit ſurmonter tous les autres. Sur cette confiance il demande Audience à la Comteſſe ; & dès qu'il fut ſeul dans ſon Cabinet avec elle, il ſe jetta à ſes piez : Madame, lui dît-il, je m'étoit flaté juſques ici que votre Alteſſe m'honoroit de ſa bienveillance, & cependant c'eſt elle qui s'opoſe aujourd'hui à mon bonheur! La Frele de ... me fait l'honneur de me vouloir du bien : le Comte votre Fils autoriſe ma recherche : que vous ai-je fait, Madame, & que peut-on me reprocher depuis tant d'années que j'ai l'honneur d'être à votre ſervice ? Je ne vous reproche rien, dît la Comteſſe ; mais je ne veux pas qu'on puiſſe me reprocher d'avoir ſoufert un pareil Mariage. Rendez-vous juſtice : bornez-vous à des choſes qui vous conviennent, & vous au-

aurez lieu de vous louër de ma reconnoissance : demandez des Emplois, on vous en donnera : mais ne vous oubliez pas jusques à prétendre à une Aliance dans laquelle vous ne devez pas vous flater de pouvoir entrer. Car enfin, Monsieur, ajoûta-t-elle, vous nous avez dit que vous étiez Gentilhomme, & nous avons bien voulu vous en croire sur votre parole, parce que vous en aviez les maniéres & les sentimens : mais il y a aparence que si vous étiez quelque chose de plus, vous nous l'auriez dit aussi : car vous êtes d'un Païs où l'on n'oublie pas ces sortes de choses. Madame dît alors Mr. P..., si je pouvois me faire connoître à vôtre Alteſſe sans encourir son indignation, elle verroit bien que ce n'est pas par ma Naissance que je suis indigne de l'honneur où j'aspire. Oui, Madame, continua-t-il, vous au-

en ſerez convaincuë quand vous ſaurez que je ſuis ce malheureux Abbé de *Ganges*, dont le crime à été trop connu pour que ſon nom ne le ſoit pas ! Ce fut moi qui préſentai le piſtolet & le poiſon à mon infortunée Belle-ſœur, & qui lui propoſai cette cruelle alternative ! Vous ſavez le reſte, Madame, épargnez-moi cet afreux recit. Je croiois alors avoir des raiſons pour commettre une action auſſi barbare : j'en ai fait une cruelle pénitence ; & je crois que depuis que j'ai l'honneur d'être dans votre Cour, j'ai marqué par tout ma conduite des ſentimens bien opoſez à cela. Quoi ! s'écria la Comteſſe, vous êtes cet abominable Abbé de *Ganges* pour lequel j'ai toûjours eu tant d'horreur ! Ciel ! Quel monſtre ai-je eu chez moi, & à qui avons-nous confié l'éducation du Comte ! Je frémis quand je penſe qu'il a été dans

des

des mains aussi barbares ! Le Comte qui étoit aux écoutes pour voir quel succès auroit la conversation de son Gouverneur, entra voiant bien qu'elle tournoit mal ; & tout ce qu'il put obtenir de Madame, fut qu'on n'arrêtât pas le malheureux. Il eut ordre de décamper au plus vîte, & il est à présent Maître de Langues dans une Ville de *Hollande* que je ne vous nommerai point, & il a même trouvé le secret d'atirer la Demoiselle auprès de lui, & de l'engager à l'épouser. Il fait profession de la Religion Protestante, & vit à ce qu'on dit moralement bien. La Comtesse trembloit quand elle pensoit au risque que son Fils avoit couru : car on l'avoit laissé voiager sous la conduite de cet illustre Gourverneur, dont on avoit la plus haute opinion du monde, & qui auroit pû cependant lui inspirer des sentimens

mens pernicieux. La choſe n'eſt pourtant pas arrivée, & ce jeune Comte eſt à preſent un modele de perfection. Mais ceux qui ont ſuccé le lait des bêtes les plus féroces, n'en ont pas pour cela contracté les inclinations. Il me ſouvient d'avoir vû autre fois ce même Abbé de *Ganges*, ſous le nom de Mr. P... lors qu'il voiageoit avec le Comte : je causai même avec lui, & je lui trouvai beaucoup d'eſprit : car il eſt vrai qu'il en a infiniment. Mais à propos d'eſprit, il eſt arrivé ici une aſſez plaiſante choſe ! Deux Savans étoient à dîner dans une des meilleures Auberges de cette Ville : ils s'entretinrent pendant le repas de choſes qui leur convenoient, & parlérent de belles Lettres tout leur ſou ; les Auteurs anciens & modernes furent tour a tour ſoûmis à leur critique ; & enfin l'un des deux décida en faveur de

Voi-

Voiture. Il faut convenir, dit-il à son Compagnon, que les Lettres de *Voiture* sont les plus jolies du monde ! Le stile en est aisé & coulant, & je ne saurois assez les admirer ! Le Compagnon d'esprit en demeura d'accord, au grand étonnement d'un Marchand qui étoit à table avec eux, & qui avoit écouté leur conversation, tout comme s'il y avoit compris quelque chose. Je vous ai déja dit que Mrs. les Marchands priment ici, ainsi vous ne devez pas être surprise que celui-là fut faufilé avec nos beaux Esprits. Après les avoir écoutez assez long tems en silence, il prit enfin la parole, & les regardant en pitié : Messieurs, leur dît-il, vous voulez bien que je vous dise, que j'avois eu jusques ici une meilleure idée de votre discernement : il y a une heure que je vous entens faire l'éloge des Lettres de *Voiture*;

que

que Diable y trouvez-vous donc de si beau ? J'avouë que le stile en est assez naturel : mais enfin il n'y a qu'à en voir une pour les voir toutes, & je vous en ferai, si vous voulez, plus de cent dans un jour. Vous, Monsieur, dirent alors nos Savans, vous nous ferez cent Lettres, dites-vous, pareilles à celles de *Voiture !* Et comment vous y prendriez-vous ? Comment je m'y prendrois ! repliqua-t-il avec un rire moqueur, c'est mon premier métier ; & avec tout votre verbiage, & tout votre Latin, vous ne sauriez me donner des leçons là-dessus. Preuve de cela, c'est qu'en voici la teneur & la forme.

LETTRE DE VOITURE.

A la garde de Dieu, & sous la conduite d'un tel Voiturier, je vous envoie un Ballot pésant tant, &c.

Voila,

Voila, dît-il, ce que c'eſt que les Lettres de Voiture ! voiez s'il y a de quoi ſe tant recrier? Vous avez raiſon, Monſieur, dirent alors les autres, il ne faut pas un grand éfort d'imagination pour ces ſortes de Lettres de Voiture : mais nous en connoiſſons d'autres, que vous ne connoiſſez peut-être pas. Le Marchand voulut encore répliquer, que quand il s'agiroit d'un million de marchandiſes, la Lettre de Voiture n'en ſeroit ni plus belle, ni plus laide, & qu'on n'y chercheroit pas plus de façon. Le Coq-à-l'âne auroit duré plus long tems, ſi les beaux Eſprits avoient pû tenir contre l'envie qu'ils avoient d'en rire. Le Marchand rit auſſi, & ſortit perſuadé que les Rieurs étoient de ſon côté, & que ces Meſſieurs ne ſavoient ce qu'ils diſoient. Au reſte, on m'a parlé d'une choſe qui me paroît aſſez

assez extraordinaire, & que l'on m'a promis de me faire voir : c'est un homme qui n'a point d'ombre; il a beau se présenter devant un Miroir, il ne sauroit y voir sa figure, non plus que dans les Fontaines, ni par la réverbération du Soleil; & cela parce qu'étant un jour en débauche avec de ses Amis, ils convinrent que le Diable pourroit emporter le dernier qui sortoit de la chambre. Le sort tomba sur celui-ci : & lors que le Diable, qui avoit sans doute entendu qu'on lui avoit fait ce présent, voulut s'en saisir, nôtre homme lui dit, halte là, Monsieur Satan, c'est mon Ombre! Ce n'est pas moi qui suis le dernier. *Satan* n'eut pas le petit mot à répliquer; ainsi, à l'exemple du Chien de la Fable, il prit l'Ombre pour le Corps. Cela me paroît un peu fabuleux, & je ne vous en parlerai afir-

mati-

mativement que quand j'en aurai été convaincuë par mes yeux ; on doit me le faire voir ; il se mettra devant un miroir, je le tournerai de tous les côtez, & je ne trouverai son image nulle part ! mais encore un coup, c'est ce que je ne croirai que quand je l'aurai vû : car je ne croi pas le Diable assez honnête homme pour se païer de raison, sur tout la raison du plus fort étant toûjours la meilleure. Mais ce qu'il y a de très sûr, & sur quoi vous devez compter, c'est que j'ai toûjours pour vous une véritable tendresse : vous n'en sauriez douter sans me faire injure. Soïez-en donc, s'il vous plaît, bien persuadée, Madame, & que je suis votre très-humble servante.

LETTRE XLVIII.

DE PARIS.

VOtre Lettre m'a fait tout le plaisir du monde, Madame, & j'ai bien ri de celles de *Voiture*. C'est' un plaisant *Qui pro quo!* Ce qui fait bien voir que Messieurs les Marchands sont plus habiles au Numéro, & connoissent mieux les régles de l'Arithmétique, que celles de l'Eloquence : ils ont beau se donner des air, leur éducation est diférente de celle des gens d'une autre volée ; & le Caque, comme l'on dit, sent toûjours le Harang : ce n'est pas que toutes les Personnes de Condition aient la sience infuse, il s'en trouve qui sont très ignorans ; & un fort joli Cavalier me voulut prouver un jour, que

que *Seneque* étoit contemporain de *Henri IV.*, & pour me convaincre de cette vérité, il alla chercher les Oeuvres de *Seneque* dédiées à ce Prince, & me montrant l'Etiquette, liſez, dit-il, n'eſt-ce pas là *Seneque ?* Liſez en ſuite, au Roi *Henri IV.* Que repliquez-vous à cela ? J'eus beau lui dire que c'étoit une Traduction de cet Auteur que l'on avoit faite pluſieurs Siécles après ſa mort, il n'en voulut rien entendre ; & croiant ſon Argument ſans replique, il me rît au nez : tout ce que vous dites là ſont paroles, ajoûta-t-il ; je vous ai fait voir la preuve par écrit, & vous devez en être convaincuë. Il y auroit eu de la folie à moi d'inſiſter, ainſi je le laiſſe s'aplaudir de ma prétenduë défaite. Au reſte le Marquis de *Beon*, qui m'étoit venu voir de votre part, vint l'autre jour prendre congé de

moi, & me demander si je voulois envoier quelque chose à *Toulouse* : il me dît qu'il partoit par les Litiéres de *Blavet*, & qu'il en avoit erré la moitié d'une. Ces sortes de Voitures sont commodes, on y est nourri comme dans la diligence de *Lion*, & après avoir paié certaine somme une fois pour tout, on est éxempt de ce desagréable quart-d'heure de *Rabelais*, & on a le plaisir de sortir du Cabaret sans compter avec l'Hôte. Comme le *Marquis* étoit seul, il s'étoit contenté de louër sa place, sans s'en enquérir pour la conscience, croiant bien qu'on ne lui donneroit pas un Antropofage pour Camarade. Mais quand il falut partir, il trouva quelque chose qui ne valoit guére mieux : car en aprochant de sa Litiére, il la trouva entourée d'Archers qui caracoloient aux portiéres, & il

vit

vit dedans un homme chargé de fers. Qu'eſt-ce que ceci ſignifie ? Dit alors le *Marquis* à *Blavet*, & quel eſt le Compagnon de voiage que vous me donnez-là ? Monſieur, répondit *Blavet*, c'eſt un honnête homme de *Gaſcogne* qui avoit apellé ici d'une Sentence de mort qu'il a eu le malheur de voir confirmer, & que l'on conduit dans ſon Païs pour y être roué. Quoi ! s'écria le *Marquis*, vous prétendez que je faſſe le voiage avec ce futur roué, & c'eſt là l'agréable compagnie que vous me deſtinez ? *Blavet* voulut repliquer, que cela ne ſe prenoit pas aú bord de la robe, & quelques autres mauvaiſes raiſons ; mais le *Marquis* avoit tant d'horreur d'une pareille ſociété, que, quoi qu'il eût été en droit d'éxiger qu'on lui eût donné une autre Litiére, il ne voulut pas ſeulement le demander, &

il s'enfuit au plus vîte ſans ſe faire rendre ſon argent. Comme je le croiois parti, j'ai été ſurpriſe de le voir entrer tantôt chez moi, & plus ſurpriſe encore quant il m'a conté ſon Avanture : il a tant de peur de voiager en mauvaiſe compagnie, qu'il eſt réſolu, pour s'en garantir, de partir en poſte, & je trouve qu'il a raiſon. Il a patu depuis peu ici un Seigneur à grand Equipage, qui ſe diſoit Comte de la ... : vous ſavez ſans doute que la Maiſon de la ... eſt Souveraine en *Allemagne*, & des plus illuſtres de ce Païs-là; ainſi une perſonne qui porte ce nom, ne peut qu'être bien reçûë; auſſi ce prétendu Comte l'a-t-il été très bien ici : on lui à fait mille honnêtetez à la Cour. Mais Madame qui eſt parente au vrai Comte de la ..., & qui a ſû que celui-ci étoit un impoſteur, a voulu le faire châtier.

L'a-

L'afaire a fait du bruit ; & cependant elle vient d'être aſſoupie ; il faut que la Cour ait ces raiſons pour le traiter avec tant d'indulgence. Ceux qui ſe mêlent de pénétrer ce myſtére, diſent que ce prétendu Cumte en a révélé ici quelques-uns dont on a ſû profiter, & que c'eſt là la cauſe des ménagemens qu'on a pour lui. Quoi qu'il en ſoit, bien loin de le punir comme on l'avoit crû, & comme il le méritoit s'il eſt vrai qu'il ſoit impoſteur, on lui a donné un Brevet de Colonel & une bonne Penſion. Ce ſont là des ſecrets impénétrables pour moi, & que la Cour n'eſt pas même bien aiſe qu'on aprofondiſſe ! L'opinion la plus générale & la plus vrai-ſemblable eſt, que c'eſt un Avanturier qui a ſervi dans la Maiſon de la ..., & qui par conſéquent la connoît à fonds, & peut en parler ſavamment ;

qu'ainſi le Comte *Simon-Charles* aïant été tué en *Flandres* à l'Action d'*Ekeren*, il a crû qu'il pourroit ſe ſubſtituër en ſa place, & ſous ſon nom en impoſer ici; & que pour y être mieux reçû, il étoit venu y révéler des ſecrets qu'on lui avoit confiez en *Allemagne*. Il a mis de ce complot une femme de *Bruxelles*, qui a fait pour cela des voiages à *Vienne* & ailleurs, & qui a ſû, par ſes intrigues, ſe procurer ici une Penſion. Les uns diſent que ce Comte, ſoi diſant de la . . . , eſt *Allemand*, & même Homme de Condition: d'autres prétendent qu'il eſt *Italien*; & ceux qui croient le ſavoir mieux, aſſurent qu'il eſt de *Bruxelles*, & nomment même la Paroiſſe où il a été batiſé. Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il parle toute ſorte de Langues, & que c'eſt un Compére qui, quoi que jeune, en ſait long.

Il

Il a été amoureux à *Bruxelles* d'une Bourgeoise qui avoit usurpé le nom de Belle, & qu'on apelloit la belle *Tabatiére*, parce qu'elle étoit fille d'un Marchand de Tabac ; & l'on m'a conté une circonstance de leur amours qui marque, que la Demoiselle avoit un mauvais cœur, & le Cavalier bien des mauvaises afaires sur le corps. Mr. le Comte avoit parmi tous les Domestiques qui composoient son train de *Jean de Paris*, un nommé *Pélerin*, qui faisoit la fonction de Valet de chambre, & qui étoit ce qu'on apelle un Valet-Maître. Ce *Pélerin* étoit fort contraire à la belle *Tabatiere*, qui de son côté le haïssoit mortellement, & persécutoit le Maitre pour l'obliger à se défaire de cet incommode Valet. Mais un jour qu'elle le pressoit fort là-dessus, ma chére *Mariane*, lui dit il, il y a long tems que je vous aurois donné la sa-

tisfaction que vous me demandez, si des raisons très fortes ne m'en avoient empêché : je voi avec chagrin les brutalitez que vous êtes obligée d'essuïer de ce maraut ! J'en soufre moi-même : il me parle le plus insolemment du monde ; mais ma chére, il sait tout mes secrets, & peut me perdre s'il les révéle ; il a même des papiers que j'ai eu l'imprudence de lui confier, & que je ne puis plus retirer de ses mains : il les garde pour m'obliger par là à garder des ménagemens avec lui, & vous voiez bien que je le dois, puis qu'il y va assurément de ma vie. Vous voila bien embarrassé ! dit la belle *Tabatiére*, vous n'avez qu'à vous aller promener tantôt hors de la Ville avec mon frére, & dire à ce valet de vous suivre avec un fusil ; & quand vous le tiendrez à l'écart, vous prendrez le fusil, & sous prétexte

de tirer quelque liévre, vous lui casserez la cervelle, & vous vous délivrerez par là de cette tirannie : vous prendrez vos papiers dans son cofre, & vous serés en repos une fois pour tout. Le Comte trouva l'expédient fort bon : il logeoit en chambre garnie chez sa Belle qui auroit d'abord mis la main sur le bagage du valet de chambre : toutes ces mésures étoient les plus justes du monde ; mais le frére de la *Tabatiére* les dérangea : c'étoit, dit-on, un petit Egrefin qui ne vivoit que d'intrigue, & qui favorisoit sur tout celles de sa sœur : cependant, quoi qu'il ne valût pas mieux qu'elle, soit qu'il craignit le ressentiment du valet, au cas que le Maître eût manqué son coup, ou par je ne sai quelle autre raison, il avertit *Pélerin* de ne point sortir ce jour-là, & de se défier à l'avenir de tout le monde : de

sorte qu'il se tint si bien sur ses gardes dans les suites, qu'il ne fut plus possible de songer à l'éxécution d'un si barbare projet. Il faut que ce prétendu *Comte* se croie ici plus sûr qu'à *Bruxelles*, car il n'a plus eu les mêmes égards pour son valet, & il l'a congédié sans craindre les éfets de son ressentiment. C'est d'une personne qui vient de *Bruxelles* que j'ai sû tout ce détail. Comme l'arivée de ce *Comte* a fait ici grand bruit, que tantôt on le regarde comme un Souverain, tantôt comme un Imposteur, chacun a été curieux de découvrir ce que c'étoit. J'en ai été curieuse comme les autres; & voila tout ce que j'en ai pû savoir jusques ici: il est en grande liaison avec cette femme qui a été de moitié de la trahison qu'on dit qu'il a faite en *Allemagne*; & on m'a assuré aujourd'hui que cette Femme,

me, qui, comme je vous l'ai déja dit, eſt de *Bruxelles*, eſt auſſi Sœur de la belle *Tibatiére* en queſtion. Voila des nouvelles auxquelles vous ne prendrez peut-être pas beaucoup d'intérêt! Mais ce ſont celles qui ont à préſent le plus de cours. Mr. B...de *Montpellier* a été auſſi encore ſur la Scéne; il a épouſé cette Madame de *Montpouillan* qu'il avoit amenée de la *Haye*, & qui avoit quité ſon Epoux pour le ſuivre: il l'a enſuite fait enfermer dans des lieux qui ne ſont rien moins que pour des Veſtales, & après un éclat de cette nature il l'a repriſe & il eſt avec elle comme ſi de rien n'étoit. On dit que le ſujet pour lequel il la fit mettre en pénitence, eſt le plus plaiſant du monde, & qu'elle lui avoit joué un tour qui paſſe de beaucoup tous ceux de la Femme à *George Dandin*. Je m'en ferai con-

ter l'Hiſtoire, & je vous en ſerai part une autre fois. On m'en a apris encore une, à propos des gens qui ſe font paſſer pour ce qu'ils ne ſont pas. On dit que Mr. le Prince de *Conti*, paſſant, dans ſon Voiage de *Pologne*, par une Ville d'*Allemagne* dont je ne ſai pas bien le nom, s'y trouva fort incommodé : & ſur ce qu'on lui vanta la ſcience d'un Medecin qui paſſoit dans ce Païs-là pour un ſecond *Eſculape*, & qui guériſſoit, à ce qu'on diſoit, de toute ſorte de maux & autres, il voulut bien le faire apeller. Le mal n'étoit pas dangereux, il étoit cauſé par la fatigue du voiage ; & comme il pouvoit l'acrocher au milieu de ſa courſe, le Prince étoit bien aiſe d'y remédier promptement. Le Médecin *Allemand* y travailla avec le même ſuccès qu'il avoit dans toutes ſes Cures, & mit bien-tôt ſon Alteſſe

teſſe en état de continuër ſon voiage. Le Prince en fut très content; & un jour qu'il regardoit atentivement nôtre Médecin : ſortez, dit-il, à toutes les perſonnes qui étoient dans ſa chambre : après quoi ſe tournant vers lui : mon Ami, continua-t-il, il me ſemble que je vous ai vû quelque part. N'avez-vous pas été autre fois à moi ? Oui, mon Prince, dît alors le pauvre Médecin, je ſuplie votre Alteſſe de ne pas me perdre ! On a ici de la confiance en moi ; j'y ai fait une eſpéce de fortune, & tout cela ſeroit renverſé, ſi on ſavoit que c'eſt dans vos Ecuries que j'ai étudié en Médecine. Car, Monſeigneur, puis que votre Alteſſe m'a fait l'honneur de ſe rapeller mon idée, elle ſe ſouvient ſans doute auſſi que j'ai été un de ſes Palfreniers. Je voiois là comment on traitoit les maladies des che-

chevaux, & quels étoient les remédes qui opéroient le mieux ſur eux ; & m'imaginant qu'ils pourroient faire le même éfet ſur les Humains, je me réſolus de m'ériger en Médecin, & je m'en donnai moi-même la Licence : & comme il faloit, pour éxercer une profeſſion auſſi diférente de la premiére, ſe dérober à ceux qui m'avoient vû l'étrille à la main, je crûs que je devois me dépaïſer, & je vins m'établir ici, où j'eus le bonheur de réüſſir & de me mettre bien-tôt en réputation. Ce ſuccès m'a fait faire un mariage avantageux ; & je n'ai à deſirer préſentement que la continuation de ma bonne fortune : ainſi, Monſeigneur, comme dans la profeſſion que j'ai embraſſée, tout roule ſur la prévention, & qu'on pourroit en prendre à mon deſavantage ſi l'on ſavoit l'origine de ma ſience ; je ſuplie très hum-

humblement votre Alteſſe de vouloir bien me garder le ſecret là-deſſus. Je vous le promets, dît alors le Prince : je louë votre ambition, & je ſuis fort aiſe qu'elle ait bien réüſſi: vous avez fort bien fait, voulant vous élever au deſſus de votre premiére condition, & prendre un métier honorable, de vous déterminer pour celui où la ſience eſt le moins néceſſaire, & où l'on peut être ignorant impunément : ſongez ſeulement à ne pas traiter toûjours les hommes en chevaux, & à ne pas riſquer des remédes trop violens : je ſuis très content de ceux que vous m'avez donnez. Après cela, il le récompenſa à ſa maniére, c'eſt-à-dire, en Prince très généreux ; & il n'a parlé de cette Avanture que long tems après qu'elle eſt arrivée : & pour mieux dépaïſer les gens, il n'a pas même voulu dire le nom de

de la Ville où la chose s'est passée ; ce qui fait bien voir le bon cœur de ce Prince & sa discrétion ; Ce n'est pas toûjours la vertu des Grands, & le Comte de D... vient de donner un éxemple bien opposé sur un sujet beaucoup plus délicat, & qui devoit lui paroître d'une plus grande conséquence. Ce Seigneur étoit amoureux de Madame *H*... jeune & belle ; & après bien des soins & des assurances de tendresse, il avoit été assez heureux pour qu'elle lui donnât son Portrait. Faveur dont il paroissoit charmé, & qu'il devoit conserver jusques au tombeau, & même l'y faire décendre avec lui ! Tous ces Rivaux étoient au desespoir de l'avantage qu'il remportoit sur eux : mais voici comme il en a profité. Il eut envie, la Campagne derniére, d'un cheval qui étoit à un Officier, Amant, de Mad. *H*... ; mais

Amant

Amant malheureux. Le Comte fit tout ce qu'il put pour engager cet Oficier à le lui vendre, mais il n'y eut pas moins: il eut beau lui en ofrir beaucoup plus qu'il ne valoit, tout cela ne ſervit de rien. Vous n'aurez point mon cheval, dît l'Amoureux Oficier, au Comte, à moins que vous ne vouliez le troquer contre le Portrait que vous avez de Madame *H* ... vous m'avez ôté ſon cœur, & je veux me prévaloir de l'envie que je vois que vous avez de ce cheval. Voïez ſi cet échange vous duit? Sinon, point de marché: & après tout, que perdez-vous à celui-là? Si vous aimez toûjours Mad. *H*..: il vous ſera aiſé de lui perſuader que ſon Portrait vous a été pris par les Ennemis dans quelque détachement; & avec ce beau prétexte, vous n'aurez pas de peine à vous en faire donner un autre: & ſi vous ne

ne l'aimez plus, qu'avez vous à faire de cette Peinture ? Vous avez ma foi raiſon, dît le Comte, je pourrai toûjours avoir un autre Portrait de cette Dame : je ſuis aſſez bien avec elle pour qu'elle ne me le refuſe pas : le voila, ajouta-t-il, faites mener votre cheval à mon quartier. Ce qui fut dit, fut fait, & les deux Meſſieurs ſe ſéparérent fort contens de leur échange. Vous comprenez bien ſans doute le profit que l'Oficier tira du ſien; il en fit ſa Cour à la Dame, & tâcha de s'établir dans ſon eſprit aux dépens du Comte, qui de ſon côté ne s'eſt pas fort prévalu de l'échange. Le cheval fut tué peu de jours après, & l'Avanture fut ſûë dans toute l'Armée. Le Comte a eſſuié les railleries de tous ſes Amis là-deſſus ; & pour comble de diſgraces, quand à ſon retour il a voulu revoir Mad. *H*... & chercher des prétextes

textes pour s'excuser auprès d'elle, il a été reçû comme vous pouvez vous l'imaginer, & comme en pareil cas vous recévriez un Amant qui en feroit si peu de vos faveurs. Ne croiez pourtant pas qu'il se soit alé pendre de desespoir. Point du tout, il cherche à faire quelque nouvelle Conquête pour se dédommager de cette perte. Les Amans de ce tems-ci ne savent ce que c'est que d'aimer : la constance ne passe plus pour vertu ch z eux, & ils disent comme l'Opéra,

Plus de fois on est infidèle, & plus on goûte de plaisirs, &c.

Et l'on pourroit bien s'écrier là-dessus. O tems ! O mœurs ! Et a l'éxemple de Madame *Deshouliéres*, regretter les *Bellegardes* & les *Bussys*. On suit présentement de tout autres maximes;

mes ; & celles de Mr. *Pavillon* qui autorisent l'inconstance, sont tout à fait du goût d'apresent. Je ne sai si l'on n'a point imprimé ces Vers, ils sont très jolis, & je vous les envoie à tout hasard : il ne m'en coûtera que la peine de les écrire. Vous pourrez, si vous les savez déja, vous épargner celle de les lire.

La constance & la foi ne sont que des vains Noms
Dont les Laides & les Barbons,
Tâchent d'embarasser la Jeunesse crédule,
Pour retenir toûjours dans leurs liens afreux,
Par le charme d'un faux scrupule,
Ceux qu'un juste dépit a chassez de chez eux.

Cupidon sous les Loix de la simple Nature,
Régit tout ce qu'il fait soûpirer ici-bas:

Il

Il ne punit jamais rebelle ni parjure.
C'eſt un Empire qui ne dure
Qu'autant que les Sujets y trouvent des Apas.

Dès qu'un objet ceſſe de plaire,
Le Commerce amoureux auſſi-tôt doit finir:
Le reſpect des ſermens n'eſt plus qu'une chimére;
La perte du plaiſir qui nous les a fait faire,
Nous diſpenſe de les tenir.

L'amour de ſon deſtin eſt toûjours le ſeul maître;
Et ſans que nous ſachions, ni pourquoi, ni comment,
Comme dans nôtre cœur à toute heure il peut naître,
Il en peut malgré nous ſortir à tout moment.

Ulyſſe qui pour ſa ſageſſe,
Fut ſi célébre dans la Gréce,
Quoi qu'amoureux & bien traité,

Re-

Refusa, malgré sa tendresse,
D'accepter l'immortalité,
A la charge d'aimer toûjours une Déesse.

Aimez tant que l'Amour unira vos esprits;
Mais ne vous piquez pas d'une folle constance,
Et n'atendez pas que l'absence,
Ou le dégoût, ou le mépris,
Vous fassent faire penitence,
Des plaisirs que vous aurez pris.

Quant on sent mourir sa tendresse,
Qu'on baille auprès d'une Maîtresse,
Et que le Cœur n'est plus content,
Que servent les éforts qu'il fait pour le paroître?
L'honneur de passer pour constant,
Ne vaut pas la peine de l'être.

Voilà qui est très joliment dit, & très éxactement pratiqué à la Cour & à la Ville. Les Bourgeois

geois se donnent même des airs de petits Maîtres là-dessus ; & les Dames ne pourroient corriger ces abus qu'en devenant un peu plus fiéres ; & ce que je ne croi pas qu'elles fassent. On est fort content ici, malgré les Batailles perduës : nous voions des Héritiers en *France*, & en *Espagne*, qui assurent la possession de ces Roiaumes aux Enfans de Louïs ; & c'est à présent qu'il voit éterniser son illustre Sang, comme on le lui a chanté autre fois. Jamais Roi n'a été plus heureux dans sa Famille, & n'a eu le plaisir de voir si avant dans sa Postérité ! Mais il faudroit, pour nous rendre heureux à nôtre tour, qu'une bonne Paix ramenât ici l'abondance, & y rétablît le Commerce. Le Roi, quoi que Bisaïeul, se porte à merveilles : ses ataques de goute ne sont plus si fréquentes qu'elles l'étoient autre fois ; &

l'on prétend que l'usage de la sauge dont il prend tous les matins quelques tasses, lui fait un bien merveilleux. Mrs. les Médecins n'ont pas la même opinion du Caffé : ils tâchent de le décrier sans pouvoir en venir à bout. On a eu des nouvelles de ce Roi de *Chiny*, dont je vous ai parlé autre fois, auquel le Roi avoit tant fait d'honnêteté. Ce malheureux qui étoit parti dans le dessein à ce qu'il disoit, d'établir le Christianisme dans son Roiaume, l'a abjuré en arrivant chez lui, & c'est replongé dans les soles erreurs où il étoit né. On vient d'ôter le grand Tableau qu'on avoit arboré en son honneur dans l'Eglise de Nôtre-Dame. Je plains fort les personnes qui l'ont suivi dans son Païs, & qu'il a sans doute sacrifiées à la fureur de ses Sujets sauvages. On dit que la premiére chose qu'il a faite en dé-

débarquant, a été de jetter ses habits dans la mer, afin ne paroître d'une maniére décente aux yeux de sa Cour, c'est à dire, tout nud; ainsi les Tailleurs qu'il avoit amenez avec lui, étoient des meubles fort inutiles. Je suis, Madame, votre.

LETTRE XLIX.

DE LION.

VOus avez raison, Madame, le Siécle est extrémement perverti; & c'est avec justice que vous vous récriezlà-dessus. Vous le faites de la meilleure grace du monde, & j'aime ce noble courroux. Troquer le Portrait d'une Maîtresse contre un cheval, comme votre Comte de D... a fait, ou l'attacher derriére une Chaise de Poste, comme fit le Chevalier de B..., tout

cela ſont des choſes ſur leſquelles on peut juſtement dire : *O tems ! O mœurs* ! Les faux airs que Meſſieurs les Amans ſe donnent ſur le chapitre des Femmes, eſt auſſi quelque choſe de bien impertinent : & je dirai, comme le *Cocu imaginaire* ; les Gens de Police dévroient bien donner des Réglemens là-deſſus. Je ne doute point que Mr. *Dargençon* ne ſongeât à réformer ces abus, s'il étoit moins occupé du ſoin des Lanternes, & de celui d'empêcher qu'on ne joüe au Pharaon. Il me ſouvient d'une Avanture que le Comte de *Suſe* me conta lors que j'étois à *Avignon* : il me dît que dans un des Voïages qu'il a fait autre fois à *Paris*, il avoit rencontré peu de jours après y être arrivé, un Gentil-Homme *Provençal*, apellé le Marquis de *Maliane* ; & qu'étant allez promener enſemble aux *Thuilleries*, &

cau-

causant de choſes & d'autres, il lui avoit demandé comment il ſe divertiſſoit dans ce Païs où il étoit déja depuis quelques mois. Comment je me divertis ? Le mieux du monde, répondit le *Marquis*. Je ſuis en intrigue avec une des plus jolies Femmes de *Paris*. Tu eſt de mes Amis, *Comte*, ajoûta-t-il en lui frapant ſur l'épaule, & je vais te dire ſon nom, afin que tu juge ſi je ſuis de bon goût. C'eſt, continua-t-il, la Comteſſe de *N*... La Comteſſe de *N*...! répondit la Comte de *Suſe*, vraiment ſi cela eſt, tu eſt l'homme du monde le plus heureux ! Si cela eſt ! dit nôtre *Provençal*, cela eſt ſi bien que j'ai une clef de ſon Apartement, où j'entre tous les ſoirs par un eſcalier dérobé. Juge par là des termes où nous en ſommes ! Il aloit conter encore d'autres circonſtances, lors qu'une Dame belle & magnifi-

que, suivie de quelques autres, traversa l'allée où ces deux Messieurs s'entretenoient, & interrompit leur conversation. Le *Marquis* s'étoit reculé pour la laisser passer, & le *Comte* qui la connoissoit s'étoit avancé pour la saluër. Elle lui dît mille honnêtetez, & continua ensuite sa promenade : le *Marquis* qui s'étoit retiré par civilité, rejoignit le *Comte*. Dès qu'il le vit seul, il lui demanda avec le plus grand empressement du monde, qui étoit la Dame avec qui il venoit de causer ? Qui elle est, répondit le *Comte* ? Te moques-tu de moi ? *Marquis*, c'est ta bonne fortune ; c'est la Comtesse de *N*... avec laquelle tu est de si bonne intelligence : c'est donc ainsi que tu la connois ! Je voi bien, ajoûta-t-il, que le Ciel a permis qu'elle ait passé par ici afin de te confondre. Il lui dît encore mille autres choses là-

dessus

dessus qui devoient le faire mourir de confusion ; & pour le mieux confondre il conta l'Avanture par tout. Le Baron de *C*... me disoit l'autre jour, à propos de ces hommes soi disans à bonne fortune, que le Comte de *D*... lui avoit fait une confidence à peu près de même nature que celle dont je viens de parler, & que pour mieux apuier son dire, il avoit tiré une Lettre de sa poche, & lui avoit demandé s'il connoissoit cette écriture. Oui, dit le Baron de *C*..., elle est de la Dame dont vous venez de me parler ; mais je ne saurois croire qu'elle s'adresse à vous ! Voiez, dit le Comte, en montrant le dessus où il y avoit, à Monsieur le Comte de *D*.... Le Baron de *C*... que toutes ces preuves ne persuadoient pas, demanda à voir sur quel ton la Dame écrivoit. Le *Comte* s'y

opoſa, contrefaiſant le diſcret. Mais le *Baron* qui comprenoit qu'il y avoit quelque choſe là deſſous, arracha la Lettre, moitié plaiſanterie, moitié ſérieux, malgré les éforts du *Comte*, qui faillit à mourir de chagrin, lors que le Baron de *C*...lût tout haut.

Jé ne ſai, Monſieur, *à propos de que vous vous donnez des airs de parler de moi! Je vous ai défendu ma maiſon, & je vous avertis encore, que ſi vous êtes aſſez hardi pour y venir, je vous ferai donner des coups de bâton par mes gens.*

Peſte, dit alors le *Baron*, au Comte *D*..., ce ſont donc là vos bonnes fortunes! Ho! gardez-les pour vous; je n'ai nulle envie de les partager. Il plaiſanta encore quelque tems là-deſſus, ſans que le *Comte* oſât s'en

s'en fâcher ; car il voioit bien qu'il s'étoit atiré cette plaisanterie par sa faute. Il l'essuia du mieux qu'il pût, & ne s'est pourtant pas corrigé. Mais s'il est des Amans indiscrets, il en est aussi quelque fois de tendres & de fideles ; & j'ai connu à *Thoulouse* un Conseiller de ce Parlement là, qui après avoir été amoureux pendant longues années de la Veuve d'un Médecin, qui n'avoit ni biens, ni naissance, l'avoit épousée, & pour mieux remplir son ambition, avoit acheté la Charge de Président, uniquement pour donner ce haut rang à sa Belle. C'est quelque chose d'assez plaisant que la maniére dont on m'a conté que cette Dame s'y prit pour venir à ses fins ! Premiérement elle sût profiter du pouvoir qu'elle avoit sur l'esprit de son Amant qui étoit Homme de Condition & riche : & quoi qu'el-

le n'eût d'autre mérite que celui d'avoir sû lui plaire, elle sût si bien se ménager cet avantage, qu'après avoir filé le parfait amour pendant quelques années, & avoir dammé le pion aux Celadons & aux Amadis, elle l'engagea à finir le Roman de même. C'étoit beaucoup ! mais ce n'étoit pas encore assez, elle vouloit être Présidente & tenir le premier rang dans *Thoulouse*. Mais le moien d'y parvenir, & de demander pareille chose à un Mari à qui on doit tout, il n'y avoit pas d'aparence à cela ! Cependant elle en vint à bout, & voici comment. A peine les nôces furent-elles faites, & les tems destinez à recevoir & rendre les visites, écoulez, que la Dame tomba dans une mélancolie épouvantable : elle ne pouvoit plus ni manger, ni boire : le sommeil étoit éloigné de ses yeux, & les larmes & les soûpirs étoient

étoient ſon continuel éxercice. Le Mari toûjours Amant, ne ſavoit comment expliquer cette triſteſſe ſi fort à contte-tems : il en demandoit la cauſe à ſa Femme, qui s'obſtinoit à la lui cacher, & qui en l'acablant de tendreſſe, pleuroit toûjours de plus belle. Ce manége dura près d'un mois. Mais enfin le Mari ne pouvant plus y tenir, lui dit; Madame, il faut aſſurément que vous ſoïïez mécontente de votre ſort ! Si cela eſt, je ſuis l'homme du monde le plus malheureux ! Je vous aime ! Mais ſi c'eſt mon amour qui vous rend triſte, je ſuis prêt à m'éloigner de vous ; je n'ai que ce moien pour vous cacher ma tendreſſe, & quelque cruel qu'il ſoit pour moi, je veux bien y avoir recours. Ah ! mon Cher, répondit la Dame, que vous raiſonnez à gauche ſur le ſujet de ma mélancolie ! Il eſt vrai que c'eſt

votre tendreſſe qui l'a cauſée ; mais ce n'eſt pas de la maniére dont vous l'entendez ; & c'eſt la ſeule crainte de vous perdre qui m'empêche de jouïr de toute la felicité que je trouve à vous poſſéder ; & je n'aurois jamais conſenti à l'honneur que vous avez bien voulu me faire de m'épouſer, ſi j'avois crû de vous aimer avec autant d'ardeur que je vous aime. Car enfin, puis que vous voulez ſavoir le ſujet de ma juſte douleur, c'eſt, continua-t-elle, en verſant un torrent de larmes, c'eſt que je dois vous perdre, & que ma malheureuſe deſtinée veut que j'aie encore un autre Mari ! Et comment le pouvez-vous ſavoir, dit celui-ci ? C'eſt, répondit-elle, que mon horoſcope me promet que je ſerai Préſidente : ainſi ne l'étant pas par vous, il faut néceſſairement que ce ſoit par un autre. A ce mot d'un au-

autre, les ſanglots lui coupérent la parole, & l'interrompirent au milieu de ſa période! Elle tomba évanouïe entre les bras de ſon Epoux. On avoit beau lui dire qu'il ne faloit pas ajoûter foi à toutes ces Prédictions, tout cela ne la perſuadoit point; & rien ne put la rapeller à la vie, que l'aſſurance que cet Epoux complaiſant lui donna de ſe faire Préſident. Comme elle ne demandoit que cela, elle fut d'abord contente; & l'aquiſition de la Charge qui ſuivit de près la promeſſe qu'on lui en fit, mit le comble à ſa ſatisfaction. Voilà comme une Femme adroite trouve le ſecret de contenter ſes paſſions, & de s'en faire encore un mérite auprès de ſon Epoux! Et voila comment un Epoux prévenu, donne aiſément dans le panneau! Mais à propos de ces tendres Amans dont on prétend qu'il

n'en est que dans les Romans, ou dans les nids de Tourterelles ; je vous dirai que j'en ai vû deux en *Languedoc* qui feroient paroli & masse à tous ces Amoureu transis de l'antiquité : c'est le Marquis de *Bellisle* neveu de Mr. *Fouquet*, & Mademoiselle *D*... qu'il a enfin épousée, malgré tous les obstacles & toutes les opositions qui étoient de part & d'autre. Ces jeunes gens après s'être aimez pendant quelques années, à la maniére de *Pyrame* & de *Tysbée*, résolurent aussi de même que ceux-là, de se voir enfin de plus près ; & sans se donner de rendez-vous qui pût causer quelque funeste *qui pro quo*, ils prirent le parti de se dérober à la vigilance de leurs Parens, & d'aler, sous la conduite de l'Amour, chercher un asile quelque part : ils errerent long tems sans en pouvoir trouver d'assuré. Des Amis du

Mar-

Marquis de *Bellisle* les reçûrent tour à tour chez eux ; mais la crainte d'être découverts, & de subir les rigueurs des Loix & celles de leurs Parens, les obligeoit à changer souvent de gîte. Un an s'étoit passé de cette maniére, & leurs finances étoient toutes épuisées : car ils n'avoient pas beaucoup songé à faire *un fonds pour l'Aloiau :* ils avoient aporté en ménage bien plus d'amour que d'argent ; & ce qui étoit encore bien pire, ce Mariage dont la bonne foi des Parties étoit le seul garant, avoit eu, quoi que clandestin, des suites qui devoient le rendre bien-tôt autentique. Dans ce triste état, après avoir couru toute la *France*, & ne sachant que devenier, leur unique ressource fut d'aler se jetter aux piez de l'Evêque *Dagde*, frére de feu Mr. *Fouquet*, & par conséquent Oncle du Marquis de *Bel-*

Belliſle. Ce Prélat touché de leurs malheurs & de leur conſtance, les reçut en pitié; & après leur avoir pardonné les égaremens, où l'amour les avoit plongez, il ajoûta les Cérémonies néceſſaires à leur Mariage, & joignit à ſa bénédiction le ſoin de leur ſubſiſtance: il leur donna un Apartement dans ſon Palais Epiſcopal, des domeſtiques, & tout ce qui eſt néceſſaire à une Famille naiſſante. Je les ai vûs dans ce Païs-là: ils y paſſoient des jours tranquilles, faiſant eux-mêmes tout leurs plaiſirs, & atendant dans cette douce ſolitude, de pouvoir calmer la colére de leurs autres parens. Voila ce qui s'apelle aimer! Mais il n'eſt pourtant pas néceſſaire que l'amour produiſe de pareils éfets; & il eſt bon de conſulter un peu la raiſon avant que de s'abandonner ainſi à ſon panchant. Mais j'ai

tort

tort de faire ces réfléxions : vous les feriez bien sans moi, & vous savez mieux que personne que ce n'est pas l'amour qui nous perd, mais la maniére de le faire. J'ai connu une très jolie Femme à *Thoulouse*, qu'on apelle la Présidente *Drouillet*, qui avoit les plus plaisantes maximes du monde là-dessus. Elle se vantoit un jour d'avoir un reméde assuré contre toute sorte de Tentations. Tout le monde avoit de l'empressement pour savoir ce reméde si nécessaire à tant de gens. On faisoit des Paris sur l'infaillibilité du reméde ; & après bien des raisonnemens pour & contre, & être fait long tems prier, Madame *Drouillet* prononça de cette maniére.

Le reméde le plus sûr pour faire cesser la Tentation, c'est d'y succomber.

Je

Je vous avouë que je ne l'atendois pas là ! Tout le monde fut surpris de cette déciſion : mais on fut en même tems obligé de convenir qu'elle étoit très juſte. Madame *Drouillet* gagna le Pari. Le reméde fut déclaré infaillible. Mais quelque sûr qu'il puiſſe être, c'eſt ce me ſemble le cas de dire là-deſſus que le reméde eſt pire que le mal. Voila, je gage, une choſe que vous ne ſaviez pas, que ce reméde de Madame *Drouillet* ! Voiez comme on aprend tous les jours quelque choſe ! J'ai apris depuis peu une maniére de faire un Potage, dont je ne me ſerois jamais aviſée, & qu'un de vos Amis m'a dit ſavoir par expérience : c'eſt Mr. de *Verſoris* qui loge dans la ruë *Baubourg*, & qui a paſſé par ici il y a quelques jours. Nous parlâmes beaucoup de vous d'abord, après cela de nouvelles,

&

& enſuite de choſes & autres : je le priai à dîner ; j'avois une très bonne ſoupe, il en convint : mais il me dît en même tems qu'il en avoit mangé autre-fois une qui lui avoit paru meilleure. Cela me ſcandaliſa. Je voulus ſavoir ce que c'étoit que cette ſoupe ; & je priai Mr. de *Verſoris* de vouloir bien donner des leçons là-deſſus à mon Cuiſinier. Volontiers, me dit-il, faites-le monter, & je lui enſeignerai la maniére dont cette ſoupe étoit faite. Il n'y faut pas beaucoup de façons, & vous en ſerez quite pour un lapin & deux livres de chandelles. Il faut mettre avec cela des choux & du ſel dans la marmite : la remplir d'eau, & dreſſer la ſoupe quand cela eſt cuit. Fi, dis-je alors à Mr. de *Verſoris*, quelle abominable ſoupe ! Je vois bien, ajoûtai je, que vous n'avez pas envie que je mange la mienne. En

éfet, cet idée de chandelle me faiſoit ſoûlever le cœur. Mais Mr. de *Verſoris* me dît, en mangeant toûjours, que j'étois bien délicate: qu'il faloit en avoir goûté avant de s'en dégouter; & que l'on ne devoit jamais condamner les choſes ſans les connoître. Il me conta enſuite comment il avoit tâté de ce beau regal; & il me dît qu'aïant été dans une Iſle avec quelques-uns de ces Amis pour chaſſer aux lapins, & les eaux étant débordées, il leur fut impoſſible de repaſſer de l'autre côté, & il falut reſter dans l'Iſle juſques à ce qu'elles fuſſent écoulées. Comme ils n'avoient pas prévû ce débordement, ils ne s'étoient pas fort précautionnez contre la faim à laquelle ils ſe virent bientôt expoſez; car leurs petites proviſions manquérent dès les premiers jours: il ne leur reſtoit plus que du pain, qui eſt or-

ordinairement ce dont on se nantit le plus : & je ne sai par quelle Avanture ils s'étoient aussi munis de quantité de chandelles. Peut-être croioient-ils qu'il en faloit en plein midi dans cette Isle, & qu'elle étoit dans un climat pareil à celui de *Norwege* : ou peut-être aussi avoit-on pris ces chandelles croiant que ce fût autre chose. Enfin, que ce fut par dessein, ou par *qui pro quo*, ils en avoient toûjours bonne provision, c'est ce qu'il y a de sûr : mais ils ne croioient pas d'abord que cette provision leur fût aussi utile; & la nécessité qu'on dit être mére des inventions, les en fit aviser. Un jour que Mr. de *Versoris* étoit allé chercher des lapins dans un des bouts de cette Isle, & qu'après s'être long tems fatigué, il vint joindre sa Compagnie, il trouva ses Amis autour d'un plat de soupe, & les abor-

aborda avec l'apétit d'un Chaſſeur, & d'un Chaſſeur qui depuis quelques jours faiſoit très mauvaiſe chére; il débuta par manger comme quatre. Si on lui avoit demandé des nouvelles de ſes parens dans ce moment là, il auroit ſans doute répondu qu'il étoient tous morts de mort ſubite, afin d'abreger la converſation. Mais quand ſa groſſe faim fut un peu apaiſée, il ſe récria ſur la bonté de la ſoupe, & demanda à celui de ſes Camarades qui 'avoit fait la cuiſine ce jour-là, comment il avoit pû faire pour les régaler ſi bien. Qu'as-tu donc mis dans cette ſoupe? lui dit-il. Tien, répondit l'autre, en lui montrant quelque choſe de long au bout d'une fourchette, voila les méches! Il y en avoit éfectivement ſix, c'eſt à dire, pour deux livres. Mr. de *Verſoris* m'aſſura qu'il n'avoit de ſa vie man-

mangé une meilleure soupe que celle-là : & si je l'en avois crû, j'aurois ordonné à mon Cuisinier de nous en faire une pareille dès le lendemain pour essaier comment cela feroit. Mais je ne fus pas tout à fait de cet avis je dis à Mr. de *Versoris*, qu'une pareille soupe n'étoit bonne que lors qu'elle étoit assaisonnée par la faim ; & qu'il faloit atendre que nous fussions en tems de famine pour en faire l'épreuve. Peut-être, dis-je, que du train dont les choses vont nous n'aurons pas long tems à atendre. Comme nous tombions sur des réfléxions qui n'étoient pas les plus réjouïssantes du monde, nous jugeames à propos de changer la conversation. Je croi cependant, Madame, que vous êtes de même sentiment que moi, & que tant que vous pourrez mettre un chapon dans votre pot, vous ne vous aviserez pas d'y

d'y mettre des chandelles. Mr. de *Verforis* me fit encore cent contes pendant le dîner : il m'en rapella quelques-uns dont j'avois déja ouï parler, & un entr'autres qne je ſavois de *Nîmes*, & que vous ne ſerez peut-être pas fâchée de ſavoir auſſi. Il y avoit dans cette Ville-là deux fameux débauchez, dont l'un s'apelloit *Lengarent*, & l'autre *Cottin*. Ces deux Meſſieurs étant un ſoir dans un Cabaret, après avoir bû un peu plus que de raiſon, s'aviſérent de ſe faire un défi aſſez plaiſant. Je parie, dit l'un à ſon Camarade, que tu n'oſerois aler après minuit donner de la bouillie à un pendu qu'on a porté tantôt ſur le grand chemin ! Je parie que ſi, répondit l'autre. On convint d'une ſomme qui fut miſe ſur jeu, & dépoſée en mains tierces ; & pour éviter toute ſupercherie, il fut dit, que celui qui

qui devoit aler porter la boulie, laisseroit le poëlon & la cuilier au gibet, pour preuve inconteſtable qu'il y auroit été. Il y avoit une groſſe demi-lieuë de la Ville : la nuit étoit fort obſcure ; tout cela ne rebuta point l'intrépide Parieur : il ſe mit ſeul en chemin, ſuivant les conventions, à l'heure marquée. Etant arrivé ſur le lieu, il ne manqua pas d'éxécuter ce qu'on lui avoit preſcrit. Mais à peine avoit-il préſenté la cuilier au pendu, qu'il entendit une voix enrouée qui s'écria : elle eſt trop chaude ! Un autre ſeroit mort de peur ; mais celui-ci au contraire répondit ſans s'émouvoir : tu n'as qu'à ſoufler. Vous croiez bien ſans doute que ce n'étoit pas le pendu qui parloit, cela s'en va ſans dire. Mais croiriez-vous bien que c'étoit celui qui avoit défié ſon Compagnon, qui, pour lui fàire peur, l'avoit devancé,

& pendant qu'il étoit ocupé à faire la boulie, s'étoit alé mettre à la place du pendu. Tout le monde fut ſurpris du courage de ces deux hommes. On n'a point pû decider encore quel étoit celui qui en avoit le plus. Je vous en fais juge; & je les trouve tous deux bien intrépides. Car enfin, celui qui devançoit ſon Compagnon n'étoit pas ſûr qu'il vint le relever de ſentinelle; & l'autre ne pouvoit pas prévoir que ſon Ami ſe fût mis à la place du pendu, ni croire qu'il eût parlé ſur ce ton-là. Le petit Cordelier de *Thouloufe* n'eut pas tant de hardieſſe: ce pauvre Moine aiant fait l'agréable dans un jour de Fête de leur Ordre, s'aviſa de boire, après pluſieurs ſantez, celle de la belle *Paule*, qui, comme je vous l'ai déja dit, eſt depuis des Siécles dans les Charniers de

de cette Egliſe, & y conſerve encore des marques de beauté. Comme tous les Moines étoient pour lors en bon train, ils dirent à ce pauvre Frére, que puis qu'il bûvoit la ſanté de la belle *Paule*, il faloit qu'il alât la ſaluër le verre à la main dans le Tombeau. Il tôpa d'abord. On l'en défia. Il faloit y aler ſeul : & pour qu'on fût ſûr qu'il y auroit été, il fut dit qu'il planteroit un clou dans cet endroit-là. On lui donna un marteau pour cela, & on lui ſouhaita un bon voiage. Je ne ſai s'il a été heureux ; mais il a toûjours été des plus longs, car il n'en eſt jamais revenu. Il avoit parfaitement bien rempli ſa commiſſion : il avoit vuidé ſon verre, & planté le clou, & il s'en retournoit triomphant, lors qu'il ſe ſentit arrêter par la robe, ſur laquelle, ſans y penſer, il avoit ataché ce clou fatal. Il n'eut

garde de ſonger à cela, il crut bien plûtôt que la belle *Paule* vouloit le retenir pour le punir de ſa témérité; & la peur s'empara ſi fort de ſon eſprit, qu'il en mourut ſur la place. Ses Confréres ne le voiant point revenir coururent à ſon ſecours; mais il n'étoit plus tems, & ils le trouvérent dans l'état que je viens de dire. Cependant, ne trouverez-vous pas, Madame, que nous tombions, Mr. de *Verſoris* & moi, comme on dit, de *Caribe* en *Scilla*, & qu'après avoir changé la converſation, parce que nous ne la trouvions pas aſſez réjouïſſante, nous en avions entamé une qui ne pouvoit donner que des idées lugubres? Mais point du tout, s'il vous plaît, nous parlions des maux d'autrui, & des maux paſſez depuis long tems, un lieu que l'idée de ceux qu'on craint, & qu'on croit voir aprocher à

grands

grands pas, fait des impressions bien diférentes, & n'a garde de fournir le mot pour rire: & de peur de retomber dans ces tristes pensées, je m'en vais, puis qu'il m'en souvient, vous conter encore une Avanture arrivée dans la célébre Ville de *Nîmes*, & que j'avois oublié de mettre dans les Lettres que je vous écrivois autre fois de ce Païs-là. Celle-ci sera une rapsodie: mais à la bonne heure, pourvû qu'elle vous réjouïsse c'est assez, & il n'importe à quel prix. Il y avoit donc dans *Nîmes* un Gentilhomme apellé Mr. de la *Cassagne*, homme de la meilleure humeur du monde, & qui, quand il manquoit de plaisirs, trouvoit le secret de s'en faire de tout, & de se réjouïr à peu de fraix. Il s'avisa un jour de faire une malice à un de ses Voisins, qui m'a paru assez plaisante. Ce Voisin étoit un bon

Gentilhomme qui vivoit bourgeoiſement, & même très chichement. Un Cuiſinier auroit eu beaucoup de loiſir chez lui, & il n'auroit pas ſeulement pû y faire une ſoupe aux chandelles : car elles n'étoient point d'uſage dans cette maiſon-là, & la ſombre lueur d'une lampe en faiſoit le ſoir toute l'illumination : encore étoit-on bien aiſe de pouvoir la ménager ; & dans cette vûë, Mr. & Madame de *Recolin* l'éteignoient dès qu'ils avoient fini un très léger ſouver ; & après avoir fermé leur porte, & couvert du feu pour la pouvoir ralumer au retour, ils aloient paſſer la ſoirée tout auprès de chez eux. Mr. de la *Caſſagne*, qui, comme Voiſin, avoit pû remarquer leur marche, ſe réſolut de troubler un ſoir cette vie ſi unie, & de leur cauſer un peu d'inquiétude. Il fit prix pour cela avec des Maçons

çons qu'il posta avec tout ce qui leur étoit nécessaire dans un coin : & après que Mr. *Recolin* & sa Femme furent sortis de chez eux, il fit murer la porte de leur maison, & se plaça avec quelques-uns de ces Amis dans un endroit propre à entendre ce que ces bonnes gens diroient, & à voir le dénoûment de la piéce. Ils ne firent pas long tems le pié de gruë : car dès dix heures sonnantes, Mr. *Recolin* & sa Femme, gens très réglez, prirent congé de ceux chez qui ils avoient passé la soirée. On les éclaira jusques à la porte de la maison où ils étoient, suivant la louable coûtume de tous les soirs : on entendit même un dialogue assez plaisant entre ces bonnes gens. C'est assez, disoient les uns, nous voions assez clair, n'avancez pas davantage. Prenez garde, répondoit-on, êtes-vous dehors, ne tombez

point. Après tous ces complimens & plusieurs autres, on referma la porte du logis d'où l'on sortoit, & Mr. *Recolin* chercha la sienne à tâtons. Il savoit cela par cœur; ainsi il fut d'abord droit à l'endroit. Mais quelle fut sa surprise, lors qu'en croiant ouvrir sa porte il ne trouva qu'un mur! Je me suis bien mépris, dit-il, à sa Femme! Je croiois aler droit chez moi, & j'ai donné contre la muraille! Voions, c'est plus bas. Il marcha & ne trouva point ce qu'il cherchoit. Il revint sur ses pas sans en être plus avancé. Quoi! s'écria-t-il, d'un ton à faire pâmer de rire ceux qui l'entendoient; m'auroit-on volé ma maison! Auroit-elle changé de place! Il y a ici quelque chose de surnaturel, & il faut que je m'en éclaircisse. Alons, continua-t-il, prenons la ruë par un bout, & comptons toutes les mai-

maîſons. Voici, commença-t-il, celle d'un tel, une telle boutique, le Savetier du coin, & la Ravaudeuſe. Tout cela fut nommé par nom & ſurnom. Cette longue & ennuieuſe énumération le conduiſit à l'autre bout de la ruë, & il eut le chagrin d'y arriver ſans que ſa chére maiſon ſe fût rencontrée ſur ſon chemin. Elle eſt perduë, s'en eſt fait! Diſoit-il d'un ton lamentable, elle étoit placée entre un Chirurgien & un Charcutier. Je trouve bien ces deux boutiques; mais il n'y a plus de maiſon qui les ſépare. Ah! ma chére Femme, que devierdrons-nous? Nous voici à la ruë dans une heure un peu induë! Où irons-nous chercher gîte? Et que dira-t-on quand on ſaura le malheur qui nous vient d'arriver? Mais eſt-ce enchantement, eſt-ce miracle? Et pourquoi faut-il qu'il nous arrive ici

ce qui arriva autre fois aux Habitans de *Sodome* ? Pendant tous ces discours, auxquels la Femme ne répondoit que par des pleurs, il cherchoit toûjours cette porte, & toûjours inutilement. La bonne Dame étoit d'avis de crier au voleur. Elle faisoit fort tristement l'inventaire de son petit meuble, & il n'y avoit pas une seule piéce de son ménage, jusques à la Poële & au gril, qui ne lui coûtât de nouveaux soûpirs. Et je croi que la nuit se seroit passée dans cette inutile recherche, & dans ces vains regrets, si Mr. de la *Cassagne* & ses Amis n'eussent découvert le mistére à force de rire. Ils firent aporter des flambeaux, & démolir la muraille postiche ; & Mr. *Recolin* fut si aise de retrouver sa porte derriére, & si pressé de rentrer chez lui, qu'il ne s'amusa pas à se plaindre du tour qu'on lui avoit joué.

joué. Tout le monde en rit le lendemain. J'en ai ri quand on me l'a conté; & je ne doute point que vous n'en riiez auſſi. Du moins eſt-il bien ſûr que je ne vous l'écris que pour vous faire rire. On parle dans ce Païs-là des bons mots de ce Mr. de la *Caſſagne*, comme à *Paris* de ceux de Mrs. de *Gramond* & de *Roquelaure*. Mais à propos de ce dernier, Mr. de *Vantadour* nous conta derniérement quelque choſe d'aſſez hardi qu'il avoit dit à Monſeigneur. Il étoit un matin au lever de ce Prince, qui, ſoit prévention, ou réalité, ſe plaignit que l'odorat ſoufroit quelque choſe auprès de ce Duc, & lui dit naturellement: éloignez vous un peu *Roquelaure*, car vous ſentez bien mauvais! L'autre, ſans ſe déconcerter, lui répondit froidement: je vous demande pardon, Monſeigneur, c'eſt vous qui

ſentez, & non pas moi ! Monſeigneur ne ſavoit ſur quel ton prendre cette réponſe, lors que *Roquelaure* la lui expliqua en lui faiſant comprendre qu'éfectivement ce n'eſt point celui d'où vient la mauvaiſe odeur qui en eſt incommodé, & que ce ſont ſeulement ceux qui ſont auprès qui peuvent la ſentir. L'argument étoit ſans replique; de même que celui de Madame *Drouliet* ſur les tentations, & le tout ne ſe dit que pour briller, & je ne le répéte que pour vous réjouïr. Adieu, je vous parlerai une autre fois des beautez de *Lion* que je n'ai pas encore eu le tems de bien voir. Je n'en ai à préſent que pour vous aſſurer que je ſuis, Madame, votre, &c.

LET-

LETTRE L.

DE PARIS.

VOtre Lettre, où rapsodie, comme il vous plaira l'appeller, m'a parfaitement bien réjouïe; & votre intention a été remplie là-dessus, on ne peut pas mieux: j'ai ri des Gasconnades de votre Marquis Provençal, & de celles du Comte menacé de coups de bâton: il faudroit quelques Avantures comme celles-là pour rabatre un peu le caquet de nos gens à bonne fortune! Mr. *Dargençon* est, comme vous dites, trop occupé pour pouvoir remédier à ces abus; & le *Pharaon* seul lui donne terriblement de l'éxercice! On lui fit l'autre jour une petite malice assez plaisante. Il aloit dans les maisons où il croioit

qu'on donnoit à jouër, & y aloit en tapinois, pour ſurprendre les Joueurs, en flagrand delit. Il fut chez Madame de ... qui, comme vous ſavez, étoit fort ſoupçonnée de ne pas obſerver rigidement les Ordonnances. Cette Femme avertie de ſa marche, poſta un valet ſur la porte après lui avoir donné ſa leçon; & ce valet après avoir regardé à droite & à gauche, & fait quelques autres grimaces, avertit Mr. *Dargençon* que Madame de... étoit en haut, quoi qu'elle eût ordonné qu'on dît qu'elle étoit ſortie. Et que fait-elle là-haut, mon Ami, dit Mr. *Dargençon*? Monſieur, répondit l'autre, elle jouë; ſi vous voulez monter vous la trouverez; mais il y a un peu haut, car c'eſt au cinquiéme étage. N'importe, répondit Mr. *Dargençon*, qui mouroit d'envie de trouver quelqu'un en faute. Il

ſe

se mit en même tems à enfiler la montée, & arriva tout éfoufflé auprès des goutiéres, où il trouva éfectivement Madame de... jouant de la Baſſe de Viole. Vous jugez bien qu'elle le berna comme il faut ! Il voulut s'en prendre au valet ; mais on lui fit comprendre qu'il avoit parlé juſte, ainſi il prit le parti de plaiſanter & de rire le premier de l'Avanture. Je vous aſſure qu'il n'en a pas ri le dernier, & qu'on s'eſt bien diverti de ſa crédulité & de la facilité avec laquelle il avoit donné dans le paneau. La Dame de *Toulouſe*, qui fût ſe faire préſidente par ſon adreſſe, en ſavoit je croi plus que Mr. *Dargençon* ; & cet Epoux ſi complaiſant pourroit aller du pair avec Mr. & Madame de *Belliſle*, & prouver comme eux, qu'il eſt encore des cœurs tendres & fideles. Il en eſt, il eſt vrai ; mais

mais il en est peu ! Cependant Mr. le Duc de *Baviére* rencontra un de ces Miracles d'Amour dans une Ville qu'il prit d'assaut sur le Turc. La Garnison devoit être taillée en piéces. Tout étoit rempli d'horreur & d'éfroi dans ce desordre ; & au milieu de ce trouble on vit sortir au travers des morts & des mourans une jeune & belle Personne, qui, sans paroître éfraiée, vint se jetter aux piez de ce Prince Victorieux. Seigneur, lui dit-elle, je viens te demander la vie de mon Amant, ou te prier de me faire mourir avec lui : acordé moi celle de ces deux graces qu'il te plaira, & je t'en aurai une égale obligation. Le Duc surpris de la demande de cette Dame, & de la maniére ferme dont elle la faisoit, la pria de lui dire qui elle étoit, & qui étoit son Amant. Il est, répondit-elle,

Lieu-

Lieutenant dans les Janissaires, & je suis fille du Bacha de la Ville. Nous nous aimons depuis long tems; & si tu veux protéger nos Amours, nous te suivrons où tu voudras, & embrasserons le Christianisme. Le Duc de *Baviére* est trop bon Catholique pour négliger le soin de faire des Prosélites, & trop tendre lui-même, & trop généreux pour ne pas couronner de si beaux sentimens : Il rendit l'Amant à sa tendre Maîtresse, brisa leurs chaînes pour faire place à celle de l'himen, fit batiser ces Amans, & voulut même être leur Parrain. L'Amant fut nommé Joseph, & la Maîtresse, Marie. Ils se mariérent aussi-tôt après, & ils tiennent présentement Caffé à *Liége*. Vous serez sans doute surprise que le Duc de *Baviére* ne leur ait pas procuré une meilleure fortune ! J'en suis surprise aussi.

ſi ; mais je ne ſaurois vous donner de raiſon là-deſſus : tout ce que je ſai, c'eſt qu'ils ſont très bons Chrétiens : ils ſe ſont donnez pour nom de famille, celui *Dallemand* : ſi bien que ſi vous alez jamais à *Liége*, vous n'aurez qu'à demander le Caffé de Mr. *Dallemand*. Je croi qu'il doit être bien bon chez eux ; car c'eſt des *Turcs* que nous en tenons l'uſage. Des Perſonnes qui viennent de ce Païs-là m'ont dit, que Mr. & Madame *Dallemands* s'aiment encore tout comme le premier jour ; qu'ils ſont les plus contens du monde, malgré le médiocre état de leur condition, & que jamais il n'y eut une plus belle union. Voilà qui peut faire paroli à Mr. & Madame de *Belliſle* ! Vôtre reméde contre les tentations me paroît un peu cavalier ; & comme vous dites fort bien, il eſt de ceux qu'on peut apeller pi-

res que le mal. Je n'ai pas non plus grande envie de la Soupe aux chandelles de Mr. de *Versoris* ; & je souhaite que nous ne soïions point réduits à la cruelle nécessité d'en goûter ! J'aimerois encore mieux celle que les bons Pères Jésuites ont trouvé le secret de faire avec un caillou. On me contoit l'autre jour que deux de ces Révérens, passant dans un Village de *Normandie*; entrérent à l'heure de dîner dans la maison d'un Païsan. Ils n'y trouvérent point de cuisine ; le Père & la Mère étoient aux champs, & les Enfans qui étoient de garde au logis, ne pouvoient pas être d'un grand secours à nos Religieux. Ils leur allumérent pourtant un bon feu, leurs présentérent du cidre, & puis c'étoit tout. Cela ne sufisoit pas, les Enfans d'Ignace avoient envie de dîner : mais de peur d'éfraier ceux du

Païs-

Païſan, ils n'oſérent pas demander tout d'un coup ce dont ils auroient eu beſoin ; & pour commencer par un bout, ils propoſérent d'abord une Soupe. On leur répondit qu'il n'y avoit rien pour la faire. Quoi ! dirent les Pères, vous ne ſavez donc pas que nous faiſons nos Soupes avec un caillou ? Un caillou ! répondirent ces pauvres Enfans, cela doit être curieux ! Vraiment ſans doute, dirent les Pères, & très curieux : ſi vous voulez nous vous enſeignerons nôtre ſecret : vous n'avez pour cela qu'à nous donner de l'eau & un caillou bien propre. Ce qui fut dit fut fait. On leur porta des cailloux à choſir ; & après qu'on en eut bien lavé un, & mis dans une marmite pleine d'eau, & que la marmite eut été poſée ſur le feu, on s'aſſit pour atendre qu'il fût cuit. La marmite bouilloit à force, & le caillou

ne

ne cuisoit point : ces Enfans y regardoient à tous momens de la meilleure foi du monde. Enfin nos Religieux, que la faim pressoit, commencérent à s'impatienter : ils acusérent l'eau de ce retardement, & dirent qu'il faloit qu'elle ne fût pas bonne, & qu'on ne pouvoit y remédier qu'en jettant du sel dedans. On leur en donna : mais comme l'éfet n'en fut pas assez prompt, ils crurent qu'il seroit à propos d'y joindre aussi du beurre. Ces Enfans, atentifs à cette nouvelle maniére de Soupe, donnoient tout ce qu'on leur demandoit ; si bien que nos Jésuites après avoir obtenu le sel & le beurre, les envoiérent au Jardin cueillir des choux, des oignons, & toute sorte de légumes, qui furent plûtôt cuites que le caillou. C'est assez, dirent-ils alors, il n'y a plus qu'à dresser le Potage. On leur aporta

aporta du pain ; ils firent une Soupe excellente ; le caillou fut servi dessus en guise de chapon, un peu dur à la vérité ; aussi n'y toucha-t-on point, les Pères dirent qu'il faloit l'enfermer bien proprement, & qu'on pourroit encore en faire une autre soupe. Cependant celle-là fut trouvée très bonne. Les pauvres Enfans avoient apellé leurs Voisins, qui vinrent tous admirer cette Soupe au Caillou. Le bruit s'en répandit dans tout le Village ; & les plus dévots criérent Miracle là-dessus ; & sans faire d'atention au sel, au beurre, ni aux choux, ils crurent qu'il faloit que le bon St. Ignace eût opéré là-dedans, & que sans son secours on n'auroit jamais pû faire du bouillon avec un caillou ; puis que selon le Proverbe on ne sauroit tirer du suc d'une pierre. Voila, ce me semble, une Soupe moins dégoûtante

goûtante que celle dont vous m'avez parlé. J'admire avec vous la fermeté de Mrs. *Languaran* & *Cottin* ! Je doute qu'on en puisse trouver d'aussi intrépides ailleurs qu'en ce Païs-là ; & il faut être *Gascon* pour imaginer une pareille saillie ! Encore tous les *Gascons* ne s'en tirent-ils pas si bien, témoin le Cordelier de *Toulouse*. Je savois déja cette Histoire-là ; mais celle de ces deux débauchez de *Nîmes* a eu toute la grace de la nouveauté chez moi, aussi-bien que l'Avanture du Sr. de *Recolin*. Je ne saurois y penser encore que je n'en rie ! Il me semble voir ces deux figures à peu près semblables à Mr. & Madame *Sotanville*, cherchant leur maison à tâtons, & faisant des lamentations ridicules là-dessus. Une pareille scéne auroit pû, si elle avoit été sûë de feu *Molière*, fournir matiére à quelque jolie

Piéce.

Piéce. Mr. de la *Caſſagne* devoit être un aimable Homme, de ſavoir ſe réjouïr ainſi à peu de fraix ; & des petites malices de cette nature, qui n'en veulent ni au bien, ni à la réputation du prochain, ne ſauroient, je croi, être criminelles ! Je m'imagine que ces bons mots devoient avoir leur mérite ; & vous m'auriez fait plaiſir de m'en aprendre quelques-uns. La vivacité du Païs aide beaucoup à l'eſprit, & donne un nouveau ſel aux choſes. Quoi que l'on ſache ici tout ſon *Roquelaure* par cœur, je n'avois pas pourtant encore entendu parler de la réponſe qu'il fit à Monſeigneur. Je la trouve un peu hardie ; mais il y a des gens qui riſquent des choſes que d'autres n'oſeroient pas haſarder, & auxquels on pardonne à cauſe de l'invention : mais je croit que vous auriez de la peine à me pardonner,

ſi

si je ne faisois dans cette Lettre que récapituler la votre. Vous voulez des nouvelles : en voici. Vous connoissez du ... Capitaine dans le Régiment de T., vous savez que bien loin d'être riche, il s'en faut plus de dix mille francs qu'il n'ait un sou : il vient pourtant d'épouser une Fille de condition, jeune & jolie, qui ne manque pas d'esprit, avec cinquante mille écus de bien, & une Pension du Roi d'environ cent pistoles. Voiez si ce n'est pas être heureux ! J'en suis ravie, car il est bon enfant ; mais je ne l'aurois jamais crû assez habile pour faire un coup comme celui-là : car il ne doit cette bonne fortune qu'à lui seul. La petite Personne étoit, pour cause de Religion, dans la Communauté des Filles de ..., elle avoit un Amant qui étoit Ami de du ..., & qui étoit au service. Du ...,

eut ocasion de voïr cette Demoiselle, par raport à son bon Ami : elle étoit orpheline, & par conséquent Maîtresse d'elle-même, & n'avoit à ménager que quelques Parens, desquels elle atendoit du bien, & que du ... eut l'adresse de mettre dans ses intérêts. Le cœur de la Belle n'étoit pas si aisé à gagner : étant déja prévenu en faveur d'un autre, du ... avoit beau faire l'empressé, on ne lui acordoit que de l'estime ; encore à condition qu'il ne s'en rendroit point indigne en trahissant son Ami : il faisoit d'abord le généreux là-dessus, & redoubloit ses soins oficieux pour hâter le bonheur des deux Amans ; mais en même tems il travailloit à les séparer pour toûjours. Il avoit étudié l'humeur de la Demoiselle : il savoit que ses sentimens étoient tendres & délicats ; ainsi il l'ataqua par son foible,

& n'eut pas de peine à en triompher, en lui persuadant que son Amant n'étoit pas aussi fidéle qu'elle l'avoit crû. On se persuade aussi aisément les choses qu'on craint, que celles que l'on souhaite ; ainsi dès que la Demoiselle eut conçû des soupçons contre son Amant, on n'eut pas de peine à lui aigrir l'esprit contre lui, & à donner un mauvais tour aux démarches les plus innocentes de ce pauvre Garçon. Du . . . trouvoit du crime dans toutes ses actions, & mettoit à profit des aparences, qui, comme on sait, sont toûjours trompeuses : & comme la défiance se mêle toûjours de tout, ce malheureux Amant fit quelques démarches qui pouvoient paroître équivoques, & qu'on ne manqua pas de tourner du mauvais côté ; ce qui détermina la Belle & l'obligea à punir une prétenduë inconstance, par une

infidélité très réelle. Dès que du ... vit les cartes assez brouillées, il s'ofrit à la Belle pour servir d'instrument à sa vangeance. Elle l'accepta, n'écoutant alors que son ressentiment, & croiant cependant faire une très bonne afaire du côté de l'intérêt : car il avoit eu soin de s'établir sur le pié d'un très bon parti : il avoit, disoit-il, quarante mille écus en Provence, & les avoit constituez dans son Contract de mariage : il avoit outre cela feu & lieu dans *Paris*, & de grands biens à atendre de Madame sa Mére, qui devoit se charger de lui & des siens, & qui avoit une très belle Maison dans un des Fauxbourgs de cette Ville. Il avoit si-bien persuadé tout cela à ses bonnes Sœurs, & avoit si-bien sû les mettre de son parti, qu'elles conseillérent toutes à la Demoiselle de se tourner de son

côté.

côté. L'Amant eut beau venir en poſte pour rompre les meſures qu'on prenoit contre lui, il fut reçû comme un chien dans un jeu de quilles, & obligé de s'en retourner ſans qu'on voulût écouter ce qu'il pouvoit dire pour ſa juſtification : il étoit condamné ſans apel ; & du ... demeura maître du Champ de bataille. Il fit préſent à la Demoiſelle d'une Bourſe où il y avoit deux cens demi-louïs, & d'un Colier de trois cens piſtoles : il la mena, dès qu'ils furent épouſés, chez Madame ſa Mére, où l'on avoit tout récrépi, & où elle trouva une maiſon, qui, quoi qu'un peu délabrée, auroit pourtant pû paſſer pour belle. Un repas aſſez propre lui donna encore une bonne idée de l'opulence de la Dame du logis ; mais elle ne reſta pas long-tems dans cette agréable erreur ! A peine les

jours des Nôces étoient-ils paſſez, que la petite Femme vit arriver un Carroſſe rempli de Dames & de Meſſieurs. Cette troupe inconnuë qu'elle crut de la connoiſſance de ſa Belle-mére, entra ſans façon dans une ſale baſſe ; & après quelques petits complimens de civilité, paſſa dans le Jardin. La nouvelle Mariée les y ſuivit. On ſe promena quelque tems enſemble : mais quelle fut ſa ſurpriſe lors qu'elle vit arriver des bouteilles de vin, des pâtez, & tous les aprêts d'un Régal, qui ne paroiſſoit pas fait pour elle ! Elle prit alors congé de la Compagnie, qui parut fort aiſe de la voir partir, & ne fit nuls éforts pour l'arrêter. Elle fut dans ſa chambre rêver à cette Avanture, où elle ne comprenoit rien : & dès que du ... entra, elle lui en demande l'explication, & il lui répondit, ſans ſe déferrer, que ſa Mé-

Mére avoit bien voulu prêter ce jour-là ſon Jardin à ces Perſonnes pour une partie, qui, quoi qu'elle eût l'air de partie de plaiſirs, n'avoit pourtant pour but qu'une réconciliation entre Parens, & étoit par conſéquent une bonne œuvre. Cette réponſe parut juſte, & la jeune Femme s'en acommoda: mais le lendemain on vint détendre la Tapiſſerie de ſa chambre. C'étoit une verdure très propre, dont on lui avoit beaucoup éxagéré le prix, & qu'elle trouvoit fort à ſon gré. Ce nouvel accident lui fit peine; mais on l'apaiſa en lui diſant, que comme on aprochoit de la Fête-Dieu. on étoit obligé de fournir des Tapiſſeries pour la Proceſſion, & qu'on avoit acoûtumé de faire ſervir tous les ans celle-là à ce ſaint uſage. Il n'y avoit pas le petit mot à repliquer à cela, auſſi n'y repliqua-t-on

point : une vieille Bergame fut substituée à la place de la verdure. La petite Femme auroit mieux aimé qu'on n'en eût point mis, afin qu'on eût eu plus d'empressement de la lui rendre ; mais on lui fit comprendre qu'il faudroit qu'elle servît encore huit jours après, pour la petite Fête-Dieu, & que sa chambre seroit trop long-tems dégarnie ; ainsi elle laissa tendre la Bergame. Quelques jours après, Madame le ... Tante de du ..., étant venu voir la jeune Femme, qui étoit incommodée, & aiant trouvé le Colier sur sa Toilette, le mit sans façon à son cou, & dît à une personne du logis : ma Niéce a présentement reçû ses visites, ainsi je crois qu'elle n'a plus que faire de ce Colier. La nouvelle Mariée n'avoit point entendu ce discours, ainsi elle fut fort alarmée lors qu'elle ne retrouva

plus

plus son Colier : elle crut qu'on le lui avoit volé, & elle auroit fait un bruit terrible, si on ne lui avoit dit que Madame le ... l'avoit pris. Du ... ajoûta d'abord que c'étoit pour le faire voir à un Jouaillier, & en acheter un de même. Cela passa encore : mais enfin du ... aiant été faire un petit voiage, sa Femme fut obligée, pendant son absence, de donner de l'argent à quelqu'un ; il falut pour cela ouvrir un Cabinet des Indes, où elle avoit enfermé sa bourse de deux cens demi-louïs, & neuf cens florins dont le Roi lui avoit fait présent quelques jours auparavant, pour une année de sa Pension : elle avoit serré tout cela précieusement, & c'étoit à regret qu'elle se déterminoit à toucher a ce magot ; mais ce fut bien pis lors qu'elle ne trouva que la bourse & les sacs ! Tout étoit vuidé, les oiseaux

étoient dénichez, & il ne restoit plus que les nids. Cette derniére Avanture lui fit ouvrir les yeux. Le Colier, ni la Tapisserie, ne revenoient point; & les prétendus Parens brouillez faisoient tous les jours nouvelles parties dans le Jardin: ainsi elle demanda aux Domestiques ce que tout cela signifioit, & aprit enfin que sa Belle-mére n'avoit que la moitié de la maison & du jardin, & que le reste apartenoit en propriété à ceux qui venoient si souvent y faire des parties: que la Tapisserie avoit été empruntée pour la Nôce, de même que le Colier, & les Demiloüis, & que son Epoux avoit joué le reste de l'argent à l'Hôtel *Daumont*. Ce dernier fait fut atesté par un valet qui avoit été témoin de la perte: ainsi la pauvre Femme se trouva obligée de déconter. Elle a sû ensuite

suite que les quarante mille écus de *Provence* n'étoient établis que sur les brouillards de la Riviére de Seine, & que du ... avoit fait à sa Mére un contre-billet de l'argent qu'elle s'étoit obligée de lui donner dans son Contract de mariage. Le Rotisseur qui avoit fait le repas des Nôces vint aussi fort humblement présenter son mémoire : le Tailleur, le Chapelier, la Blanchisseuse, & jusques aux Mémoires pareils à celui de *Margot de la Plante*, dont il est parlé dans la Comédie du *Joueur*, tout tomba sur le corps de la pauvre petite Personne, qui a été obligée de païer pour plus de dix mille francs de dettes, que son Mari avoit contractées long-tems avant de la connoître, & même ses fredaines. Heureuse encore si elle n'en soufre que du côté de la bourse ! Car, comme on dit, plaïe d'argent n'est pas

mortelle ; & la Chronique ſcandaleuſe veut qu'elle s'en ſoit reſſentie autrement. Quoi qu'il en ſoit, elle a pris ſon mal en patience, & ne s'eſt plainte à perſonne d'un Mariage dont elle n'avoit lieu de s'en prendre qu'à elle-même & dont elle ne devoit acuſer que ſa trop grande crédulité. Elle a dit à ceux à qui elle a pû parler librement, qu'elle n'auroit jamais pû être la dupe d'un autre que d'un Pariſien, contre leſquels elle n'étoit nullement ſur ſes gardes, ne croiant pas que ſi loin des bords de la *Garonne*, on eût pû trouver des *Gaſcons*. Voiez pourtant qu'on en trouve par tout, & qu'il faut ſe défier de tout le monde ! Elle a mené ſon Epoux dans ſes Biens en Province ; & on dit que malgré la tromperie qu'il lui a faite, elle ne laiſſe pas de bien vivre avec lui, & de lui procurer

curer mille agrémens dans ce Païs-là, par les Protecteurs qu'elle a à la Cour : ainſi je trouve que du ... eſt encore plus heureux, par raport à la perſonne, que par le bien, quoi que, comme je vous l'ai déja dit, elle lui ait donné plus de cinquante mille écus. Il lui a promis une grande fidélité, & de renoncer pour elle à la paſſion du jeu. Mais je doute qu'il lui tienne parole : car, comme vous ſavez, qui a bû, boira ; & ainſi du reſte. Nous avons ici Madame la Marquiſe de *Girardin*, Veuve du Marquis de *Leri* que vous avez connu autre fois. Et puis que je ſuis en train de parler de Mariages, il faut que je vous conte de quelle maniére ſe fit le ſien ; cela eſt aſſez particulier. Elle eſt Fille de condition, d'une des meilleures Maiſons de *Lorraine*. Le Marquis de *Leri*, qui étoit

dans ce Païs-là, lui conta ſes raiſons : elle fit tout ce qu'elle put pour le bien engager, le trouvant un très bon Parti : mais il n'avoit garde de vouloir donner dans le Sacrement ! La Demoiſelle n'avoit que ſa Naiſſance & ſon Mérite perſonnel pour toute dot, & il faut autre choſe en ménage ; ainſi l'afaire ne ſe ſeroit jamais faite, ſi d'habiles gens ne s'en fuſſent mêlez. On fit boire le Marquis : c'étoit ſon foible, ou plûtôt ſon fort : car j'ai ouï dire, qu'aiant été envoié pour quelques Négociations à *Cologne*, il avoit triomphé des *Allemans*, le verre à la main ! Qu'on l'avoit déclaré Vainqueur des Vainqueurs ! Et que lui aiant encore propoſé, lors qu'il monta à cheval pour revenir en *France*, de boire le vin de l'étrier, il n'avoit point refuſé de prêter le colet, & avoit dit, que le vin de l'étrier

trier devoit se boire dans une bote. On lui en porta en même tems une toute pleine, qu'il vuida de la meilleure grace du monde. On garde encore cette bote dans l'Hôtel de Ville de *Cologne*, où on l'a érigée en trophée à l'honneur du Marquis de *Leri*. Ainsi je n'ai pas tort de dire que c'étoit son fort que de boire. Cependant il fut pris par là ; & sans doute que l'Amour aida au vin a remporter cette Victoire. Dès que le Marquis en eut pris autant qu'on le souhaitoit, & qu'animé par la présence de la Demoiselle on lui eut fait dire, qu'il vouloit se marier avec elle, on ne lui laissa pas le tems de s'en dédire. Un Prêtre qu'on avoit aposté exprès, prononça au plus vite le fatal *ego conjungo vos !* Tout cela se fit en présence de bons Témoins. On continua ensuite à boire jusques à perdre la raison :

&

& quand celle du Marquis fut tout à fait troublée, on le mit dans un bon lit où la Demoiselle se plaça un moment après. Il n'eut garde de s'apercevoir de cela, & il dormit tout d'une piéce jusques au matin. Mais quand à son réveil, & lors que les fumées du vin furent un peu apaisées, il se vit couché auprès de sa Maîtresse, il crut que cela s'étoit fait par enchantement, & lui dit d'un ton de surprise : hé, mon Dieu ! Mademoiselle, hé que faites-vous là ? Mon devoir, répondit-elle. Le Marquis, que cette réponse intriguoit terriblement, & qui croioit qu'elle s'éloignoit au contraire de son devoir par une démarche aussi cavaliére, la pria de s'expliquer plus clairement, & elle lui dit alors, qu'elle étoit sa Femme, & qu'ils s'étoient mariez la veille. Il n'en crut rien. Mais cependant les

atraits

atraits de la Belle, & l'ocasion, l'obligérent d'agir tout comme s'il l'avoit crû; & par là il rende le Mariage indissoluble. Les Parens de la Belle vinrent le féliciter dans la chambre; & ce qu'il avoit regardé comme un jeu, se trouva une afaire si sérieuse, qu'il n'a jamais été en son pouvoir de la rompre. On auroit crû qu'après que le vin lui avoit joué un pareil tour, il auroit dû le haïr; mais point du tout, le Marquis n'a point eu de rancune contre lui: il en a bû jusques à sa mort, & l'on prétend que le grand usage qu'il en a fait l'a hâtée. Sa Veuve est venu briller ici quelque tems, logée à l'*Hôtel de Brissac*, dans la ruë des *Deux écus*, & se donnant de grands airs de Marquise. Je ne la crois pas en grande liaison avec la Famille de son défunt Epoux, dont il ne reste plus ici que l'Abé, qui

est

est un des plus redoutables bûveurs qui soit dans tout l'Empire Bachique. Mais à propos de l'Abé *Girardin*, un Gentilhomme de *Montpellier* qui est revenu autre fois de *Constantinople* avec lui, m'a rendu ces jours passez une grande visite à votre occasion: c'est une nommé Mr. de *Curvalle* dont la Femme a été, à ce qu'il m'a dit, de vos bonnes Amies à *Montpellier*. Je lui ai fait bien des honnêtetez à votre intention, dont je vous dispense pourtant de me tenir compte; car j'en ai été bien dédommagée par lui-même. J'avois ouï parler confusément de son Histoire; & dès qu'il m'eut dit son nom, j'eus grande envie qu'il me la contât: je n'osois le lui proposer d'abord, & pour avoir occasion de l'y engager, je le retins à diner chez moi. Il étoit justement venu me voir à ma Toilette; ainsi je ne fis pas de

façon

façon pour l'arêter, & il n'en fit pas non plus pour reſter, il regarda cela comme un haſard de *Gaſcon*, que les gens de ce Païs-là ont acoûtumé de mettre à profit. Je lui fis boire du vin de Champagne tel que vous ſavez qu'on le boit chez moi, & je lui demandai, pour entrer en matiére, s'il en avoit bû d'auſſi bon en Turquie. Il me répondit que non. Une réponſe auſſi laconique ne m'acommodoit point; je redoublai la doſe; & dès la ſeconde bouteille, Mr. de *Curvaile* commença à ſe mettre en train; il me dit qu'il étoit d'une des meilleures Familles de *Montpellier*, & qu'il avoit épouſé par inclination une très jolie Perſonne qui avoit l'honneur d'être connuë de vous. J'avois déja ouï dire tout cela; mais ce que je ne ſavois point & qu'il m'aprit, c'eſt qu'il avoit été extrémement jaloux,

& que plusieurs années de mariage, ni une nombreuse Famille n'avoient point pû diminuër cette tendre délicatesse qu'on ne trouve que dans les Amans, & qui lui causoit toutes ces jalousies : il n'en témoignoit rien à sa Femme, qui de son côté n'aportoit aucun soin pour guérir un mal qu'elle ne connoissoit pas. Les Dames de ce Païs-là ont, dit-on, des maniéres fort libres, vous le savez mieux que moi ; ainsi elles donnent aisément matiére à jalousie : & celle de Mr. de *Curvalle* devint si forte, que ne pouvant plus y tenir, il prit le parti de s'éloigner, & s'en alla en *Turquie*. La Méditerrannée facilite ces sortes de Voiages. Celui de Mr. de *Curvalle* fut heureux : il arriva bien-tôt à *Constantinople* & trouva le secret de plaire au Grand Visir qui lui promit d'être son Patron, à condition d'ar-

d'arborer le Turban, & de subir les autres Cérémonies auxquelles la Loi de Mahomet engage. Mr. de *Curvalle* sentit d'abord de la répugnance à cela; mais l'ambition le lui fit surmonter. Il étoit résolu a ne plus retourner dans son Païs; & l'envie de faire une fortune éclatante dans celui-là, & de se vanger par là des sujets qu'il croioit avoir de se plaindre de sa Femme, le déterminérent à se faire Renégat. On le promena en pompe par toute la Ville de *Constantinople*, & tous les bons Musulmans se réjouïrent de l'aquisition de ce nouveau Prosélite de l'Alcoran. On lui donna le commandement d'une Frégate: le Visir le prit sous sa Protection, & il avoit tout l'air de faire une grande fortune, si ce malheureux Ministre de la Porte Ottomane n'avoit pas été étranglé devant *Bude*.

C'eſt ainſi que périſſent ordinairement tous les Viſirs ! Les eſpérances de Mr. de *Curvalle* périrent avec celui-là, & il ne lui reſtoit plus que le regret d'avoir abandonné le Chriſtianiſme, lors qu'un nouvel Ambaſſadeur de *France* arriva à la Porte. On l'envoioit à la place de Mr. *Girardin* qui étoit mort dans ce Païs-là, & il avoit avec lui des gens qui connoiſſoient la Famille de Mr. de *Curvalle*, & qui crûrent faire une bonne œuvre en tâchant de le ramener de ſon égarement : & pour y parvenir ils lui éxagérérent l'affliction que ſa Femme avoit euë de ſon départ, & quand elle avoit apris ce qu'il avoit fait : on lui perſuada qu'elle avoit penſé en mourir : & enfin à force de lui parler de l'amour qu'on prétendoit que ſa Femme avoit pour lui, on raluma tout celui qu'il avoit eu pour elle,

elle, & on l'engagea à rentrer dans son devoir, & dans le giron de l'Eglise. Cette résolution prise, il ne fut pas mal aisé de l'éxécuter. L'Abbé *Girardin* partoit pour ramener sa Belle-sœur & le corps de son Frére en *France*. Mr. de *Curvalle* fut reçû dans son Vaisseau, & y fut en sûreté jusques au départ, malgré tout le vacarme que vînt faire une petite *Turquesse* qu'il avoit épousée dans ce Païs-là, & qui crioit comme un enragée, disant qu'elle vouloit qu'on lui rendît son *Aga*. On n'eut point d'égard à ses cris; Mr. de *Curvalle* n'en fut nullement touché, il étoit trop enflamé pour son ancienne Femme. On mit à la voile; & les vents sécondant ses desirs, le poussérent bien-tôt du côté où son cœur l'entraînoit. Il arriva à *Montpellier*, plus amoureux que jamais, & n'eut pas de pei-

ne à faire sa paix avec sa Femme, & avec l'Eglise : l'un & l'autre le reçût à bras ouverts, & il ne fut plus parlé de son Apostasie : mais ses inquiétudes le reprirent quelques tems après, & il a fait depuis un Voiage à *Siam*. On prétendoit qu'il y avoit embrassé le Paganisme; mais c'est de quoi il ne convint pas. Voila tout ce que j'ai pû savoir de lui. Je lui demandai s'il n'avoit pas de regret à sa Femme de *Turquie*, & comment elle étoit faite : il me répondit qu'elle étoit très jolie, qu'elle avoit nom *Fatima*, âgée d'environ quatorze ans ; mais qu'il n'avoit jamais pû l'aimer, & ne s'étoit déterminé à l'épouser que parce qu'elle lui avoit aporté une Maison en Dot : chose très considérable dans ce Païs-là, où on a de la peine à aquérir des Maisons. Elles ne sont pas si rares ici, on en bâtit tous les

les jours de nouvelles, & quand vous reviendrez, vous trouverez *Paris* d'un tiers plus grand qu'il n'étoit quand vous en êtes partie. Je ne sai où l'on trouvera du monde pour remplir tout cela, car la Guerre en consume beaucoup, & je croi que la misére fera deserter les autres. On est ruiné par les banqueroutes; & un homme du Païs où vous êtes, vient depuis peu d'en faire une de plusieurs millions, qu'il a, dit-on, emportez hors du Roiaume; tout le monde crie contre lui, & l'on doute qu'il puisse trouver de la Protection nulle part, parce que par ce contre-coup les Négocians des Pais étrangers se trouvent intéressez dans la banqueroute, qui a causé ici celle de Mr. de *Meuwe*, & de quantité d'honnêtes gens qu'il a ruinez & réduits à la cruelle nécessité de ruiner les autres. Je

croi que ſi on le tenoit ici on lui feroit un mauvais parti; auſſi a-t-il pris ſoin de décamper. Si vous en ſavez des nouvelles vous me ferez plaiſir de m'en donner, car j'y ſuis intéreſſée comme bien d'autres. Il eſt Lionnois d'origine, Imprimeur, ou Libraire de profeſſion & de Famille; ainſi vous en aurez ſans doute entendu parler: car il a trouvé le ſecret de faire parler de lui auſſi-bien que celui qui brûla le Temple de *Diane* à *Epheſe*, & à peu près ſur le même ton. J'atens donc une Relation de votre façon ſur ſon chapitre, & je l'atens avec impatience. Les miſéres du tems préſent me font ſouvenir d'un Placet qui fut préſenté autre fois à Sa Majeſté, & je croi qu'elle en recevroit beaucoup de cette nature à l'heure qu'il eſt, ſi elle étoit d'humeur d'y répondre auſſi favora-

vorablement qu'elle fit à celui-là. La voici.

PLACET AU ROI.

Il ne m'eſt pas permis d'entrer dans vos afaires.
Sire, *ce ſeroit trop prendre de liberté:*
Cependant l'autre jour rêvant à mes miſéres,
Je calculai le bien de votre Majeſté.
Il vous revient par an cent millions de rentes,
Cent millions valent cent mille écus par jours,
Cent mille écus en font quatre mile par heure.
Pour réparer les maux preſſans
Que le Tonnerre a fait à ma Maiſon des champs;
Ne ſaurois-je obtenir, Sire, *avant que je meure,*
Un quart-d'heure de vôtre tems.

Il l'obtint, & j'eſpére que j'obtiendrai auſſi de vous la grace d'être bien perſuadée, que je ſuis, Madame, vôtre très-humble & très-obéïſſante ſervante.

Fin de la troiſiéme Partie.

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1818111829/phys_0476
DFG

Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1818111829/phys_0480
DFG

éxemple pourroit faire, par opo
ſition, un très bon éfet; & qu
comme les *Lacédémoniens* faiſoien
connoître la vice à leurs enfans
pour leur en donner de l'hor
reur, notre ſéxe pourroit trou
ver dans cette Avanture des le
çons pour éviter les piéges d
l'Amour & les écueils contr
leſquels une fatale tendreſſe nou
précipite preſque toûjours. Vou
voiez bien, Madame, que de
réfléxions pareilles à celle-ci ſe
roient fort propres à garantir no
cœurs de ces ſortes de foibleſ
ſes; ainſi comme c'eſt *My Lad*
qui me les fait faire, je conclu
que la lecture de ſon Hiſtoir
ne peut qu'être utile au Public
& que par conſéquent vous de
vez la lui donner. Voilà mo
ſentiment & tout ce que j
puis vous dire ſur ce ſujet : j
reviens à préſent à *Cavalier*
dont vous me demandez l'Hi
toire. Je m'en vais vous la fa
re

Image Engineering Scan Reference Chart TE263 Serial No.
Patch Reference numbers on UTT
the scale towards document
Universitäts Bibliothek Rostock
http://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1818111829/phys_0481
DFG